This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600007718T

34.

452.

ÉTUDES

SUR

L'HISTOIRE DES ARTS.

—

TOME SECOND.

AU DÉPÔT DE LIBRAIRIE,

RUE DE LA PRÉFECTURE, N. 3, A LYON.

LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE

DE LOUIS PERRIN,

rue d'Amboise, 6.

ÉTUDES

SUR

L'HISTOIRE DES ARTS,

OU TABLEAU

DES PROGRÈS ET DE LA DÉCADENCE

DE LA STATUAIRE ET DE LA PEINTURE ANTIQUES

AU SEIN DES RÉVOLUTIONS QUI ONT AGITÉ

LA GRÈCE ET L'ITALIE.

PAR P. T. DECHAZELLE,

ancien membre de la Chambre de Commerce et du Conservatoire des Arts de Lyon.

Docti rationem artis intelligunt,
indocti voluptatem —QUINTIL.

TOME II. — ITALIE.

PARIS.

CORMON ET BLANC, LIBR., RUE MAZARINE, 70.

LYON.

MÊME MAISON, RUE ROGER, 1.

1834.

452.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA

INTRODUCTION.

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DE LA STATUAIRE ET DE LA PEINTURE CHEZ LES ROMAINS.

EXISTENCE DES ARTS DU DESSIN EN ITALIE AVANT LA FONDATION DE ROME.

Les Étrusques doivent être comptés au nombre des peuples qui ont, après les Égyptiens, le plus anciennement cultivé les arts du dessin. Il ne serait pas probable que la connaissance leur en eût été primitivement transmise par les colonies grecques qui vinrent débarquer sur leurs côtes : l'une, avant l'expédition des Argonautes; l'autre, plus de deux siècles avant la fondation de Rome — [Av. J. C. 1263.] —. Les

Grecs, d'ailleurs, à ces époques reculées, n'avaient en cette partie aucun système raisonné *.

Quant à la découverte des procédés préparatoires de l'art du statuaire et du peintre, peut-être ne le dûrent-ils qu'à leurs propres tâtonnemens. Les premières productions de ce genre furent à peu près semblables chez tous les peuples dont le génie était inculte. Les Étrusques peu à peu se firent une théorie basée, avec assez de discernement, sur l'imitation des formes du corps humain et des divers objets de la nature. Leurs monumens de goût sont très multipliés dans nos musées; il est facile à tout curieux dont l'œil est exercé, de reconnaître, à l'examen de leurs ouvrages en sculpture et en pierres gravées, deux styles de dessin très distincts.

Les figures du premier style ont le corps grêle,

---

* Winckelmann, de qui nous empruntons la substance de ces notions, attribue seulement aux émigrations successives des Grecs, l'introduction chez les anciens Latins de quelques-uns des caractères de leur écriture, et les rapports qui existent entre les langues de ces deux peuples.

leurs attitudes sont raides et contraintes (1), l'ovale allongé du visage se termine par un menton pointu. Les cheveux, ajustés en petites boucles, contournent le front et les tempes; l'ensemble de la physionomie est sans grace et sans expression; les yeux paraissent aplatis et tirés obliquement en haut, ainsi que les angles de la bouche. « Il existe encore, dit Winckelmann, quelques figurines de ce vieux style qui ressemblent aux statues égyptiennes, par les bras pendans et joints aux hanches, avec les pieds placés parallèlement l'un près de l'autre *. »

Cette maigreur de formes, au surplus, ces contours sans souplesse, et ces attitudes guindées, appartiennent partout à l'enfance de l'art.

On a lieu de s'étonner que l'imitation, chez les artistes étrusques, ait conservé si longtemps ce caractère insipide et triste; car la nation, libre et puissante, même avant la fondation de Rome — [Av. J. C. 750.] —, était en com-

---

* Le même caractère d'ignorance et de barbarie, en fait de goût, se remarque dans les très anciennes statues du ciseau grec.

munication, par son commerce maritime, avec les opulentes monarchies de l'orient. Le génie de ses statuaires ne se développa librement que durant les guerres qu'elle eut à soutenir pour défendre son indépendance contre les projets d'envahissement de la république Romaine.

[Av. J. C. 550.] — Le second style de l'art étrusque est caractérisé par la violence des mouvemens, une certaine rudesse d'expression que le sculpteur, ou le peintre, s'est efforcé d'imprimer à ses personnages. On voit qu'il sait les mettre en scène; mais leurs attitudes sont outrées. L'aspect en est moins fier que menaçant; et, par l'indication très ressentie des muscles et des os, les membres du corps paraissent être comme en contraction convulsive. Vainement chercherait-on la beauté dans les figures d'Apollon, de Mars, de Bacchus, d'Hercule, etc.; ces divinités ne s'y reconnaissent qu'aux attributs mythologiques.

Ce serait s'abuser que de vouloir assigner une troisième période, et conséquemment un dernier style à l'existence de l'art en Étrurie; car après l'incendie de Corinthe, et le sac d'Athènes par l'armée de Sylla, les statuaires et les peintres qui affluèrent en Italie, dûrent naturellement communiquer leurs principes et leur

goût particulier aux naturels du pays où ils venaient établir leurs écoles. Or, les Toscans devenant les disciples et les collaborateurs des Grecs, leur manière perfectionnée ne fut réellement que celle de leurs nouveaux maîtres. Il en est de même d'un prétendu style romain que plusieurs antiquaires ont cru discerner dans les sculptures exécutées sous les empereurs. Nous remarquerons, à cet égard, que si les Romains ont exigé que les statues des grands hommes de leur nation fussent cuirassées ou drapées, tandis que celles des héros grecs étaient ordinairement représentées sans vêtemens, cela n'indique point une différence de style : le statuaire seulement se conformait au mode prescrit par l'usage et les mœurs du pays *. Ajoutons que les noms latins gravés sur les ouvrages étrusques ne prouvent point que leurs auteurs aient été des Romains, attendu que les artistes *affranchis* joignaient à leurs noms propres, mais *latinisés*, ceux des patrons à la générosité desquels ils avaient dû leur affranchissement.

---

* *Græca res est nihil velare, et contra romana et militaria thoracas addere.* (PLIN.)

Winckelmann prétend encore que plusieurs monumens ornés de sculptures mythologiques, ont été, fort mal à propos, expliqués par des traits relatifs à l'histoire romaine. Cette même erreur a fait regarder comme sortis des ateliers latins bien des antiques grecs, dont la qualité semblait trop médiocre pour qu'on leur supposât une plus glorieuse origine.

Les anciens Toscans, néanmoins, pouvaient à juste titre se vanter d'avoir pratiqué la sculpture et la peinture avec succès en des temps où les Grecs n'avaient que de biens faibles connaissances dans les arts dépendans du dessin. Pline parle d'une statue faite en Italie avant l'arrivée du vieil Évandre vers les rives du Tibre, où il fonda Pallantée *. Il mentionne encore les fresques qui se voyaient à Cœré, l'une des douze villes principales de l'Étrurie; Rome, ajoute-t-il, n'existait pas alors. La fraîcheur que conservaient

* On croit que Rome a été bâtie sur les ruines de cette ancienne ville.

Évandre, Arcadien de naissance, existait un demi-siècle environ avant le siége de Troie. Il passait pour fils de Mercure.

celles du temple de Junon à Ardée *, de même que l'Atalante et l'Hélène de Lanuvium, faisait l'étonnement du savant écrivain (2), quoique ces tableaux se trouvassent dans des édifices qui tombaient de vétusté. Atalante y était figurée sans vêtemens, pour indiquer qu'elle en était plus légère à la course. Hélène, en costume décent, avait un air de candeur et de timidité; ce qui donne à penser que le peintre avait voulu représenter cette épouse de Ménélas avant sa disparition de Sparte.

Dans le siècle dernier, on a pu découvrir encore, en fouillant le sol de l'ancienne Tarquinie, quelques vestiges de peinture. Ce sont des combats, des scènes de meurtres, des supplices, des visions sinistres, et autres sujets effrayans, traités à fresque sur un enduit épais de mortier. Ces images lugubres couvraient les pilastres, les frises, les voûtes de ses caveaux de sépulture. Les couleurs sont actuellement éteintes et en partie effacées. Il en reste pourtant des

---

* Cette ancienne ville du Latium, capitale du pays des Rutules, et le séjour du roi Turnus (*Æn.* l. VII), est aujourd'hui le village *Ardea*.

fragmens que Winckelmann déclare avoir assez nettement aperçus; mais ce qu'il en dit, ne peut fournir aucun éclaircissement sur leurs qualités pittoresques. Il remarque seulement l'analogie de ces compositions avec l'humeur mélancolique et les traditions superstitieuses des naturels de la contrée. Plutarque en donne la même idée, et prétend qu'ils avaient transmis aux Romains, non seulement les cérémonies de leur culte religieux, mais les procédés mystérieux de la science magique des augures, et autres rêveries nées de la peur et du silence des nuits.

L'histoire nous apprend que les prêtres de cette nation parurent à la tête des partisans de Tarquin le Superbe marchant contre ses sujets révoltés, et que leurs mains portaient des torches ardentes entortillées de serpens. Cette apparition fit reculer l'armée romaine d'épouvante, et fut plus puissante que l'épée de l'ennemi.

Ce furent encore les luttes sanglantes qui, faisant partie de la pompe des funérailles chez les Étrusques, donnèrent à Rome naissance aux combats des gladiateurs. On remarque la représentation de ces scènes cruelles sur quelques urnes antiques fabriquées dans le pays.

Winckelmann cite les médailles campaniennes et certains vases d'albâtre comme des monumens dont le beau caractère atteste l'aptitude des colons, naturalisés sur ces parages, pour les travaux de goût. Il est à propos de rappeler en même temps que, même avant le débarquement des deux premières colonies grecques dont nous avons parlé, les côtes dites de l'Étrurie se prolongeaient depuis le voisinage des Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Or donc, les poteries désignées généralement sous la fausse qualification de *vases étrusques*, ne doivent pas être exclusivement attribuées à des fabricateurs toscans. Les antiquaires qui, les premiers, en ont donné des descriptions, crurent pouvoir assigner la même origine à tous ces vases peints; mais, à l'exception de ceux où sont tracés des caractères d'*écriture étrusque*, presque tous les autres se classent aujourd'hui parmi les objets curieux que le talent grec a marqués de son empreinte *.

* Les Toscans, avant le temps où leur puissance fléchit sous le joug de la république Romaine, étaient devenus les collaborateurs des artistes grecs établis

Il en est qui se font apprécier par l'élégance de la forme, et dont les peintures, cependant, sont peu dignes de l'attention des connaisseurs; mais, on a lieu de présumer que, dans les manufactures de second ou troisième ordre, le débit journalier de ces pièces communes ne pouvait être assez lucratif, pour que les chefs de l'établissement employassent des dessinateurs dont le travail méritât un salaire dispendieux. Dans nos magasins de faïences et de porcelaines ne voyons-nous pas des ustensiles de ménage, modelés quelquefois avec assez de goût, bien que l'émail qui recouvre la surface ne présente à l'œil aucun ornement gracieux et soigné.

Les peintures des vases dits *étrusques* représentent ordinairement des sacrifices, des processions, et autres cérémonies relatives au culte de Cérès ou de Bacchus. Les initiés à ces mystères recevaient peut-être, en vertu de leur admission, des présens de cette espèce. On remarque les

---

en Italie après la prise de Corinthe et l'anéantissement de la ligue Achéenne.

mêmes sujets fréquemment répétés sur les urnes dont la forme ressemble à celle d'une cloche renversée. La plupart, n'ayant point de fond, n'étaient pas destinés, sans doute, aux besoins de la vie domestique. Ils servaient probablement à la décoration de l'intérieur des maisons. C'est pourquoi les peintures sont bien plus soignées sur la face qui devait être en évidence.

D'autres compositions retracent des scènes familières : les festins, les jeux, les danses des anciens. Quelques sujets héroïques offrent aussi des détails intéressans pour les érudits; en sorte que ces monumens fragiles ont ouvert, de nos jours, une source abondante d'instruction aux gens de lettres et aux artistes. Les uns y trouvent des éclaircissemens propres à faciliter leurs conjectures en archéologie; les autres, des modèles de dessin souvent très pur, et toujours d'une belle simplicité. Si l'on en croit même Winckelmann, certains groupes de figures sont si ingénieusement disposés à l'entour de ces vases, que l'imitation n'en paraîtrait pas déplacée dans les chefs-d'œuvre de Raphael, *si cet habile maître eût voulu en tirer parti.* Hâtons-nous pourtant d'émettre, sur cette assertion, un doute qu'autorise l'espèce d'idolatrie du savant

amateur pour les divers monumens de la vénérable antiquité.

Les armes, les costumes, les siéges, les meubles en usage chez les Grecs et les Latins, nettement figurés sur ces poteries précieuses, ont singulièrement perfectionné, par l'imitation que les modernes manufacturiers en ont faite, la fabrication des produits actuels de l'industrie commerciale en ce genre.

De tels modèles ont été préservés de la destruction dans des caveaux que la piété des anciens pour la cendre des morts rendait inaccessibles. On les a recueillis en majeure partie au sein des tombeaux que les habitans de la Grande-Grèce creusaient, à peu de profondeur, près de l'enceinte de leurs villes. Les sépultures les plus simples étaient construites en brique ou en pierre brute, et n'avaient d'étendue que l'espace nécessaire pour contenir un corps et cinq ou six vases disposés à l'entour *.

* Le tombeau de Porsenna, près de Clusium, se composait, selon la description de Pline, de deux pyramides accouplées, à la pointe desquelles étaient

D'autres tombeaux, plus grands et bâtis en pierre de taille sans ciment, étaient revêtus de mortier à l'intérieur et ornés de peintures à fresque. Ceux-ci renfermaient les plus beaux vases, suspendus à des clous de bronze ou de fer, contre les murs du caveau. Il y en avait aussi de pareils autour du squelette.

Les Romains connurent probablement ces sortes de vases; mais il ne paraît pas qu'ils en aient fait usage, car on n'en a point trouvé dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi.

Les peintures de ceux qui ont été découverts dans les environs de Nole, sont d'un jaune rougeâtre sur un fond noir *luisant*; rarement y voit-on d'autres couleurs. La poterie est d'une terre très fine. Les autres vases sont coloriés de la même manière, si ce n'est que le fond noir est *mat*, et les sujets, assez ordinairement en nuances un peu plus variées. Le genre étrusque, en général, se rapprochait du premier style grec, ou *ancien Attique*.

---

attachées des chaînes d'où pendaient des clochettes. On entendait leur tintement d'assez loin quand l'air les agitait.

Tels étaient les progrès de l'art en Italie au temps, à peu près, où les consuls de Rome ne descendaient du Capitole que pour retourner aux travaux des champs, s'abriter sous un toit de chaume, et prendre leurs repas dans de la vaisselle de terre (3).

Portons actuellement nos regards sur l'établissement de ce peuple agreste et guerrier, qui, toujours préoccupé des hautes destinées qui lui étaient promises, marcha de conquête en conquête à l'empire du monde, et ne fléchit enfin que sous le poids de sa propre grandeur.

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

*

(1)

Les figures du premier style étrusque ont le corps grêle, et leurs attitudes sont raides et contraintes, etc.

L'époque où la sculpture prit chez les anciens Toscans un caractère d'école, date de la deuxième migration des colonies grecques qui, deux cent trente-neuf ans avant la fondation de Rome, abordèrent sur les côtes de l'Italie.

L'Étrurie ou la *Tirrhénie* était alors divisée en douze cantons fédéralisés, et gouvernés, cha-

cun, par un chef militaire nommé *lucumon*, lequel était élu annuellement.

Cette sorte de république fédérative et aristocratique se composait de douze villes capitales, savoir : Cœré, Tarquinie, Ruselles, Vétulonie, Volaterres, Arretium, Cortone, Pérouse, Clusium, Volsinie, Falérie, et Véies..... La plupart de ces cités antiques existent encore. Quant à celles de Nole et de Capoue, elles ne sont que d'un demi siècle, environ, plus anciennes que Rome.

(2)

Les peintures étrusques du temple d'Ardée, de même que l'Atalante et l'Hélène de Lanuvium, n'avaient pas totalement perdu leur éclat dans le premier siècle de l'ère chrétienne, etc.

La voûte du temple de Junon à Ardée avait été peinte par Ludius Hélotas avant l'existence de Rome. Ce Ludius, au rapport de Pline, était originaire d'Étolie ; mais les Grecs, à cet âge, ne possédaient guère que des peintres *linéaires*. Il est à présumer que celui-ci, dont les parens avaient quitté leur patrie pour s'établir dans

le Latium, y reçut les documens d'un artiste étrusque *.

Un autre Ludius fleurit sous le règne d'Auguste. Il était renommé pour le genre appelé *grotesque*, employé d'ordinaire à l'ornement; il se composait de figures chimériques, animaux, plantes, paysages, etc.

(3)

Au temps où les consuls de Rome ne descendaient du Capitole que pour retourner aux travaux des champs, les arts n'étaient cultivés, en Italie, que chez les Étrusques, etc.

Les députés samnites, étant venus à Rome pour traiter de la paix avec le sénat, se rendirent dans l'habitation rustique de Curius Dentatus, consul. Ils l'abordèrent au coin de son

---

* Caligula désirait faire transporter à Rome les deux fresques représentant l'Atalante et l'Hélène de Lanuvium; mais l'enduit des vieux murs ne le permit pas.

foyer, où cuisaient les légumes destinés à son repas. Les vases d'or qu'ils lui offrirent dans le dessein de se le rendre favorable, ne purent tenter sa vertu : *Que ferais-je de ces richesses*, dit-il, en les repoussant? *une écuelle de bois me suffit.* — [W. J. C. 275.]

LIVRE PREMIER.

LIVRE PREMIER.

L'assistance des arts du dessin fut rarement invoquée à Rome sous la Monarchie et durant les premiers siècles de la République.

Si les Grecs sentirent plus vivement que tout autre peuple de l'antiquité le charme des arts; si les plus rares merveilles que la statuaire et la peinture aient jamais produites, sortirent de leurs ateliers, c'est qu'ils éprouvaient sans cesse le besoin de ces émotions douces qui ravivent l'imagination de l'homme de goût, en même temps qu'elles l'éclairent.

Prométhée, par le conseil de Minerve, disent les mythologues, déroba le feu du ciel, pour

animer un corps d'argile : les statuaires de Sicyone et d'Athènes avec le secours des muses, surent renouveler le miracle ; mais les Romains se montrèrent long-temps insensibles à la séduction des prestiges de cet art divin. Leurs mains, d'ailleurs, n'auraient pas échangé des armes victorieuses contre les outils d'une industrie qui leur semblait frivole, et dont ils étaient peu jaloux de disputer le maniment aux vaincus. Lorsqu'ils s'emparèrent des chefs-d'œuvre qui faisaient l'ornement et l'orgueil des villes de la Grèce, ce fut moins par l'impulsion d'un penchant que l'aspect de ces objets curieux aurait dû naturellement éveiller, qu'avec la convoitise de l'avare, qui ne prise l'or que pour l'entasser dans ses coffres et se féliciter de cette stérile opulence.

[Av. J. C. 752.] — *Une multitude de cabanes construites en jonc, et confusément éparses sur un terrain inégal*, tel est, dit l'abbé de Vertot, le tableau que les anciens historiens nous ont fait de la ville éternelle, dans son origine (1). Ses premiers habitans ne connurent d'autres travaux que ceux de l'agriculture et de la guerre, ou plutôt du pillage.... Au retour de leurs irruptions sur les champs voisins de leurs repaires,

ils se partageaient le butin avec méthode et conscience, dès que chacun avait déposé sa proie particulière à la masse commune. Le chef, alors, mesurait les parts, les distribuait à ses compagnons, sans s'oublier lui-même, et recevait les hommages de la troupe pour le succès d'une entreprise dirigée par son expérience et sa valeur. Cette dernière cérémonie se terminait par des fêtes militaires, qui, dans la suite, donnèrent naissance aux pompes triomphales.

Durant l'intervalle de ces expéditions, les citoyens qui cultivaient leurs terres, ne rentraient à la ville que les jours de marché, pour y traiter de leurs échanges et prendre connaissance des choses relatives à l'intérêt national.... On conçoit qu'avec un tel genre de vie, les premiers habitans de Rome étaient loin de s'occuper d'études propres à polir leur esprit et leur goût.

Quels moyens de prospérité les arts de la paix auraient-ils pu recevoir chez ce peuple guerrier, dont nulle institution civile ne tempérait les passions brutales ? Les premières lois qui lui furent données, étaient pour la plupart étrangères aux plus doux sentimens de la nature : elles accordaient au père le droit de

condamner ses enfans à la mort; l'époux, également, pouvait se montrer impitoyable envers sa compagne (2).

Trop long-temps l'histoire a célébré le parricide civisme d'un Brutus, d'un Torquatus, l'insolent orgueil de cet inexorable Paul-Émile traînant au Capitole un roi chargé de fers, et le fanatique acharnement du destructeur de Carthage et de Numance *. N'est-on pas étonné de voir ces oppresseurs du monde ouvrir un temple à la Pitié? Leur indigne encens faisait outrage à la déesse. Ce fut aux Athéniens seuls, dont les lois étaient basées sur la justice et

* Ce Scipion-Émilien, dont on a tant exalté le caractère généreux, fit couper la main droite à quatre cents jeunes gens de Lutia qui, durant le blocus de Numance, avaient résolu de porter secours aux habitans de cette malheureuse ville.

Avant l'attaque de Carthage, Scipion s'écria : « O « redoutable Pluton! et vous, mânes infernaux, ré- « pandez sur le peuple Carthaginois la terreur et la « vengeance! que les nations armées contre nous « soient anéanties! Je vous dévoue, ô Furies! tous les « ennemis de ma république, tant en mon nom pro- « pre qu'au nom du sénat et du peuple Romain. »

l'humanité, qu'il dut être permis de lui consacrer des autels. Si parfois la multitude, soulevée contre d'illustres accusés par des orateurs envieux, eut à se reprocher des condamnations injustes, les larmes du repentir ne tardèrent pas à couler.

Dans Athènes, enfin, le touchant appareil des cérémonies religieuses, la franche gaité des jeux publics, laissaient au fond des cœurs des impressions bien propres à mettre en verve le génie des arts; mais il eût reculé d'horreur à l'entrée de l'arêne sanglante (3) où la barbare curiosité des Romains épiait le dernier soupir de l'infortuné gladiateur qui s'efforçait de mourir avec grace*.

On a vu combien sur le sol de la Grèce, les brillantes fictions du polythéisme furent favorables aux progrès des arts du dessin. Pareille influence eût été nulle au sein d'une cité peuplée

---

* Ces affreux spectacles ne purent être goûtés chez les Athéniens; les exhortations d'Apollonius de Thyanes les firent abandonner. Lorsqu'il fut proposé d'ouvrir une pareille arène à Corinthe, le philosophe Démonax s'écria : « Commencez donc par renverser « l'autel de la Pitié !..»

de vagabonds sans culture et dominés uniquement par leurs appétits grossiers.

Romulus et Numa, pour les civiliser, commencèrent par admettre dans des temples rustiques, les idoles que les petites colonies d'Évandre et d'Énée avaient antérieurement apportées en Italie (4); mais en les y plaçant, ils crurent les rendre plus augustes par le voile mystérieux qui dut les soustraire aux regards des adorateurs. Tout ce qui aurait pu rappeler des traditions hasardées et scandaleuses, fut soigneusement écarté de leur culte. Ces premiers législateurs voulurent enfin que leurs sujets ne reconnussent pour emblème de l'essence divine que le feu sacré de Vesta. Supposer aux immortels une apparence humaine, eût été, d'après ce système, une idée sacrilége : Plutarque, en effet, prétend que les Romains, fidèles à la doctrine de Numa, ne possédèrent pendant près de deux cents ans aucun simulacre des êtres fantastiques à l'existence desquels ils consentirent pourtant à ajouter foi *.

* M. Heyne, Allemand très érudit, qui pense que

Les spéculations du commerce, qui, chez tous les peuples industrieux, ont favorisé les fantaisies du luxe et la culture des arts, ne pouvaient s'accommoder aux étranges calculs d'une horde d'aventuriers pour qui la rapine, au besoin, était une ressource, et qui, dès l'origine de leur établissement politique, ne surent se procurer des épouses qu'en ravissant les jeunes filles du canton voisin de celui qu'ils avaient envahi (5). Ces hommes, qu'une indomptable audace rendit peu à peu maîtres de l'univers, dédaignèrent toujours les relations d'intérêt que l'espoir d'un gain légitime établit entre les Colons de diverses contrées. Ils ne suppléaient aux modiques produits de leurs champs, ou de leur industrie, qu'en prélevant des tributs sur les peuples subjugués.

Les rois de Rome, qui, tous, comme l'a dit

---

la nation Étrusque se forma peu à peu de la réunion de plusieurs peuplades barbares, dit que les institutions pieuses de Numa *paraissent avoir été moins le résultat de ses connaissances naturelles, que le fruit des réflexions qu'il avait été à portée de faire, en méditant sur les croyances des peuples de son voisinage.*

Montesquieu, furent des hommes d'état, et la plupart de très grands capitaines, ornèrent leur capitale de quelques statues, et commencèrent plusieurs constructions utiles, dont on admire encore aujourd'hui les vestiges. La *cloaca maxima* fut entreprise sous Tarquin l'Ancien, et continuée par les ordres de Servius Tullius et de Tarquin le Superbe.

On nous apprend que les effigies de Romulus et des chefs qui régnèrent après lui, furent érigées durant la vie de ces princes *. On nous dit encore que celles de Janus à deux faces, de l'augure Actius Nœvius et des deux Sibylles; que les figures équestres d'Horatius Coclès et de Clélie furent coulées en bronze à des époques assez rapprochées de celles où quelques-uns de ces personnages ont existé (6). Ne devons-nous

* Ces vieilles effigies se voyaient encore, du temps des Gracques, à l'entrée du Capitole; elles n'avaient été commandées peut-être qu'après l'abolition de la monarchie. Quand les Fidénates eurent été vaincus, on plaça la statue de Romulus, couronnée par la Victoire, sur un quadrige d'airain enlevé de la ville de Camérinum.

pas présumer que de tels ouvrages appartinrent à l'industrie des Latins, ou plutôt des Étrusques, de qui les deux premiers monarques de Rome empruntèrent, en grande partie, leurs institutions civiles et religieuses.

[Av. J. C. 715.] — Les douceurs de la paix, sous le gouvernement paternel de Numa, ne firent éclore aucun talent d'imagination et de goût; car la politique de ce bon prince ne visait à l'adoucissement des mœurs de ses sujets que par l'influence de la religion, et ne fondait la prospérité de l'état que sur le plus grand produit des campagnes. Mais les armes, qui, durant son règne de quarante trois ans, *s'étaient changées en outils d'agriculture*, se reforgèrent en épées, en javelots, sous le commandement de Tullus Hostilius, pour ne plus rester oisives.

[Av. J. C. 672.] — Du vivant de ce successeur de Numa, les débats entre Albe et Rome, le combat à mort des champions de ces deux villes rivales, l'affreux supplice de Suffétius après la défaite des Fidénates, font connaître assez que, pendant un long intervalle de repos, le naturel des Romains n'avait rien perdu de sa férocité primitive (7).

[Av. J. C. 640.] — Les ordonnances d'Ancus Mar-

tius ne furent pas plus favorables à l'intérêt des arts que les inclinations belliqueuses de Tullus. Voulant ranimer les mœurs agricoles d'après les plans qu'avait tracés Numa, Martius éloigna de Rome les citadins oisifs, et ceux dont la profession ne lui paraissait pas rigoureusement utile..... Quant à ses entreprises en fait d'édifices publics, elles ne furent point somptueuses : elles se bornèrent à la construction, en bois, du pont *Sublicius*, le premier qu'on ait vu sur le Tibre, et à la bâtisse d'une prison près de la place du Marché. Il passe encore pour le fondateur de la ville et du port d'Ostie *.

[Av. J. C. 616.] — Tarquin l'Ancien étala, pour la première fois, aux yeux des Romains cette pompe de la royauté qui commande le respect au vulgaire. Les Étrusques et les Latins, ligués contre ce monarque, et réduits par son courage à lui demander la paix, déposèrent à ses pieds

* La nouvelle cité d'Ostie a été construite un peu au dessus des ruines de l'ancienne. Les salines qu'Ancus Martius avait fait creuser entre cette ville et le Tibre, existent encore.

les ornemens affectés, chez eux, à la dignité souveraine : une couronne d'or, un manteau de pourpre, la robe brodée en nuances variées, et un trône d'ivoire.

La politique circonspecte de Tarquin ne lui permit pas de faire usage de ces objets magnifiques avant d'en avoir obtenu l'invitation précise du sénat; mais après cet assentiment préalable, il parut en public, monté le plus souvent sur un quadrige doré, et précédé de douze licteurs.

Fils d'un riche négociant banni de Corinthe par le tyran Cypsélus, il n'est pas étonnant que ce même Tarquin, né en Étrurie, aimât la splendeur du poste éminent où son mérite l'avait élevé. Son père lui avait fait, sans doute, la description des monumens dont les principales villes de la Grèce commençaient à s'embellir. Il dut naturellement éprouver le désir de procurer un lustre pareil à la capitale de son royaume; il l'enrichit d'un cirque à peu près conforme, en ses dispositions, à ces vastes enceintes où les Grecs célébraient leurs grands jeux, affermit le Capitole sur ses fondemens, et commença la construction de ces aqueducs souterrains dont les voûtes avaient une telle hauteur, *qu'un charriot chargé de foin aurait pu y circuler*

aisément (8). La ville enfin, entourée de murs en pierre de taille, ne présenta plus le chétif aspect d'une simple bourgade.

A la mort de Tarquin, les bons offices de Tanaquil, sa veuve, aidèrent Servius Tullius, fils d'une esclave, à monter sur le trône, dont il s'était rendu digne par son mérite et ses services. — [Av. J. C. 578.] — Ce sixième roi de Rome, pour honorer la mémoire de sa bienfaitrice, ne lui consacra point une statue; il se contenta de suspendre dans le temple d'Hercule la quenouille qu'elle était censée avoir tenue modestement en ses mains royales. Le motif de Servius Tullius, en faisant choix d'un monument si simple, était-il de donner indirectement une leçon aux femmes des grands qui auraient eu la prétention de s'ingérer dans les intérêts de l'état, au détriment des soins domestiques? Tanaquil, au surplus, ambitieuse et hautaine, avait elle-même commandé son effigie en bronze pour être placée dans la chapelle du dieu *Sangus*, ancien héros sabin, dont la mémoire était fort révérée à Rome.

Servius, sans mettre obstacle à cette inauguration, peut-être ne l'approuvait pas; car il ne voulut se montrer redevable du poste éminent

où il était monté qu'à la Fortune. C'est pour cela qu'il érigea, sous différens titres et attributs, plusieurs autels à cette inconstante déesse *. On peut ajouter que l'encens des Romains, en général, y fuma plus souvent que sur ceux de la Clémence et de la Paix..... De concert encore avec les Latins et les Sabins, Servius bâtit au sommet du mont Aventin, une chapelle en l'honneur de Diane, pour y renouveler annuellement le pacte d'alliance fait entre les peuplades de la contrée.

[Av. J. C. 534.] — Tarquin le Superbe, non moins zélé que l'Ancien pour l'embellissement de Rome, conduisit jusqu'au Tibre les fameux égoûts si nécessaires à la salubrité de cette capitale. Par ses soins, les spectateurs aux jeux du Cirque s'y trouvèrent assis commodément et à l'abri des injures de l'air. Sa magnificence éclata surtout dans la continuation du temple

---

* *Fortuna primigenia, Fortuna obsequens, Fortuna privata, Fortuna virgo, Fortuna virilis, etc.* Ces épithètes n'indiquaient sans doute que les dédicaces de différens autels distribués dans un même temple.

de Jupiter-Capitolin, fondé par son aïeul sur la roche Tarpéienne. D'habiles architectes appelés de l'Étrurie en avaient dessiné le plan.

Le vaisseau se divisait en trois parties : celle du milieu fut consacrée à Jupiter; les deux latérales, à Junon et à Minerve. On arrivait au péristyle par un escalier de cent marches; la façade, tournée vers la grande place, était ornée de trois rangs de colonnes ; deux autres rangs sur les côtés complétaient la galerie intérieure. Un quadrige projeté devait couronner le faîte de l'édifice.

Ce groupe ne fut achevé que sous les consuls Valérius Publicola et Marcus Horatius, après la révolution qui mit fin à la monarchie. Un sculpteur de Frégelles, ville du pays des Volsques, nommé Turrianus, fit en terre la statue de Jupiter, enduite d'une couleur rouge; mais elle ne fut pas immédiatement exposée à l'adoration publique, car les Romains, comme nous l'avons dit, ne rendirent d'abord aucun culte extérieur aux simulacres de leurs divinités.

On aurait lieu de s'étonner de la magnifique entreprise de ce temple, vu les modiques ressources en finances d'un royaume qui n'avait alors guère plus de cinq de nos lieues d'étendue;

mais Tarquin y employa le dixième qu'il s'était réservé des dépouilles de Suessa-Pométia, capitale des Volsques. Le peuple se chargea, par esprit de piété, des travaux les plus pénibles.

Ce septième roi de Rome, qui s'était flatté d'illustrer son règne par la construction d'un monument si pompeux, n'eut pas le temps de le faire achever. L'attentat de son fils Sextus sur la vertueuse Lucrèce, épouse de T. Collatin, fit éclater l'explosion sourdement préparée contre la tyrannie, le précipita du trône, et mit la liberté publique sous la sauve-garde d'une magistrature fière de sa rudesse et de sa pauvreté *. — [Av. J. C. 509.]

Tarquin, chassé de Rome, eut, dans sa disgrace, des amis qui s'intéressèrent vivement à sa

---

* « Il n'y eut jamais de peuple, dit Tite-Live, où la « frugalité, l'épargne, la pauvreté même, aient été « plus long-temps en honneur que chez les Romains. « Celui qui était le meilleur économe et prenait le « plus sur lui-même, s'estimait le plus puissant et le « plus heureux..... Les chefs, après avoir triomphé « et enrichi la république, ne laissaient pas de quoi « se faire enterrer. »

(Bossuet, *Hist. univ.*)

[illegible] L'[illegible] dans [illegible]. Elle en [illegible] si, par [illegible] sa constance [illegible] quelques [illegible] et [illegible] d'une [illegible] *Mais*, dit Montesquieu, [illegible] *prince* [illegible]

Des long-temps, en secret, les esprits étaient disposés à ce changement de régime. Servius Tullius avait médité le projet de donner aux Romains une constitution toute républicaine; ce plan de réforme n'était point oublié, et Brutus en revait l'exécution quand le suicide de Lucrèce devint tout-à-coup le signal du soulèvement qui donna naissance à l'aristocratie consulaire.

L'histoire des premiers siècles de cette république, qui d'abord, n'ambitionna que la gloire des armes, ne peut avoir quelques rapports d'intérêt avec l'histoire des arts que par le récit des enlèvemens de tant de chefs-d'œuvre dont le Capitole et les temples de Rome s'enrichirent aux dépens des cités de l'Étrurie, et surtout de la Grèce. Nous devons donc présenter le tableau

de ces événemens, ne fût-ce que pour en renouer le fil à l'époque où la liberté des Grecs, comme on l'a vu dans le précédent volume de cet ouvrage, fut étouffée sous les décombres de Corinthe.

[Av. J. C. 500.] — Les Romains, après avoir traité de la paix avec Porsenna, roi des Clusiens, qui les avait sommés militairement de replacer Tarquin sur le trône *, et vainqueurs des peuplades du Latium coalisées contre eux pour la même cause, ressentirent bientôt les premiers symptômes de la fièvre politique dont les accès troublèrent si fréquemment la trop puissante organisation du sénat. Les opulens plébéiens et tous ceux que la révolution avait mis hors d'état de rétablir l'ordre dans leurs affaires, jalousaient les prérogatives de la caste patricienne. Les débiteurs, en général, poussés

---

* Pour obtenir de Porsenna ce traité de paix, les Romains promirent de ne faire usage du fer que pour leurs outils d'agriculture ou domestiques. La fabrication des lances et des épées leur fut interdite; mais ils n'observèrent pas long-temps une clause si humiliante.

au désespoir par les poursuites de leurs créanciers, mêlaient souvent la menace à leurs plaintes. La multitude se montrait toujours disposée à prendre part à ces querelles, et le Forum devenait, parfois, une arène où les partis s'entrechoquaient avec la rage des bêtes féroces. Que l'assemblée des sénateurs, en ces momens de division, demandât une levée de soldats pour la défense de la patrie, la populace mutinée refusait de s'enrôler, à moins qu'un décret ne prononçât l'abolition des dettes. Ce fut au sein de ces désordres, qu'on sentit la nécessité de créer — [Av. J. C. 498.] — la souveraine dictature, qui devint une ancre de salut durant les tempêtes. La faction démocratique enfin obtint des tribuns, pour les opposer à la suprématie du pouvoir consulaire. Caïus Marcius, surnommé Coriolan (9), fut la première victime de la jalouse turbulence de ces champions du parti plébéien *. — [Av. J. C. 495.]

* Ce patricien, condamné à un bannissement perpétuel par le tribun Décius, implora l'assistance des Volsques pour se venger. Sa défection mit Rome à deux doigts de sa perte.

Les lois, dans cette perpétuelle alternative de guerre intestine et de guerre étrangère, n'étaient ni assez précises, ni assez complètes pour que le gouvernement, dont la sécurité se trouvait sans cesse compromise, pût efficacement s'étayer de leur appui. Le besoin d'une jurisprudence raisonnée fut généralement senti. Conséquemment on fit élection de dix commissaires, chargés de rédiger un code de législature d'après celui que les Athéniens, en de semblables conjonctures, avaient obtenu de la sagesse de Solon. — [Av. J. C. 451.] — Ce corps de lois, approuvé par les prêtres, le sénat, et le peuple, fut gravé sur des tables d'airain, comme un monument indestructible de droit public *.

Les décemvirs, magistrats préposés au maintien de ces lois, et investis, en cette qualité, des prérogatives consulaires et tribunitiennes, se montrèrent d'abord amis de la justice; mais, dans l'exercice de leurs fonctions, n'ayant

* C'est ce qu'on appela la loi des Douze-Tables; telle est la base du droit romain, cité souvent dans nos tribunaux.

aucun obstacle à combattre, peu maîtres de leurs passions, ils finirent par abuser de leur extrême autorité : de telle sorte que la masse des citoyens indignés appela l'armée à son aide, et brisa le joug de fer sous lequel elle gémissait. — [Av. J. C. 448.]

Ainsi donc, le peuple, qui, dans son inquiétude, créait des magistratures, les supprimait, et toujours paraissait jaloux du pouvoir que lui-même avait délégué *, se voyait réduit, pour prévenir sa propre ruine et conjurer l'orage, à confier sans réserve sa destinée à la merci d'un chef suprême, dont la puissance était illimitée et les décisions sans appel.

[Av. J. C. 400.] — Entre les hommes célèbres qui furent appelés à l'exercice de cette souveraineté, née au sein du désordre et révocable à la fin du danger, on distingue le laboureur Quin-

* « Les petits portent sans cesse envie aux grands; « et, par dépit de leur état de dépendance, ils vou- « draient tout renouveler. Leur constant espoir est « dans un bouleversement politique; aussi n'atten- « dent-ils qu'un signal pour se soulever. »

SALLUSTE.

tus Cincinnatus et M. Furius Camille..... Le premier, réélu dictateur à l'âge de quatre-vingts ans, en remplit de nouveau les fonctions avec toute la vigueur et la solidité de jugement qui, dans le même poste, lui avaient antérieurement acquis une approbation universelle.

Camille, rappelé cinq fois, et dans les conjonctures les plus alarmantes, au secours de sa patrie, ne démentit jamais l'espoir qu'elle avait mis en sa sagesse, son courage et son dévoûment. — [Av. J. C. 390.]

Après la funeste bataille d'Allia, la prise et l'incendie de Rome par les Gaulois, il délivra le Capitole, que ces barbares tenaient bloqué, et les repoussa jusqu'au delà du territoire de la République. Proclamé *second Romulus*, ses concitoyens érigèrent en son honneur une statue équestre sur la place du Marché.

La ville renaquit de ses cendres en moins d'une année, mais irrégulière dans son plan, comme avant ce désastre. La découverte du bâton augural de son fondateur parmi les décombres du temple de Mars, fut regardée comme un présage des hautes destinées de la nation, et les augures, consultés, l'énoncèrent formellement. Cet oracle affermit tellement les Romains dans

leurs projets de conquête, que, depuis ce moment, les plus grands revers ne purent déconcerter leur audace. En effet, l'affront que l'armée des consuls Véturius et Posthumius reçut aux Fourches-Caudines, loin de les abattre, ne fit qu'irriter leur désir de vengeance et hâter l'asservissement des Samnites, qui durant plus d'un demi-siècle — [Av. J. C. 330.] — luttaient contre ces voisins intraitables. Quand les Tarentins, menacés d'un sort pareil, appelèrent le héros de l'Épire à leur défense, — [Av. J. C. 280.] — vainement ce prince, après deux victoires chèrement achetées (10), envoya Cinéas porter au sénat des paroles de paix : forcé de tenter le succès d'une troisième bataille, vaincu près de Bénévent, il quitta prudemment l'Italie, pour ne plus compromettre sa renommée militaire contre des émules tels que Fabricius et Curius.

Le cortége triomphal occasioné par la défaite de Pyrrhus, offrit aux habitans de Rome un spectacle tout nouveau. Ce ne fut plus, comme par le passé, des faisceaux d'armes brisées, des voitures chargées de gerbes, des troupeaux enlevés des métairies, mais un splendide étalage des dépouilles recueillies dans le camp des Épirotes : de l'or, de l'argent monnoyés, des bijous,

des tentures de pourpre, des tableaux et des statues *. Ces raretés, déposées au Capitole, satisfirent tellement l'orgueil et la curiosité des Romains que, dans les pompes de ce genre qui eurent lieu depuis, *le peuple n'apprécia la gloire de ses généraux qu'en raison de la quantité d'objets pareils qu'ils avaient ravis aux vaincus*..... De toutes les richesses transportées au Capitole, Curius ne se réserva qu'un seul vase de bois pour le faire servir dans son laraire à de pieux usages.

Les colonies grecques de l'Italie, après le départ du roi d'Épire, dont elles avaient réclamé les secours, ne purent bien long-temps défendre leur indépendance contre l'ambition des Romains. Le flambeau des arts, sous la domination de ces ennemis des muses, s'éteignit dans les

---

* Doit-on s'étonner que Pyrrhus eût rassemblé dans son camp des morceaux recherchés de sculpture et de peinture? Après la bataille d'Ascoli, et durant sa traversée en Sicile, il punit au retour les Locriens qui s'étaient détachés de son parti. Le trésor consacré par eux à la déesse Proserpine fut pillé; les riches produits de l'art dont le temple était orné, firent ensuite partie du butin conquis par Curius à Bénévent.

provinces envahies. Les colons qui s'y étaient naturalisés, perdirent peu à peu le souvenir de leur origine, et finirent par adopter la langue et les coutumes de leurs maîtres *.

La soumission du Samnium et la prise de Tarente ayant répandu beaucoup d'argent dans Rome, le sénat ordonna la fabrication d'une monnaie de ce métal (11); celle d'airain à laquelle on s'était borné jusqu'alors, devenait insuffisante, car il avait été déja mis en circulation des pièces d'or et d'argent tirées de l'étranger.

Il est à remarquer qu'au temps où l'accroissement de la fortune publique nécessita l'émission de ces monnaies de haute valeur, les magistrats s'aperçurent d'un commencement d'altération dans les mœurs, et condamnèrent des usuriers et quelques femmes adultères à des amendes.

* Tite-Live rapporte que, peu de temps avant la guerre de Persée, le sénat accorda la permission à la ville de Cumes de faire usage de la langue romaine dans l'administration des intérêts publics, et notamment pour le débit ou l'échange des produits du sol : faveur qui doit être considérée plutôt comme un ordre que comme une permission.

Les Romains, en possession de tout le continent de l'Italie, virent bientôt d'un œil inquiet et jaloux les Carthaginois former des établissemens dans les îles rapprochées de leurs côtes. Le promontoire de Rhégium, où aboutissait la puissance de Rome, touchait, pour ainsi dire, à la Sicile, que Carthage se proposait de ranger sous sa dépendance exclusive..... Pyrrhus, qui venait de renoncer à la conquête de cette île, s'était écrié en mettant à la voile hors de ses rives : « Oh! le beau champ de bataille que j'a-« bandonne aux Romains et aux Carthaginois! » La prédiction ne tarda guère à s'accomplir, et la Sicile devint le théâtre de la guerre qui, du port de Messane — [Av. J. C. 264.] —, s'alluma entre ces deux nations rivales et, dès ce début, devenues irréconciliables. Le consul Régulus en fut le héros et la généreuse victime. Le Lacédémonien Xantippe, ainsi qu'Amilcar-Barcas père du célèbre Annibal, y figurèrent honorablement. Rome, après vingt-quatre ans d'une lutte acharnée, la termina* par un traité tout à son

* La défaite d'Amilcar près de Trapani amena le terme des hostilités.

avantage. Le sénat, dans l'espace de quelques mois avait su se créer, comme par enchantement, une flotte considérable et de hardis matelots, à l'aide desquels ses phalanges républicaines remportèrent, dans le premier combat naval qu'elles eussent tenté, les palmes de la victoire. La colonne rostrale élevée en mémoire de ce triomphe subsiste encore; elle est de marbre blanc, et se voit au Capitole. Winckelmann prétend que les vestiges d'inscription qui s'y laissent apercevoir, sont moins anciens que n'aiment à le croire les curieux..... On attacha, dans la suite, les éperons des vaisseaux pris sur l'ennemi, à ces colonnes, dont la dénomination dérivait du mot latin *rostrum*, bec de navire *.

On voit, par ce court exposé des progrès de la puissance romaine, que les deux premiers siècles de cette République ne pouvaient four-

---

* Auguste avait fait construire quatre colonnes rostrales, et y avait ajouté les éperons des vaisseaux pris sur la marine de Cléopâtre.

Celle qui avait été consacrée au souvenir de la victoire remportée sur la flotte carthaginoise par Duilius, a été retrouvée en 1560, près de l'arc de Sévère.

nir à nos recherches particulières aucun détail intéressant.

Les monumens que la nation consacrait au souvenir d'un événement glorieux, n'étaient, pour la plupart, que de simples colonnes. Si quelques services signalés, des traits de bravoure et de dévoûment patriotique méritèrent à des chefs militaires, à de généreux citoyens, les honneurs d'une statue, la hauteur en fut fixée à trois pieds seulement (12); ces figures s'appelaient *tripedaneæ;* mais on en fit aussi de plus petites en or, en argent, en bronze, en ivoire. Celles-ci, nommées *sigillæ*, étaient d'ordinaire d'un travail soigné. La facilité de les porter avec soi, les uns, par affection pour la divinité qu'elles représentaient, d'autres, en mémoire d'un bienfaiteur, d'un parent, d'un ami, les rendit assez communes.

Les maisons des citadins les plus opulens n'avaient, au dehors comme à l'intérieur, aucune apparence de luxe. Les personnages titrés, cependant, se montraient jaloux du privilége d'étaler, à certains jours de fête, leurs portraits de famille accompagnés d'inscriptions honorables; ils pouvaient même les faire porter pompeusement dans les cérémonies funèbres.

Pour jouir de ce *droit d'images*, il fallait avoir exercé quelque charge curule : le tribunat, la questure, etc., etc..... Ces portraits, qui ne sortaient de leurs étuis que dans les occasions solennelles, étaient le plus ordinairement de simples bustes de cire. Il s'en faisait pourtant en bois, en pierre, ou en métal. Ces objets n'avaient rien de remarquable sous le rapport de l'art; le caractère en devait être assez barbare.

Il était permis à ces mêmes privilégiés de suspendre aux piliers de l'intérieur des temples, des *boucliers votifs*, chargés d'ornemens relatifs aux belles actions de leurs ancêtres *. Appius Claudius l'Ancien, lequel fut consul l'an deux cent cinquante-neuf de la fondation de Rome, donna l'exemple aux patriciens de ce mode d'illustration. Il fit placer dans le temple de Bellone plusieurs grands disques de cette nature, au centre desquels l'effigie de ses aïeux se trouvait gravée. Dans la suite des temps on abusa de cette coutume; les flatteurs trouvèrent les

* Il n'est pas ici question des boucliers ravis à l'ennemi, et qu'un combattant consacrait aux dieux après sa victoire.

moyens de prodiguer ces hommages publics à leurs patrons..... Les triomphateurs, enfin, durant leur marche au Capitole, offraient à la curiosité du peuple des tableaux (13), espèces de bannières, où les principaux incidens de leurs victoires étaient figurés *.

Tels furent les objets dans lesquels l'art du dessin entra pour quelque chose, chez les Romains, depuis l'abolition de la monarchie jusqu'à l'époque de leurs conquêtes au delà des mers..... Suivons leurs légions victorieuses, des côtes de l'Afrique vers la Grèce et les royaumes de l'Asie : c'est au Lycée d'Athènes, c'est dans les palais des Séleucides, des Lagides, etc., que les successeurs des Camille, des Curius et des Fabrice, rougissant de leur vertueuse rudesse,

---

* Le vainqueur, dans un combat livré aux Carthaginois commandés par Hannon, fit peindre dans le temple de la Liberté, à Rome, les réjouissances de son armée. On voyait dans ce tableau des soldats à table, et des bourgeois de la ville de Bénévent, où se passait la fête, qui les servaient.

Les soldats dont le courage s'était peu signalé durant l'action, étaient représentés prenant debout leur repas.

se laissèrent séduire par les arts de luxe, que, jusqu'alors, ils avaient dédaignés.

Le dernier âge de la République va nous montrer ce peuple-roi, qui, naguère, ne quittait les outils du labourage que pour voter dans les comices * ou prendre les armes, se dévouer à la fortune de quelques chefs ambitieux, et, corrompu par leurs largesses, *demander du pain et des spectacles en échange de sa liberté.*

---

* Assemblée du peuple romain où se faisaient les élections des magistrats.

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

❋

(1)

Une multitude de cabanes en jonc et confusément éparses sur un terrain inégal, tel est le tableau que les historiens nous ont fait de la ville éternelle dans son origine, etc.

Un sillon creusé profondément défendait l'accès du mont Palatin, renfermé dans l'enceinte de cette bourgade. Là se réfugièrent des Latins, des Albins, des Grecs, des Toscans, esclaves fugitifs, pâtres vagabonds, et autres bandits qui pouvaient craindre des poursuites. Ces premiers

habitans commencèrent par ouvrir au bas de la montagne une fosse en forme de puits dans laquelle chacun d'eux jeta une pellée de terre apportée du pays où il avait pris naissance. Cette place dès lors fut celle des Comices. On s'y rassemblait pour traiter des intérêts publics et élire les magistrats.

Quelques auteurs ont dit que Romulus ne fit que réparer les ruines de l'antique Pallantée bâtie par le roi Évandre, et qu'il lui donna son nom en y établissant le siége de son gouvernement. La chaumière qu'habita le fondateur de Rome fut long-temps conservée dans le Capitole, où des palissades en roseaux avaient pu se transporter facilement comme un monument très vénérable.

(2)

Les premières lois données aux Romains étaient étrangères aux plus doux sentimens de la nature: l'époux se montrait quelquefois impitoyable envers sa compagne, etc.

La rigueur du châtiment devenait parfois excessive: si le mari parvenait à convaincre sa

femme d'avoir fait fabriquer de fausses clés, pour se procurer les choses qui n'avaient pas été laissées à sa disposition, ou seulement s'il découvrait qu'elle eût bu du vin à son insu, par ces délits, l'infortunée s'exposait à voir prononcer une sentence contre sa vie, ou tout au moins à être répudiée.

Vers la fin de la République, la philosophie, d'accord avec l'humanité, fit prévaloir quelques maximes de tolérance en faveur des femmes.

> Vitium uxoris aut tollendum aut ferendum est :
> Qui tollit vitium, uxorem commodiorem præstat.....
> Qui fert, se meliorem facit.....
>
> (VAR. *Sat.*)

(3)

Le génie des arts eût reculé d'horreur à l'entrée de l'arène sanglante où l'infortuné gladiateur s'efforçait de mourir avec grace, etc.

Les Romains mirent tant d'art à perfectionner ces spectacles barbares, qu'ils imaginèrent des armes dont la forme rendait les atteintes plus douloureuses. Ils poussèrent même le raffinement jusqu'à nourrir les lutteurs avec des pâtes

propres à les engraisser de manière à ce que le sang, épaissi, ne s'écoulât de la blessure que goutte à goutte. La mort du patient, ainsi retardée, laissait les spectateurs jouir des convulsions de sa lente agonie !

Les Grecs avaient aboli de très bonne heure la coutume de faire combattre leurs captifs aux funérailles des capitaines tués dans la mêlée. Les Romains, au contraire, étaient déja civilisés, quand ils instituèrent ces solennités cruelles. Elles devinrent si agréables à la féroce multitude, que les ambitieux, pour gagner ses suffrages, en firent souvent tous les frais.

Antiochus-Épiphanes attira de Rome dans la Grèce quelques troupes de gladiateurs. Leurs premiers exercices ne causèrent qu'un étonnement mêlé d'épouvante. Il fallut bien du temps pour qu'on s'y accoutumât; mais les Athéniens ne voulurent jamais admettre, chez eux, de telles horreurs.

Sous le règne de Néron et par ordre de ce tyran sanguinaire, l'amphithéâtre où se donnaient ces jeux, fut recouvert de sable d'or.

(4)

Romulus et Numa admirent dans leurs temples rustiques les idoles que les petites colonies d'Évandre et d'Énée avaient transportées en Italie, etc.

Le fameux palladium apporté de Phrygie, et dont les Grecs, a-t-on dit, n'avaient ravi que la copie aux Troyens, fut dans la suite recueilli par Numa, qui le cacha dans le réduit le plus obscur du temple de Vesta; car il avait su persuader aux Romains que les hautes destinées de leur nation étaient attachées à la conservation de ce grossier simulacre de Pallas.

Les idoles de Samothrace étaient de même gardées mystérieusement dans le temple. On ignore si ces images étaient celles de Neptune et d'Apollon, divinités qui passaient pour avoir construit les remparts de Troie, ou seulement les effigies de Castor et de Pollux. Elles étaient soustraites à tous les regards; mais il était de foi que trois puissances célestes s'occupaient spécialement des intérêts du peuple romain.

Plutarque nous apprend que Numa, bien

qu'il eût défendu d'exposer à la vénération publique les immortels sous des formes humaines, ne considérait pas comme une infraction à ses ordonnances le culte domestique de quelques pieux particuliers, lesquels ornaient leur laraire d'une multitude de petites idoles.

Les Pélasges avaient introduit leurs idées religieuses en Étrurie. Quelques siècles plus tard les habitans de cette contrée, par leurs communications avec ceux de la Grande-Grèce, adoptèrent la mythologie des Hellènes. Les Romains, à leur tour, y accommodèrent leurs doctrines particulières.

(5)

Les compagnons de Romulus ne surent se procurer des épouses qu'en ravissant les jeunes filles du canton prochain de celui qu'ils avaient envahi, etc.

Le temple de Jupiter-*Asyléen* ayant, comme sauve-garde, attiré à Rome une foule de vagabonds qui, partout ailleurs, avaient à redouter la vindicte publique, le nombre des femmes, dans la cité, ne se trouva bientôt plus en pro-

portion avec celui des hommes; le chef de la horde ne vit d'autres moyens, pour rétablir l'équilibre entre les deux sexes, que le rapt des Sabines.

Nous ne relatons ici ce trait d'histoire que parce qu'il a fréquemment exercé le génie des peintres. Le célèbre Poussin l'a traité savamment, mais en petite dimension ; le mouvement de la scène, la merveilleuse disposition des groupes, l'expression animée des personnages, sont au dessus de tout éloge dans ce tableau.

Le même sujet, composé par David, en figures de grandeur naturelle, est un des chefs-d'œuvre de notre moderne école française.

(6)

Les figures de Janus à deux faces, de l'augure Actius Nœvius et celles des deux Sybilles furent coulées en bronze, etc.

« Tarquin l'Ancien, en faisant élever un mo-
« nument à la mémoire de l'augure qui trancha
« d'un seul coup de rasoir un caillou, voulut
« assurer le crédit des oracles, qu'il faisait parler
« à son gré..... Le rasoir préparé pour cette jon-

« glerie fut placé, de même que le caillou, sous « un autel, tout près de la statue qui existait « encore aux premiers jours de l'empire.

« Quant aux effigies des Sibylles de Tibur et « de Cumes, elles obtinrent d'autant plus de « vénération, que les Romains ajoutaient une « foi superstitieuse aux rêveries contenues dans « les livres de ces femmes inspirées..... Les an- « ciens ne sont pas d'accord sur leur nombre : « quelques-uns en comptent quatorze; d'autres « neuf, ou trois seulement.

« Les plus célèbres étaient celle de Sardes, « de Cumes et d'Érithrée. Cette dernière, qui « n'était pas la plus ancienne, quoiqu'elle fût « née avant le siége de Troie, s'appelait *Héro-* « *phile*.

« Indépendamment des trois recueils de pro- « phéties que Tarquin l'Ancien acheta d'une « femme inconnue, au prix de trois cents pièces « d'or, monnaie étrangère sans doute, il en « restait deux autres également vénérés. Un col- « lége de prêtres avait le dépôt de ces poésies « mystérieuses. On les consultait dans les con- « jonctures critiques. »

(7)

L'affreux supplice de Suffétius, après la défaite des Fidénates, prouve que le naturel des Romains, durant un long intervalle de paix, n'avait rien perdu de sa férocité, etc.

Depuis la lutte patriotique des Horaces et des Curiaces, Suffétius, chef des Albains, ne voyait qu'avec un dépit concentré sa patrie soumise à la suprême autorité des rois de Rome. Sommé par Tullus de se ranger sous ses étendards pour repousser les incursions hostiles des Fidénates, ce général perfide resta neutre avec les siens pendant l'action, et ne feignit d'y prendre part que lorsqu'il ne put se dissimuler le prochain triomphe des Romains. Tullus après sa victoire, convaincu de la mauvaise foi de Suffétius, le fit écarteler entre deux chars tirés par quatre chevaux.

Corneille, dans sa tragédie des *Horaces*, met les deux vers suivans dans la bouche de l'un des champions d'Albe :

Ah! je rends grace au ciel de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain!

Cette exclamation exprime d'une manière touchante ce que fait éprouver à toute ame sensible le civisme brutal d'un peuple antique, dont nos énergumènes de 1793 prétendaient imiter les épouvantables vertus.

(8)

Tarquin l'Ancien entreprit la construction de ces aqueducs souterrains dont il existe encore des vestiges, etc.

Quelques savans conjecturent que ces voûtes avaient fait partie des canaux d'assainissement d'une ville ruinée, avant que Romulus et ses compagnons fussent venus bâtir leurs chaumières dans ses décombres. S'il en était ainsi, Tarquin ne fit que réparer ce qui restait des anciens aqueducs : les revenus de son petit royaume auraient difficilement pu suffire à la dépense de ces voûtes prodigieuses, y eût-il même employé la majeure portion du butin, fruit de ses victoires. Quoi qu'il en soit, ces travaux furent continués sous les deux règnes suivans, et repris, depuis, à diverses époques. Agrippa, gendre d'Auguste, les fit poursuivre

de manière à multiplier tellement la ramification de ces canaux, qu'au rapport de Pline, *il établit en quelque sorte, sous l'enceinte de Rome, une cité navigable.*

(9)

Caïus Marcius, surnommé Coriolan, fut la première victime de la jalouse frénésie des tribuns populaires, etc.

Ces magistrats fougueux, pour s'attacher la multitude, déclamaient sans cesse contre le despotisme de la caste patricienne. Ils accusèrent Coriolan de s'opposer à la diminution du prix des blés arrivés de la Sicile, dans l'intention de réduire par famine le menu peuple à l'entière dépendance des grands. Soupçonné même d'aspirer au pouvoir suprême, l'illustre proscrit se réfugie chez les Volsques, et les décide à servir sa vengeance, à porter sous son commandement le ravage et la mort dans les foyers de ses ingrats concitoyens.

Véturie, sa mère, voyant Rome investie et près de succomber, court au pied des remparts embrasser les genoux de son fils et demander

grace pour sa patrie. *La nature triomphe*, dit-il, en lui tendant la main, *mais c'en est fait de moi !*..... On sait qu'il fut massacré par les Volsques.

On a lieu de s'étonner qu'un sujet si pathétique, et maintefois ébauché, attende encore le pinceau d'un grand maître..... Tel est le motif qui nous a fait rappeler dans cette note un trait d'histoire trop connu, pour être inutilement répété.

(10)

Vainement Pyrrhus, appelé en Italie à la défense des Tarentins, fit porter aux Romains des paroles de paix après deux victoires chèrement achetées, etc.

Plein d'admiration pour la prudence et le désintéressement de Fabricius, le héros de l'Épire voulut engager ce député du sénat à le suivre, en lui promettant une place honorable à sa cour..... Nous transcrivons ici la réponse du Romain étonné d'une proposition à laquelle il était loin de s'attendre :

« Comment ceux qui ont vécu dans une cité

« libre, accoutumés à régner sur les autres, se « soumettraient-ils à la servitude ? qu'y gagne- « raient-ils ? serait-ce de s'asseoir tous les jours « à la table d'un maître splendidement servie ? « à se voir escortés d'une multitude de servi- « teurs, à jouir des empressemens de plusieurs « concubines, comme si de pareils avantages « pouvaient être l'essence de la félicité, plutôt « que la conscience de la vertu ! Mais en sup- « posant que ces biens soient dignes d'envie, « qui les goûterait pleinement sans être en « même temps bien assuré d'une possession « durable ? Vous tous qui êtes rois, vous nous « offrez ces biens, mais aussi vous pouvez les « reprendre..... Je ne parle pas de l'envie, de la « délation, de tous les dangers, de toutes les « humiliations enfin qui attendent une ame gé- « néreuse à la cour des monarques.....*. »

---

* Ce discours de Fabricius au roi d'Épire est extrait des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse ; il est contenu dans les fragmens de cette histoire récemment découverts par M. Angelo Maïo.

(11)

La soumission du Samnium et la prise de Tarente ayant répandu beaucoup d'argent dans Rome, le sénat ordonna la fabrication d'une monnaie de ce métal, etc.

L'*as*, ou *assa*, masse de cuivre du poids de douze onces, avait servi, dès les commencemens de la monarchie romaine, pour les ventes ou achats de denrées, etc. Numa voulut en rendre la circulation plus commode, en faisant tailler, quoique assez grossièrement, cet *as rudis*, ainsi nommé par rapport à sa forme..... Servius Tullius, le premier, mit en émission des pièces rondes de même poids et de même valeur, avec l'empreinte d'un bœuf ou d'une brebis (de là le mot *pecunia*); ce fut l'*as liberalis*. Lorsqu'il s'en fabriqua de différens poids, des lettres ou des points servirent à en désigner les valeurs. Tarquin le Superbe divisa l'*as* en *triens*, en *quadrans*, et y fit ajouter des signes particuliers.

La République, devenant opulente, fit frapper des pièces d'argent près du temple de Junon *Moneta*, d'où dérive le mot *monnaie*. On grava

sur ces pièces des divinités, des Victoires, des biges, des quadriges, etc., à la place des types anciens. Plus tard, les magistrats, les prêtres y firent ajouter leurs noms et les marques d'honneur accordées à leurs familles.

Les pièces où se trouvait la lettre numérale X, avaient la valeur de dix *as* d'airain, et s'appelaient *deniers*. Elles portèrent l'empreinte d'une tête de femme coiffée d'un casque (déesse *Roma*); au revers, se voyait un bige..... Celles qui étaient marquées de la lettre V, nommées *quinaires*, étaient conséquemment des *demi-denier*. La petite pièce d'argent avec les lettres H S, valait un *quart de denier*.

Au temps de la première guerre Punique, l'*as* de douze onces fut réduit à deux onces seulement, bien que la valeur nominale ne dût éprouver dans les transactions aucun changement. La réduction devint plus forte encore dans la suite, en sorte qu'il y eut le grand et le petit *as*; sur ce dernier, on figura la tête de Janus, et au revers la proue d'un navire.

Le grand *sesterce* n'était pas une monnaie, mais un mode de calcul, comme le talent chez les Grecs. Il désignerait actuellement une somme équivalant à cent quatre-vingt-sept francs

à peu près. Le sesterce, ou *demi-quinaire*, vaudrait de dix-huit à vingt de nos centimes.

Les pièces d'or ne furent en émission à Rome qu'au temps de la deuxième guerre Punique. La valeur de ce *nummus aureus* correspondait à celle de dix deniers d'argent.

La *numismatique* fournit beaucoup de lumières sur les usages religieux, civils et militaires des peuples anciens..... Les médailles donnent la représentation de plusieurs monumens célèbres que le temps ou les barbares ont détruits... A l'inspection des diverses empreintes et à la marque des époques où les coins ont été gravés, on parvient à se faire une idée des progrès ou de la décadence des arts du dessin d'âge en âge. L'étude de la *numismatique* est donc infiniment avantageuse aux artistes en général.

(12)

Si des actions d'éclat méritèrent à des chefs militaires, à de généreux citoyens, les honneurs d'une statue, la hauteur en fut fixée à trois pieds seulement, etc.

Les empereurs et les capitaines célèbres en obtinrent de plus grandes qui se nommèrent *augustes*. Celles qui excédèrent doublement la hauteur des tailles naturelles, furent qualifiées du titre d'*héroïques*. Quant aux dimensions colossales, elles furent réservées aux effigies des divinités.... Néanmoins Néron, Domitien, Commode, etc., voulurent être figurés sous cet aspect gigantesque et propre à frapper de terreur un peuple abruti par la servitude.

Nous aurions dû mentionner dans les notes précédentes une statue d'Apollon de grandeur démesurée que Spurius Carvilius, après sa victoire sur les Samnites, avait fait couler en fonte par un artiste étrusque. Les casques, les cuirasses, les javelots, dépouilles de l'ennemi, furent mis en fusion pour cela.

Nous remarquerons encore que l'ancien poète

tragique, Lucius Accius, fils d'un affranchi, et de très petite stature, eut son effigie en bronze inaugurée dans le temple des Muses.

(13)

L'usage s'établit, parmi les triomphateurs, d'offrir à la curiosité de la multitude des tableaux où leurs victoires étaient représentées, etc.

On vit pour la première fois (264 ans avant l'ère chrétienne), promener à la suite du char de Valérius Messala, montant au Capitole, la peinture fidèle d'un combat en Sicile, où ce consul avait été victorieux.

Le tableau fut placé vers l'un des côtés de la *cura Hostilia*, sur le mont Cælius..... Ce même Messala, revenant de son expédition, apporta, de Catane, un cadran solaire qu'il fit poser horizontalement au dessus d'une colonne tronquée. Pareille invention n'était pas alors connue à Rome.

Dans le siècle suivant, on y eut des clepsydres, horloges d'eau qui servaient à marquer les heures, la nuit comme le jour.

Scipion vainqueur d'Antiochus, et Paul-Émile,

de Persée, commandèrent des peintures figuratives de leurs exploits, pour être portées au sein du cortége triomphal..... Lucius Hostilius Mancinus, qui, le premier, était monté à l'assaut sur les remparts de Carthage, fit, à son retour d'Afrique, exposer dans le Forum plusieurs images du siége fameux où il s'était signalé, ce qui causa du dépit et de la jalousie à Scipion-Émilien.

⁂

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE DEUXIÈME.

Les jouissances du luxe s'introduisent dans Rome. — La corruption progressive des mœurs y étouffe la liberté. — Fin de la République.

Tandis que les Romains traversaient en vainqueurs les mers de l'Italie et portaient leurs armes en orient, la fière Carthage, aigrie par les dures conditions de paix que sa rivale avait dictées, regrettait d'avoir trop facilement abandonné ses prétentions sur la Sicile. — [Av. J. C. 219.] — D'autres sacrifices, exigés depuis, aggravèrent ses ressentimens à tel point, que le jeune Annibal, qui commandait une armée en Espagne, eut permission d'assiéger Sagonte, ville alliée

de la République romaine *; la ruine de cette place donna le signal de la seconde guerre Punique.

Les obstacles que le fils d'Amilcar eut à surmonter pour aller vaincre les Romains jusque sur leur propre territoire, ont mis ce général au rang des plus habiles dont l'histoire ancienne ait établi la renommée; mais, plus sa hardie invasion fut heureuse jusqu'au moment où son armée prit du repos à Capoue, plus, dès lors, il eut lieu de s'étonner de l'inconstance de la fortune.

[Av. J. C. 218.] — Vainqueur sur les bords du Tésin, de la Trébia, du lac de Trasimène, et dans les plaines de Cannes, Annibal, faute de secours **, ne put accomplir le plan que son

---

* Par les conseils d'Amilcar-Barcas, père d'Annibal, les Carthaginois étaient rentrés en Espagne pour augmenter leurs moyens de résistance contre les Romains. Ceux-ci, pénétrant ces vues, se hâtèrent de chercher des auxiliaires dans la même contrée.

** Annibal, après la bataille de Cannes, fit parvenir a Carthage la nouvelle de sa victoire, et demanda, pour assurer le succès complet de son expédition,

génie avait conçu. Privé des renforts qu'il avait demandés, après avoir avancé son camp jusqu'aux portes de Rome, il se vit contraint d'abandonner la proie dont il s'était cru maître, et de rétrograder vers l'Afrique, où Scipion l'avait devancé.

Ce fut aux champs de Zama que ces deux héros fixèrent les destinées des deux puissantes républiques dont ils soutenaient l'opiniâtre rivalité..... Bien qu'Annibal n'eût jamais fait de dispositions plus savantes, montré plus de résolution et de présence d'esprit que dans cette journée, il fut vaincu. Cette défaite, qui, de l'aveu même de Scipion, ne lui fit rien perdre de l'opinion que méritaient sa haute capacité militaire et son imperturbable bravoure, laissa Carthage — [Av. J. C. 200.] — à la discrétion des Romains. S'ils ne rasèrent pas les murs d'une cité dont le nom seul leur faisait ombrage,

---

quatre mille soldats numides, quarante éléphans, et mille talens d'argent; mais Hannon, chef d'une faction qui lui était contraire, réussit à persuader au sénat que de pareils secours ne pouvaient prudemment s'accorder.

l'arrêt fatal n'en fut qu'ajourné; mais ils brûlèrent ses vaisseaux, épuisèrent ses trésors, restreignirent l'étendue de ses possessions territoriales, et rassurés par l'état d'impuissance où ils avaient réduit ses habitans, ils marchèrent d'un pas ferme à la conquête de l'univers *.

Dans l'intervalle de cette guerre, Philippe V, roi de Macédoine, voulant étendre sa domination sur la plupart des peuples de la Grèce, avait compris que, pour mieux assurer ses opérations, il lui convenait de s'entendre avec Annibal, tandis que celui-ci envahissait les provinces de l'Italie. Les Romains, informés de cette politique, dirigèrent fièrement une flotte de cinquante voiles contre les états de ce prince. Le retenir dans son pays fut l'unique but de cette agression : elle était juste; les conséquences en furent heureuses, et déterminèrent

---

* Les Romains détruisirent, non seulement les archives municipales de Carthage, mais tout ce qui était relatif aux belles-lettres, sciences et arts.

La prise de Syracuse par Marcellus eut lieu durant cette seconde guerre Punique, laquelle ne se termina qu'au bout de dix-sept ans.

Philippe à demander la paix. Le sénat de Rome n'en garda pas moins le souvenir de ses griefs; et quand les Carthaginois ne furent plus à craindre, il prêta l'oreille aux plaintes des Étoliens, qui sollicitaient son appui contre la turbulente ambition du roi de Macédoine. On lutta pendant quatre années; les Romains eurent constamment l'avantage; Philippe, enfin, mis hors de combat sur les hauteurs des Cynocéphales *, se soumit aux conditions que Flaminius voulut lui prescrire. — [Av. J. C. 201.]

Ce fut alors que ce consul fit publier, dans la solennité des jeux Isthmiques, le fameux décret dont ailleurs nous avons parlé, et en vertu duquel chaque cité de la Grèce, déclarée indépendante, se gouvernerait par ses lois particulières.

Les Étoliens désabusés de l'espoir qu'ils avaient conçu de devenir, avec l'assentiment du sénat, les dominateurs de la nation entière,

---

* La croupe de ces montagnes de la Thessalie ressemblait, dans l'éloignement, à une tête de chien; de là le nom de *Cynocéphales*.

invoquerent l'aide d'Antiochus : ils savaient qu'Annibal, exilé de Carthage, incitait ce roi de Syrie à se déclarer contre les Romains ; leur attente fut vaine.....

Antiochus, à la tête d'une belle armée, entra dans la Grèce; mais il ne sut profiter ni des conseils d'Annibal, dont l'avis était de porter la guerre en Italie, ni de la bonne volonté des Étoliens. Ses opérations se firent avec lenteur ; et après avoir été battu sur la terre et sur la mer, il regagna honteusement ses provinces d'Asie, où il présumait ne pas être inquiété. Mais Cornélius Scipion, et son frère aîné, l'*Africain*, l'y suivirent. Les deux armées se rencontrèrent entre Magnésie et le fleuve Hermus ; celle d'Antiochus fut taillée en pièces, et le pillage du camp syrien fournit aux vainqueurs un butin immense (1). Les palais du roi furent dépouillés des ornemens les plus précieux et d'un nombre prodigieux de tableaux et de statues qui contribuèrent à l'appareil splendide de la rentrée triomphale de Scipion l'*Asiatique* au Capitole.

Quant à Philippe, qui, pour cette fois, avait agi franchement en faveur des Romains contre les Étoliens et le roi de Syrie, loin de s'en voir

tenir compte, comme il avait lieu de l'attendre de la satisfaction du sénat, il n'en reçut que des dédains. La mort le surprit au moment où il songeait à s'en venger.

Persée, animé du même ressentiment, en succédant à Philippe son père, hâta l'ouverture des hostilités. Il avait mis dans ses intérêts la plupart des cités de la Grèce, et comptait sur la solidité de ses préparatifs. Ses troupes remportèrent un premier avantage — [Av. J. C. 171.] — sur celles du consul Licinius vers les rives du fleuve Pénée. Ce succès ayant enflammé leur audace, elles combattirent à la sanglante journée de Pydna avec un acharnement qui leur eût peut-être assuré la victoire sous un chef digne de les commander; mais à peine l'action se fut-elle engagée, que le dernier successeur d'Alexandre le Grand courut se mettre à l'abri du danger. Vainement tenta-t-il de sauver sa personne et ses trésors; forcé de sortir de sa retraite, Paul-Émile en fit son captif, et, sourd à ses instances, le conduisit à Rome, ainsi que la reine et ses enfans. — [Av. J. C. 168.]

Ce prince, qui s'était flatté d'abaisser la morgue des Romains, avait dans sa folle présomption fait préparer les piédestaux des statues dont il

se proposait d'enrichir le temple de Delphes, en commémoration de ses futurs triomphes. Les socles, ornés de sculptures très soignées, servirent de trophées à Paul-Émile, qui ne se réserva des dépouilles du vaincu que la collection de ses livres pour les études de ses fils. Le trésor royal fut versé tout entier dans l'épargne de la République.

Les fêtes que les Romains célébrèrent à cette occasion, furent d'une magnificence extraordinaire, et durèrent trois jours consécutifs. Les merveilles de l'art dont les souverains de la Macédoine avaient, depuis Alexandre, doté les principales cités de leur empire, passèrent en revue, sur deux cent cinquante charriots, dans les rues de Rome. Les coffres de la République se trouvèrent tellement remplis par les richesses de toute espèce que tant de victoires y avaient fait affluer, qu'on ne préleva plus d'impôts sur les citoyens, pendant cent vingt-trois ans, à compter de cette époque *.

* Ce fut trente ans après la chute de Persée, que le consul Quintus Cécilius Métellus acheva la con-

[Av. J. C. 167.] — Le sénat ne se contenta pas de renverser le trône de Persée, il se montra plus ou moins sévère envers les peuples qui lui avaient prêté des secours, ou même qui ne s'étaient pas ouvertement déclarés contre lui. Les Rhodiens, pour avoir encouru ce reproche, se virent enlever la Lycie et la Carie.

Eumène, roi de Pergame, avait promis en secret à Persée de rester neutre durant la guerre, moyennant une forte somme. Ce manque de foi de la part d'un allié ne fut que difficilement pardonné : Attale, fort aimé des Romains, eut recours à leur clémence, en faveur de son frère, par les plus humbles supplications.

L'Épire fut traité avec une rigueur inflexible : Paul-Émile eut ordre de mettre cette riche contrée au pillage et d'en raser les villes; on massacra presque tous les généraux étoliens; ceux

---

quête de la Macédoine sur l'aventurier Andriscus. Ce même Métellus enleva les statues de bronze qu'Alexandre avait commandées au célèbre Lysippe, pour immortaliser la mémoire des braves tués au passage du Granique.

auxquels on fit grace de la vie, furent réduits à la triste condition d'esclaves.

[Av. J. C. 146.] — La chute, enfin, des remparts de Corinthe permit aux Romains de réunir la Grèce entière à leurs vastes provinces..... Un demi-siècle ne s'était pas encore écoulé depuis l'irruption de l'armée d'Annibal en Italie, et cependant Scipion-Émilien venait de terminer la troisième guerre Punique par la ruine de Carthage et la dispersion des habitans que le fer et la flamme avaient épargnés.

Le triomphe de Scipion le Jeune éclipsa, par sa pompe extraordinaire, celui de son prédécesseur. On y étala une immensité d'objets précieux que les expéditions militaires des Carthaginois, et leurs relations commerciales avec les opulentes cités de l'orient, avaient entassés dans leur capitale.

Le sénat de Rome, sous de vains prétextes, et contre toute justice, avait rallumé cette dernière guerre, qui ne fut qu'une continuation de la précédente et dura trois années seulement.

Après de si terribles événemens, on s'inclina de toute part devant les enseignes romaines; mais la République, devenue l'arbitre du sort des nations, eut bientôt lieu de s'alarmer de l'af-

faiblissement des principes austères qui, jusqu'alors, l'avaient défendue des atteintes du luxe et des passions qu'il excite. N'était-il pas à craindre que *le soldat, par un trop long séjour dans les pays conquis, n'eût, peu à peu, perdu l'esprit de citoyen* *, *et que, fondant ses espérances sur la fortune constante des généraux qui l'avaient enrichi, il ne consacrât à leurs intérêts un dévoûment dû tout entier à la patrie?*

D'autres conséquences résultèrent de ces expéditions au loin. Les légions qui s'étaient accoutumées aux mœurs des peuples de l'orient, ne purent aisément reprendre, sur le sol natal, leur ancienne manière de vivre; et, d'ailleurs, ces militaires dépaysés revinrent accompagnés d'un cortége de beaux-esprits et de musiciens qui, dans l'étranger, avaient délicieusement occupé leurs heures de loisir.

Vainement, à Rome, les censeurs se prononcèrent contre ces talens corrupteurs, l'ardente jeunesse s'en laissa promptement séduire, et

---

* Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains.*

[illegible]

[illegible] — [illegible] Lui-
[illegible] mollesse
[illegible] des
[illegible] tapis
[illegible] Les salles de
festins [illegible] parfums,
[illegible] des in-
struments [illegible] la bonne
chère, et des bibaches [illegible] valoient leur
indolence après le repas.

A ces inventions voluptueuses, succéderent les premiers essais de l'art dramatique. Livius Andronicus, l'un des plus anciens poetes latins, ouvrit a Rome un theatre (3) a l'instar de ceux qu'il avait remarqués dans plusieurs cités de la Grece. Ses pieces ne furent que des imitations incompletes et grossières de celles qui se représentaient a Syracuse et dans Athènes; mais Nœvius et Ennius, entrant plus tard dans la même carriere, se proposèrent de polir ce qu'Andronicus avait seulement ébauché (4).

Leurs ouvrages, ceux de Pacuvius, d'Accius, de Cœcilius et de Lucilius, bien qu'ils fussent écrits dans une langue qui n'était pas encore formée, préparèrent le triomphe des muses chez un peuple jusqu'alors rebelle à leurs inspirations.

Les talens d'imagination et de goût s'inspirèrent toujours les uns les autres. Rome, qui n'avait produit, avant cette époque, aucun artiste digne d'être compté pour tel, vit un des membres de l'illustre famille des Fabiens suivre son penchant naturel pour la peinture. Le temple de la Santé, sur le mont Quirinal, fut décoré — [Av. J. C. 216.] — de diverses images par ce patricien. Pline ne nous en a transmis aucune notion; elles étaient, à ses yeux sans doute, peu propres à motiver une mention apologétique. La pratique de cet art, au surplus, ne dut être, pour Fabius *Pictor*, qu'un simple amusement : tout autre noble, à sa place, eût été peu flatté du surnom qui lui en resta. Ce même Fabius, dit-on, est le premier romain qui ait rassemblé quelques traditions historiques sur sa nation. Il s'attira plus de considération par ces recherches curieuses que par les produits de son pinceau..

Pacuvius, qui cultivait à la fois les muses et la peinture, enrichit de ses tableaux le temple d'Hercule dans le *forum Boarium*. Il est à présumer que ces ouvrages ne lui méritèrent pas autant d'applaudissemens que sa tragédie d'*Oreste*, bien que la poésie dramatique, à Rome, fût encore en son enfance.

Le peu d'encouragement que ces tentatives procurèrent à ceux qui, chez les Romains, s'adonnèrent aux arts, en fit abandonner la pratique aux esclaves grecs, ou affranchis, et à quelques citoyens, peut-être, moins jaloux de préserver par ce moyen leurs noms de l'oubli, que de tirer un lucre de leurs veilles. *Croirons-nous*, a dit Cicéron dans ses Tusculanes, *que si l'on eût fait un titre de gloire à Fabius d'avoir montré du goût pour la peinture, il ne se fût pas élevé parmi nous des Polygnote et des Parrhasius? L'honneur nourrit les arts; tout le monde est excité par l'amour de la gloire, à s'occuper des travaux qui la procurent; mais les talens languissent partout où ils sont dédaignés.*

A Rome, en effet, où les honneurs publics étaient le partage presque exclusif du mérite militaire, où l'on ne prisa long-temps les chefs-

d'œuvre de l'art que comme des portions de butin propres à figurer devant le char du triomphateur, l'artiste réduit à exercer en mercenaire une profession avilie, n'aurait pu ressentir cette émulation généreuse qui, dans la Grèce, avait animé les auteurs de tant d'immortels monumens, où l'orgueil national inscrivit ses souvenirs.

Bien que ces causes morales de la haute perfection de la statuaire et de la peinture grecques n'existassent pas à Rome, la tradition des principes consacrés par les chefs des écoles de Sycione et d'Athènes, soutint en Italie le beau style de l'art, durant plusieurs siècles encore. Les générations d'artistes étant à portée de retrouver, sur cette terre étrangère, une multitude de tableaux, de statues, de médailles, de vases sculptés, enlevés des palais de Syracuse, de Corinthe, de Carthage, de la Macédoine et de la Syrie, surent heureusement se préserver de toute innovation. Le sénat fit même, à cet égard, un réglement qui soumettait à des amendes les statuaires qui se seraient écartés des doctrines dont les chefs-d'œuvre de leurs prédécesseurs avaient démontré l'excellence.

Le déplacement de tant de modèles dispersés

dans l'enceinte de Rome *, perpétua sans doute la pureté des traditions au sein des ateliers qui s'y étaient formés; mais les Romains, en s'emparant des chefs-d'œuvre à la conservation desquels les cités asservies attachaient un grand prix, ne faisaient-ils pas un déplorable abus des droits de la victoire? Polybe s'explique nettement sur cette scandaleuse rapacité **. Témoin de la spoliation des temples de la Grèce (5), il pense que de pareils trophées, loin d'être des signes d'honneur pour les conquérans, ne servent qu'à provoquer contre eux des désirs de

* Même avant la troisième guerre Punique, il y avait déja tant de statues à Rome, que les censeurs firent débarrasser les places publiques des effigies des particuliers ou magistrats qu'on y avait inaugurées, vu qu'il resterait assez d'images des anciens héros et des dieux pour l'ornement de la cité.

** Ce célèbre historien, fils de l'un des chefs de la ligue Achéenne, avait été compris au nombre des mille Achéens déportés en Italie pour y rendre compte de leur conduite, c'est-à-dire pour avoir résolu de défendre contre les Romains la liberté de leur patrie.

vengeance, à ranimer l'intérêt qu'inspire aux ames généreuses l'infortune des vaincus.

Au temps où Polybe accusait ainsi la cupidité brutale des dominateurs de sa patrie, les édifices publics de Rome étaient, seuls, ornés de sculptures et autres ouvrages de goût. Une noble simplicité régnait encore dans les demeures des particuliers les plus opulens; les patriciens ne plaçaient en évidence les effigies de leurs aïeux, que dans les occasions solennelles.

L'altération que l'or de l'Asie et les brillantes dépouilles de la Grèce opérèrent peu après dans les mœurs, rendant en quelque sorte nécessaire aux besoins d'un luxe naissant l'assistance des beaux-arts, ceux qui se distinguaient par des connaissances agréables, obtinrent enfin un peu de crédit dans la haute société; et, bien que la plupart ne fussent que des affranchis, les grands ne dédaignèrent pas de se familiariser avec eux, jusqu'à partager leurs travaux. On sait que Lélius et Scipion guidaient la plume de Térence, et que, sous l'ascendant de leur goût délicat, l'heureux imitateur de Ménandre n'ambitionna pas les applaudissemens tumultueux prodigués, sur la scène comique, aux saillies licencieuses de Plaute.

Le succès des compositions dramatiques de ces deux poètes latins, donna dans Rome une telle impulsion à l'étude des lettres, que de notables citoyens négligeaient leurs affaires pour se faire enseigner la langue des Grecs, et meubler leur mémoire de ce que les beaux-esprits de cette nation avaient écrit de plus saillant.

[Av. J. C. 155.] — Cet engoûment s'accrut encore à l'arrivée de trois députés d'Athènes, qui, ayant exposé avec autant de clarté que d'élégance l'objet de leur mission près du sénat, produisirent sur la foule des auditeurs l'impression la plus vive. L'élocution fleurie de Carnéades * excita surtout un tel enthousiasme que, de ce jour, les citoyens qui se destinaient aux fonctions de la magistrature, ne purent résister au désir d'être initiés aux secrets d'un art si puissant sur les cœurs. L'orateur se vit partout

---

*Les Athéniens avaient chargé ce philosophe, chef de la troisième académie, Crytolaüs, de la secte d'Aristote, et Diogène le stoïcien, d'aller à Rome solliciter la remise d'une amende à laquelle ils étaient condamnés pour avoir pillé les environs de la ville d'Orope.

entouré d'un essaim de jeunes patriciens avides de l'entendre. Ses harangues furent traduites en latin par le sénateur Cœcilius. On en dévora la lecture, et l'émulation pour l'étude de la rhétorique devenant presque universelle, l'austère Caton lui-même en fit ses passe-temps les plus doux. Il se gardait néanmoins de laisser paraître un penchant qu'il improuvait par politique et qui, disait-il, *substituerait la gloire de bien dire à celle de bien faire* *. Aussi pressa-t-il le départ des députés athéniens, dont les documens retenaient sur les bancs de l'école une jeunesse appelée à remplir les emplois militaires. Aulu-Gèle nous a conservé la teneur du fameux décret publié contre les professeurs de belles-lettres à Rome, vers cette même époque. En voici les termes :

« Sur la dénonciation qui nous a été faite,

---

* Caton avait ramené de la Sardaigne, où il était allé en qualité de questeur, le poète Ennius, qui lui avait enseigné la langue grecque.

Cicéron a parlé avec éloge de ses écrits. On a conservé quelques fragmens de l'histoire intitulée *des Origines*, et de son traité *De re rustica*.

« disaient les magistrats, qu'il se trouve parmi « nous des hommes s'occupant d'un nouveau « genre de discipline; qu'ils tiennent des écoles « où la jeunesse romaine s'assemble journelle- « ment; qu'ils se donnent les titres de rhéteurs « latins, et que nos enfans perdent le temps à « les entendre. Nous avons pensé que nos an- « cêtres, instruisant eux-mêmes leurs fils, avaient « su pourvoir sagement aux besoins de tout en- « seignement supplémentaire. Nous déclarons, « en conséquence, que les nouveaux établisse- « mens sont contraires aux mœurs et aux usa- « ges des premiers temps; qu'ils sont mauvais, « qu'ils nous déplaisent, et doivent être sup- « primés. »

Il est à présumer que Caton prit part à la rédaction de ce décret. Ce furent néanmoins les objurgations civiques adressées par ce censeur sévère à ses concitoyens, qui firent briller à Rome les premiers éclairs de l'art oratoire. Cet art, dans sa bouche, eut un accent dur et sentencieux. Peu après la voix séditieuse des Gracques s'éleva jusqu'au ton de la véritable éloquence, en tonnant à la tribune contre l'avarice des nobles. Antoine, aïeul du fameux triumvir de même nom, Lucius Crassus, Cotta, Sulpicius, qui pa-

rurent dans le siècle suivant, adoptèrent la savante méthode des princes du barreau d'Athènes, et méritèrent ainsi d'être considérés comme les dignes précurseurs d'Hortensius et de Cicéron.

Tandis que les écoles de rhétorique triomphaient des préjugés que d'austères républicains nourrissaient contre les ressources insidieuses des sophistes, les ateliers de peinture et de sculpture, transplantés des cités de la Grèce en Italie, commençaient à s'y acclimater. Les riches citoyens pour gagner la faveur du peuple, faisaient construire à leurs dépens des portiques publics, des théâtres, des cirques, et donnaient des spectacles où s'engloutissait souvent le pillage de plusieurs provinces (6).

On n'a rien imaginé, peut-être, de plus splendide que la décoration d'un édifice destiné, par Marcus Émilius Scaurus, à des jeux qui pourtant ne devaient durer qu'un petit nombre de jours. Pline nous apprend que cette construction merveilleuse était composée de trois étages : le premier bâti en marbre, le second presque tout en verre, et celui qui le couronnait, fait en bois doré. Trois mille statues de bronze, petites sans doute, et placées dans les intervalles de trois cent soixante colonnes, ornaient la façade. L'in-

térieur était meublé d'une multitude de tableaux ravis aux Sicyoniens, en compensation des dettes que leur ville avait contractées envers la République romaine, et qui n'étaient pas acquittées. L'enceinte de ce palais magique pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs.

Quant à l'ordre d'architecture exécuté *en verre*, il est à présumer que cette matière fragile n'en formait pas la masse, mais qu'elle avait été plaquée, par compartimens, sur les pilastres, les frises et chapiteaux, de manière à produire, sous divers aspects, une scintillation éblouissante.

[AN. J. C. 80.] — Durant son édilité, Scaurus dissipa, pour l'amusement des citoyens, non seulement son héritage paternel (7), mais les monceaux d'or qu'il recueillit encore à la mort de la cupide Métella sa mère, veuve en secondes noces de Sylla.

Le tribun Curion et d'autres ambitieux de la faveur du peuple se ruinèrent comme Scaurus, sans profit pour leur mémoire; car Pline, en parlant de leurs entreprises, ajoute que *ces folles prodigalités furent au nombre des causes de la corruption des mœurs dans ce siècle.*

Quelques hommes puissans ne bornèrent pas

les prétentions de leur orgueil à provoquer par de si vaines libéralités les acclamations d'une multitude toujours disposée à vendre ses suffrages; ils eurent le bon esprit d'attacher le souvenir de leur carrière administrative à des monumens solides et plus dignes des regards de la postérité. Les superbes vestiges du temple de la Fortune à Palestrine signalent encore à nos yeux la munificence de Sylla (8), qui se déclara le protecteur des arts, à Rome, après en avoir été le fléau dans la Grèce. Il releva les murs du Capitole ruinés par un incendie, et fit servir à cette réédification les belles colonnes qu'à Athènes il avait enlevées du temple de Jupiter-Olympien. Appius, personnage consulaire, enrichit la ville d'Éleusis d'un portique. Cicéron, à son tour, se proposait d'élever dans la capitale de l'Attique un frontispice majestueux à l'entrée des bosquets de l'Académie. Ce fut pendant son séjour chez les Athéniens, que l'illustre orateur prit un goût décidé pour les arts du dessin; mais il n'osait, à Rome, se faire honneur des connaissances qu'il avait acquises en cette partie : il craignait de rendre douteux son respect pour la politique des fondateurs de la liberté, *lesquels ne voulurent encourager d'au-*

tres talens que ceux dont la République pourrait retirer quelque avantage *. Il s'informait néanmoins, très curieusement, des différens sujets de mythologie et d'histoire, qu'Atticus faisait exécuter en peinture, dans sa maison d'Amathée en Épire, promettant en revanche, à cet ami, la notice détaillée des statues qui décoraient ses jardins d'Arpinum **.

Quoiqu'il affectât en public de répéter que la sculpture et la peinture devaient être abandonnées à la frivolité des Grecs, il s'étendait néanmoins avec intérêt sur ces matières, si elles fournissaient des observations relatives à l'art oratoire.

Pompée, Lucullus, César, ne craignaient pas de montrer de l'estime aux artistes, et les invitaient à venir librement visiter leurs musées. Ils les aidaient de leur bourse et de leurs avis..... *La magnificence des grands qui*, selon l'expression d'Horace, *savent être riches, commande le respect et désarme l'envie.....* Il n'en était pas de

---

* *Nullam majores nostri artem esse voluerunt quæ non aliquid reipublicæ commodaret.* (QUINTIL.)

** *Ad Atticum epistola IV, VI, VIII, IX.*

même de certains gouverneurs de province, *dont les maisons de campagne étaient toutes remplies, toutes resplendissantes des dépouilles de leurs administrés* (9).

Où sont, ajoutait le défenseur des Siciliens qui dénonçait ainsi les brigandages de ces gouverneurs à l'animadversion publique, *où sont les richesses arrachées à tant de peuples soumis et aujourd'hui dans l'indigence? Le demandez-vous, Romains, quand vous voyez Athènes, Pergame, Milet, l'Asie, la Grèce, englouties dans les demeures de quelques ravisseurs impunis* * ?

Telle était la véhémence avec laquelle Cicéron accusait Caius Licinius Verrès, le plus éhonté, le plus atroce de ces voleurs titrés. Il avait été d'abord proquesteur sous Dolabella dans la Cilicie, puis préteur en Sicile. Cette île opulente, durant son administration, fut traitée en pays de conquête. Abusant de l'autorité civile et militaire, il s'appropria, sans aucune pudeur, les richesses mobilières des édifices publics, souvent même celles des simples particuliers.... Les

* Cicéron, *in Verrem*.

statues, les tableaux, tentaient spécialement sa cupidité ; car l'éloquent interprète du ressentiment des Siciliens ne crut pas employer une hyperbole trop hardie, en disant que la curiosité de cet étrange amateur des arts *avait coûté plus de divinités à Syracuse que la victoire de Marcellus ne lui avait coûté de citoyens.*

Menacé d'une accusation capitale, Verrès s'était précautionné contre les conséquences qu'il avait à redouter d'un tel procès. *J'ai fait*, disait-il sans rougir à ses familiers, *trois parts du produit de trois années de ma préture : l'une pour mon défenseur* *, *l'autre pour mes juges*, *et* la plus forte *pour moi-même* (10). Un tel homme cependant avait eu l'impudence de se faire ériger dans l'île où il commandait en despote, des

* Hortensius, auquel Verrès avait confié le soin de sa défense, était amateur passionné des beaux produits de l'art : au nombre de ceux dont il avait orné sa collection, se trouvait le tableau des Argonautes de Cydias; il lui avait coûté cent quarante-quatre mille sesterces (vingt-huit mille francs); il fit construire tout exprès une chapelle dans sa maison de Tusculum, pour y mettre en évidence cette belle peinture.

arcs de triomphe et plusieurs statues héroïques.

Cicéron ne s'était pas donné le temps d'écrire les discours qu'il publia depuis sa plaidoirie. Il s'était contenté d'interpeller à l'audience les témoins accusateurs, et d'animer tour à tour leurs dépositions par la vigueur d'une éloquence improvisée. Cette argumentation dialoguée et dramatique, en quelque sorte, fit éclater dans l'assemblée les accens de l'indignation la plus vive (11). Hortensius, déconcerté, resta muet, et ne vit d'autre moyen de salut pour le client qu'il n'était plus possible de faire absoudre, qu'un exil volontaire *.

Malgré les dédommagemens dont Verrès fut comptable envers les Siciliens, il put retenir encore plus de la moitié des objets précieux qu'il leur avait ravis; mais après un grand nombre d'années passées loin de Rome, il eut la témérité d'y rentrer durant les proscriptions du second triumvirat, et tomba sous le fer des

---

* Tout citoyen romain qui s'y condamnait lui-même, était considéré, quoique coupable, comme suffisamment puni.

sicaires d'Antoine. Il aurait peut-être racheté sa vie par l'abandon de plusieurs beaux vases de Corinthe que ce triumvir tout-puissant convoitait ; mais il ne put se décider à en faire le sacrifice ; la mort seul éteignit sa folle passion pour les raretés de ce genre.

Cette passion avait toujours été telle que Cicéron, bien qu'il eût, ainsi que la plupart des grands, pareilles fantaisies, ne savait quels termes choisir pour caractériser à cet égard la cupidité de Verrès. *C'était*, disait-il, *une fureur, un délire, une maladie ; car dans la Sicile entière il n'existait pas un vase d'argent ou d'airain, soit de Délos, soit de Corinthe ; une pierre gravée, un ouvrage en or, en ivoire, en marbre, un tableau de prix, une tenture à personnages, que ce gouverneur avide n'ait fait passer sous ses yeux, pour retenir ce qui lui semblait propre à enrichir son musée.....*

Les détails curieux que Cicéron a donnés sur ces larcins, nous fournissent la matière d'un épisode trop intéressant pour être un hors-d'œuvre dans nos récits :

Dès l'entrée de la galerie de Verrès, le spectateur ébloui s'arrêtait pour en considérer les portes. On y avait enchassé les magnifiques

ornemens de celles du temple de Pallas à Syracuse. Des bas-reliefs d'ivoire, représentant divers sujets mythologiques, en recouvraient presque entièrement les panneaux. Une tête de Gorgone, admirablement modelée en or, ressortait dans le compartiment du milieu. En dehors, et de chaque côté de ces portes, s'élevaient deux statues anciennement consacrées à Junon dans son superbe sanctuaire de Samos. La richesse et l'élégance du frontispice de ce musée annonçait la réunion des merveilles que renfermait l'intérieur.

Nous commencerons par désigner, comme un monument peu connu, mais, sous plusieurs rapports, très digne de remarque, la statue de Jupiter *dispensateur des vents favorables*, auquel titre les Romains ajoutaient celui d'*Imperator*. Il n'existait que trois effigies de ce même caractère : l'une était restée dans un ancien temple bâti vers la partie la plus étroite du Bosphore de Thrace; l'autre avait été transportée au Capitole par Quintus Flaminius au retour de sa glorieuse expédition en Macédoine; la troisième, appartenant aux Syracusains, était devenue la proie de Verrès, ainsi que la Diane de Ségeste et l'Apollon d'Agrigente. Ces statues, enlevées

d'abord aux Siciliens par les Carthaginois, et que Scipion, après sa victoire en Afrique, fit replacer dans leurs anciens temples, en furent arrachées de nouveau pour figurer dans la galerie du préteur romain.

On remarquait ensuite un Hercule de la main de Myron, et sur la même ligne un Cupidon de Praxitèle. Ces morceaux renommés sortaient du riche laraire de C. Heius de Messine.

La statue de Pœan, aide-médecin d'Esculape au séjour des dieux, celle du pasteur Aristée, dont la mémoire était si chère aux Siciliens, les Canéphores de Polyclète, le Mercure des Tyndaritains, l'effigie de Ténès, célèbre personnage d'une tragédie d'Euripide, et la fameuse Sapho de Silanion, appelaient tour à tour l'attention des connaisseurs.

C'était là qu'il était permis enfin de contempler la redoutable Cérès de Catane, qui de tout temps avait été soustraite aux regards des profanes. Cachée jusqu'alors dans son sanctuaire, des prêtresses seules avaient eu le privilége de lui rendre hommage. La peine de mort eût été prononcée contre l'audacieux qui se serait furtivement introduit près de cette Cérès. Celle d'Enna n'excitait pas moins de curiosité : elle

passait pour être descendue de l'empyrée sur le territoire de la Sicile.

Parmi cette quantité de pièces rares il en était une que Verrès ne laissait voir qu'à ses amis particuliers : nous parlons d'une figure enlevée d'Aspende, ville de la Pamphilie. Elle représentait un joueur de lyre, lequel semblait ne faire résonner les cordes de son instrument que pour le plaisir de s'entendre. On ne comprend guère comment le sculpteur avait trouvé le moyen d'exprimer clairement la jouissance exclusive des oreilles de son personnage. Quoi qu'il en soit, la célébrité de la statue avait fait dire proverbialement de tout savant peu communicatif : *Il ressemble au musicien d'Aspende.*

Indépendamment de beaucoup d'autres choses dignes d'être mentionnées, cette collection renfermait plusieurs petites Victoires que les statuaires avaient coutume de poser sur la main des divinités principales, et qu'ils terminaient avec beaucoup de soin. La plus remarquable de ces figurines avait, antérieurement, été détachée de la Cérès d'Enna.

Quant aux tableaux qui faisaient partie de l'ameublement, la plupart provenaient de la spoliation du temple de Pallas. L'un des plus

renommés par la chaleur de sa composition, était un Combat de cavalerie, où l'on distinguait le féroce Agathocle s'élançant à la poursuite des fuyards. Les voyageurs instruits examinaient encore avec beaucoup d'intérêt une suite de vingt-sept portraits des rois ou tyrans des différentes cités de la Sicile *.

Les consoles, ou rayons, qui garnissaient le pourtour du musée, étaient chargés de coupes, de patères, de cassolettes à parfums, pour le culte des dieux domestiques. On voyait sur une belle table de bois de *citre* une grande urne de métal ornée de figures en demi-relief d'un travail achevé (12). Boéthus, habile orfèvre de Carthage, y avait déployé toute son industrie.

Nous ne saurions passer sous silence des dents d'éléphant qu'on eût dit être un jeu de la nature, vu leur prodigieuse grosseur. Elles avaient été prises dans le temple de Junon de l'île de Malte, par l'amiral de la flotte du roi Massinissa; mais ce prince avait ordonné qu'elles fussent rendues

* Les médailles siciliennes qui se sont conservées jusqu'à nos jours, ne nous signalent que huit ou neuf de ces souverains.

à la déesse *. Verrès ne fut pas si scrupuleux.

De superbes étoffes de la Perse et de l'Inde, des boucliers, des cuirasses, des casques d'airain de Corinthe, et jusqu'aux harnais des chevaux du roi Hiéron, étaient étalés dans ce magasin pittoresque, où les produits de la sculpture l'emportaient sur toute autre chose par leur abondance et par l'excellence du choix.

L'intérieur était éclairé durant la nuit au moyen d'une grande quantité de lampadaires en bronze (13); il s'y trouvait un candelabre enrichi de pierreries, chef-d'œuvre unique en son espèce..... Deux princes orientaux avaient résolu de le consacrer pieusement à Rome dans le temple de Jupiter-Capitolin; mais cet édifice venant d'être consumé par un incendie, ces étrangers généreux ajournèrent leur offrande. Ils traversèrent la Sicile pour retourner dans leur pays, et l'un d'eux eut la maladresse de

---

* *Rex Massinissa, imprudens accepit; re cognita, reponendos restituendosque curavit.*

On lisait cette inscription gravée sur l'ivoire en caractères puniques.

faire admirer ce bel objet à Verrès, qui ne le laissa pas échapper.

Il satisfaisait avec aussi peu de pudeur toutes ses fantaisies. S'asseyait-il à la table de quelque opulent Sicilien, il parcourait d'un œil cupide le service, et s'il y remarquait un vase, une coupe de prix, il s'informait du nom de l'orfèvre, en vantait le talent au point, que l'hôte embarrassé, n'osait se dispenser d'offrir à Verrès l'objet dont il avait dessein de se saisir. Il se contentait quelquefois des morceaux d'ornement qui pouvaient se détacher d'une pièce quelconque, pour en enrichir celles qu'il avait en sa possession (14), en les y faisant ajuster par un habile metteur en œuvre.

Ses meubles, ses tapis, en nuances variées, se fabriquaient dans les ateliers qu'il avait établis à Malte, à l'instar de ceux de Pergame..... L'histoire de l'art, depuis l'envahissement de la Grèce et des royaumes de l'Asie par les Romains, ne se compose (ces détails le font assez connaître) que du récit de leurs rapines *. Cicéron

* ..... Sentent alii spirantia mollius æra

était bien à portée de dévoiler celles de Verrès... Quoique jeune encore, il venait de remplir les fonctions de questeur en Sicile, et les habitans de cette riche province, pleins de confiance en sa droiture et son humanité, lui avaient adressé leurs plaintes. A la compassion généreuse dont il se sentait ému, se joignait le désir de signaler son talent d'orateur par une cause de celles qu'on nommait *publiques* *. Déja la route des honneurs s'était ouverte devant ses pas; il était désigné pour l'édilité, et les acclamations du peuple le saluaient partout où ses emplois le mettaient en évidence.

Rassuré par la bienveillance marquée de ses concitoyens, et pour justifier la bonne opinion qu'ils avaient de son zèle, il osa braver, dans cette affaire délicate, l'opposition de quelques

---

Credo equidem vivos ducunt de marmore vultus.
Tu regere imperio populos, Romane, memento
Parcere subjectis et debellare superbos.
(Virg., *Æn.* lib. vi.)

* Les causes *publiques* étaient plaidées devant les sénateurs ou les chevaliers; les causes *privées* se plaidaient devant les tribunaux inférieurs.

hommes puissans qui craignaient que le blâme encouru par Verrès ne vînt indirectement les atteindre.

A cette époque, les principes de justice et d'honneur étaient généralement méconnus parmi les gens en place. Si, dans l'exercice de leurs charges, des prévarications trop criantes faisaient invoquer contre eux la sévérité des tribunaux, ils trouvaient, sur le produit des exactions qu'ils s'étaient permises, de quoi payer les amendes, dans le cas, toutefois, où d'avance ils n'auraient pas acheté, par de riches présens, l'indulgence des juges, ou même la condamnation des plaignans (15).

Il n'y avait plus, à Rome, ni véritable amour de la patrie ni respect pour les dieux, chez les grands. La participation au pouvoir et le partage des dignités étaient les seuls moyens d'union qu'en pareils cas, on remarquait entre eux. Quant à ceux qui s'étaient ruinés en folles entreprises ou par leur luxe, ils excitaient la multitude contre les nobles, dans l'espoir de tirer parti des chances d'un bouleversement.

Tout le mal, disait Salluste, *vient de cette ardeur de dominer, de cet égoïsme, peste morale*,

*qui infecte aujourd'hui tous les ordres de l'état**.

[Av. J. C. 70.] — Durant ce demi-siècle, la République, blessée à mort par les factions de Marius et de Sylla, se montrait pourtant, au dehors, pleine de vigueur et de confiance en sa fortune. Si Jugurtha, sur les côtes d'Afrique, éluda quelque temps les ordres du sénat, son or corrupteur et ses intrigues ne servirent, malgré ses talens militaires, qu'à retarder la chute de son trône... Les provinces d'Italie s'armèrent contre la capitale; Spartacus, à la tête d'une armée d'esclaves insurgés ravagea ces provinces; d'insolens pirates, couvrant la Méditerranée de leurs galères, osèrent en bloquer les ports (16). Rome sut triompher de tous ses ennemis; les restes formidables du parti de Marius succombèrent en Espagne, avec le brave Sertorius (17); et Mithridate, après trente ans d'une lutte acharnée, emportant au tombeau sa haine contre les Romains, cessa de leur disputer l'empire de l'Asie.

Les grandes destinées de la République se

---

* *Primo pecuniæ, dein imperii cupido crevit..... materies omnium malorum, etc.*

(Sallust., *in Catilin.*)

trouvèrent alors pleinement accomplies. Elle réglait celles de l'univers; mais sous l'immense fardeau de sa propre puissance, il lui fallait l'appui d'un maître, *et*, comme le dit Montesquieu, *il n'était plus question que de savoir quel homme le serait.* César comptait sur son heureuse étoile, sur sa valeur, et sur les partisans qu'il s'était faits avec l'or amassé dans les Gaules * — [Av. J. C. 60.]. — Pompée avait pour lui la faveur du peuple, les vœux du sénat, et le souvenir de ses services. Crassus enfin, par le poids de son excessive opulence, tenant en équilibre les forces de ces deux rivaux, formait avec eux cette association liberticide que les historiens ont appelée *le premier triumvirat* **.

D'autre part, Cicéron, qui avait déjoué les complots de Catilina, jaloux de conserver le

* De l'argent que le consul L. Paulus reçut de César pour s'isoler du parti de Pompée, il fit construire la superbe basilique qui porta son nom, et qu'Auguste, après un incendie, rétablit non moins magnifiquement, quand il fut monté sur le trône.

** La funeste expédition de Crassus chez les Parthes laissa l'autorité flottante entre César et Pompée.

titre pompeux de *Père de la Patrie*, veillait au maintien de la liberté. Caton partageait sa sollicitude. Tous deux voulaient sauver la République : *celui-ci, pour elle-même; l'autre, pour s'en vanter* (18).

Le fer en décida dans les champs de Pharsale, où César s'assura l'empire du monde par quelques heures de combat; et la fin déplorable de Pompée en Égypte, celle de Caton à Utique, firent évanouir les dernières ressources du parti républicain. — [Av. J. C. 48.]

Revêtu de l'autorité souveraine sous le titre de *dictateur perpétuel*, César n'en usa que pour mettre un terme aux dissensions civiles, et légitimer en quelque sorte, par une administration pleine de sagesse, le pouvoir absolu qu'il avait usurpé : ses inclinations libérales et le zèle avec lequel il encouragea les beaux-arts, ouvrirent le bel âge où Rome, illustrée par le génie de ses écrivains, devint, comme Athènes, la capitale du monde lettré. — [Av. J. C. 45.]

Les muses, l'histoire, la philosophie, avaient déja dans l'idiôme national d'éloquens interprètes : Marcus Térentius Varron et Pomponius Atticus éclaircissaient, par de curieuses recherches, ce que les annales de Rome offraient de

plus intéressant (19); César, grand écrivain comme grand capitaine, traçait le rapide et brillant récit de ses propres exploits dans les Gaules; la plume énergique de Salluste divulguait les motifs honteux de la longue indulgence du sénat envers l'usurpateur féroce du trône de la Numidie, et dénonçait avec la même verve, aux générations futures, la conjuration de Catilina; préoccupé des vains systèmes de Démocrite et d'Épicure, Lucrèce cherchait à dissimuler sous le fard de la poésie, ce que le déni de la Providence divine a de désespérant pour l'infortuné sans appui; la muse érotique de Catulle prêtait aux saillies du libertinage l'attrait de la naïveté. Nommer enfin Hortensius et Cicéron, c'est annoncer que l'art oratoire avait atteint la perfection en toutes ses parties.

Parmi les talens d'un ordre inférieur, l'excellence des jeux mimiques de Roscius et d'Ésope répandait une sorte de lustre sur la profession de comédien, jusqu'alors méprisée (20); et César, en s'occupant des plaisirs de la multitude pour l'attacher à sa personne, ne négligeait rien de ce qui pouvait augmenter l'attrait des spectacles dramatiques. Ces deux acteurs en faisaient le principal ornement.

La munificence de ce chef de la République expirante ne se bornait pas à l'enceinte de Rome : les édifices somptueux qui se construisaient à ses dépens dans plusieurs villes de la Grèce, de l'Espagne et des Gaules, y favorisaient l'émulation d'une foule d'architectes, de peintres et de statuaires. Les plus habiles se rendaient ordinairement à Rome, où ils obtenaient aisément par le bon vouloir de César les droits de bourgeoisie. Ce fut ainsi qu'ils commencèrent à sortir, en Italie, de l'obscurité décourageante à laquelle l'ancienne politique du sénat les avait condamnés.

Les auteurs latins, en effet, après un long silence, nous ont transmis les noms des sculpteurs Anthée, Callistrate, Céphis, Démocrite, Apollodore, Daïphron, Callicrès..... et des peintres Aurélius, romain, et Timomaque de Bysance. Beaucoup d'autres encore, mériteraient d'être ici mentionnés; mais ces détails feront le sujet d'une note supplémentaire à la fin de ce livre (21).

César, dont les lumières et le goût le mettaient à même d'apprécier les travaux et le mérite particulier des artistes qu'il avait appelés à Rome, se flattait de détruire, pas ses bons

procédés, l'injuste préjugé qui y avilissait leur profession; mais après quelques années d'un gouvernement glorieux et paisible, ce chef unique, adoré de la multitude, ne put échapper — [Av. J. C. 44.] — aux poignards d'un petit nombre de républicains fanatiques, dont sa clémence et ses bienfaits n'avaient pu dompter l'orgueil ni désarmer la haine.

Dans la stupeur que cette catastrophe répandit soudainement parmi les citoyens notables qui n'avaient point pris part à la conjuration, les sincères amis des lois anciennes crurent l'instant favorable au rétablissement de l'autorité du sénat..... Mais, pour raffermir la liberté sur ses bases antiques, et la garantir de toute nouvelle secousse, il eût fallu pouvoir, en même temps, *ramener toute doctrine, toute étude, à ce point de simplicité vers lequel une grande nation, fière de son opulence, de ses savans, de ses artistes, ne rétrogradera jamais* *.

Cicéron, calculant les conséquences de l'attentat des conjurés, disait : *Ces ardens républi-*

* Ferrand, *Esprit de l'Histoire.*

cains n'auront, peut-être, exécuté qu'un projet d'enfant. Ils ont coupé l'arbre sans en extirper les racines.... Mais ces racines ne s'étendaient pas seulement à la faction des ambitieux partisans de César : elles tenaient encore aux nouvelles mœurs, qu'il n'était plus temps de réformer; aux jouissances de la vanité, aux arts de luxe *, à ces sciences ambitieuses pour lesquelles Cicéron, tout zélateur qu'il s'affichait des lois anciennes, était lui-même passionné. Qu'on se reporte aux temps où les Cincinnatus, les Curius, les Camille, affermissaient les fondemens de cet empire universel que certaines révélations avaient promis aux Romains; la mâle politique des laboureurs en toge qui siégeaient au Capitole, reprouvait alors toute école de rhétorique, où

---

* *Les arts de luxe*, dit M. Bergasse dans son Essai sur la Loi, etc., *tendent à détruire ce que la nature a mis d'original, de sincère, d'énergique dans le caractère d'une nation. La multitude presque incalculable de leurs rapports avec nos besoins ou nos fantaisies, fait qu'il y a plus d'occasions de séduire, de tromper, de dépendre, ou, en d'autres termes, plus de facilité pour corrompre, conséquemment enfin plus d'êtres corrompus.*

l'élocution, comme la pensée, a d'ordinaire plus d'audace que de justesse. Mais trois siècles plus tard, quand la République eut étendu sa domination au delà des mers, quand les prétendus sages de la Grèce, accueillis à Rome par une jeunesse avide de nouveautés, s'en firent écouter comme des oracles, leurs sophismes, à l'aide d'un langage orné, purent facilement affranchir les esprits du joug des anciennes croyances; un doute universel devint sagesse, et le dogme d'une Providence invisible, auquel tous les liens sociaux se rattachent, fut dès lors mis au rang des pieuses chimères; la vertu resta sans espoir (22), et les passions sans frein *.

Dans ce désordre moral, symptôme non douteux de la prochaine dissolution du corps politique, la monarchie offrit du moins un abri propice au vaisseau de l'état environné d'écueils et jouet des orages.

[An. J. C. 43] — Le triumvirat de Lépide, d'Antoine et d'Octave donna l'ébranlement à cette

* La philosophie, disait le docte Varron, a eu ses hérésies : *Postremo nemo ægrotus quicquam somniat tam infandum, quod non aliquis dicat philosophus.*

grande révolution. A peine ces étranges *réformateurs* eurent-ils, aux champs de Philippes, triomphé des phalanges de la liberté, que chacun d'eux voulut dévorer, seul, la proie dont ils avaient commencé le partage. Ils se la disputèrent toute sanglante jusqu'au jour où l'*heureux Octave*, vainqueur de son dernier rival sur les mers d'Actium, rendit la paix au monde, en faisant oublier, sous la pourpre, les proscriptions du triumvir.

⁂

DETAILS SUPPLÉMENTAIRES.

*

(1)

Le pillage du camp syrien fournit aux Romains un butin immense, etc.

Après la défaite de l'armée d'Antiochus près de Magnésie, le consul M. Fulvius Nobilior marcha contre les Étoliens. Il prit Ambracie, où Pyrrhus avait autrefois établi sa résidence et rassemblé plusieurs rares productions des arts. Ce consul s'en empara, et, au dire de Pline, ne laissa que quelques morceaux, *en plastique*, de l'invention de Zeuxis.

Au nombre des chefs-d'œuvre qui furent enlevés d'Ambracie, se trouvaient les neuf Muses représentées avec leurs attributs distinctifs. Elles furent déposées à Rome, dans le temple d'Hercule-*Musagète*, nouvellement construit près du cirque Flaminius. Le vainqueur y consacra, de plus, la majeure partie de son butin.

Ædem, Herculis Musarum Fulvius ille Nobilior ex pecunia censoria ædificavit, quia in Græcia cum esset imperator acceperat Herculem Musagetem esse, id est comitem et ducem Musarum. (Eumenius rhetor.)

(2)

Ce furent les vainqueurs des Gallo-Galates qui, les premiers, introduisirent en Italie le faste et la mollesse asiatiques, etc.

Le consul En. Manlius Vulso remporta deux grandes victoires sur ces peuples, et obtint à son retour, mais non sans contestation, les honneurs du triomphe. On lui reprocha vivement d'avoir toléré la conduite licencieuse de ses soldats durant cette expédition. Aussi ren-

trèrent-ils dans leurs foyers avec des mœurs efféminées et toutes les fantaisies du luxe.

Ces *Gallo-Grecs* s'étaient établis d'abord entre la Bythinie et la Cappadoce; ils descendaient d'une colonie de Gaulois, partie des rives de l'Océan, près de trois siècles avant l'ère chrétienne.

(3)

Livicus Andronicus est le premier poète latin qui ait ouvert un théâtre à Rome, etc.

En Italie comme chez les Grecs, la poésie fit entendre ses premiers accens dans la joie bruyante des fêtes qui se célébraient aux temps des récoltes. Des chœurs d'hommes et de femmes placés sous des berceaux de verdure, chantaient d'inspiration les louanges des dieux protecteurs des moissons et de la vendange. Les strophes qu'enfantait leur verve rustique, n'exprimèrent d'abord que les sentimens d'une gaité naïve. Ces vers, désignés sous le nom de *fescéniens* ou *saturniens*, dégénérèrent en quolibets obscènes et satyriques. Nulle réputation ne fut alors respectée dans ces chants improvisés, et les magistrats n'hésitèrent pas à en réprimer la licence.

Les jeux scéniques, institués plus tard, conservèrent quelques rapports avec ceux qui en avaient été le prélude. On imagina que ces fêtes étranges pourraient apaiser le courroux des divinités champêtres, durant une maladie contagieuse qui moissonna beaucoup d'agriculteurs et répandit l'effroi dans les cités. Les habitans du Latium firent venir de l'Étrurie des baladins qui, dansant au son de la flute, entonnaient dans les entr'actes des cantiques plus bouffons que pieux. Ces couplets, entremêlés de pantomimes, eurent beaucoup de vogue. La jeunesse romaine voulut figurer dans ces jeux, en adressant aux spectateurs quelques plaisanteries; puis il se forma des troupes réglées, où des esclaves stylés furent admis en qualité d'auxiliaires.

Livius Andronicus, affranchi de Marcus Livius Salinator, conçut le projet de donner à de tels divertissemens une forme décidément dramatique, et composa des pièces sur le plan de celles qu'il avait admirées sur les théâtres de la Grèce. Poète et comédien, il introduisit l'usage bizarre de partager, entre deux acteurs, la partie du chant et celle du geste; voici quel en fut le motif, ou plutôt l'occasion :

A l'une de ces pièces, les assistans, charmés du débit d'Andronicus, l'invitèrent à répéter les passages les plus saillans d'un très long monologue. Sa poitrine était fatiguée; mais ne voulant pas mécontenter son auditoire, il prit le parti de placer un personnage devant l'orchestre et de le faire parler, tandis qu'il jouerait tout simplement la pantomime. Par ce moyen, il donna tant d'expression à ce jeu muet, que l'expédient, vivement approuvé, fut toujours applaudi dans la suite.

(4)

Nœvius, Ennius, et quelques autres vieux poètes, tâchèrent de polir ce qu'Andronicus n'avait qu'ébauché, etc.

Nœvius, qui avait porté les armes pendant la première guerre Punique, quitta le service militaire pour se livrer entièrement à la composition des drames, dont le théâtre de Rome avait besoin de s'enrichir. Ennius, qui parut après lui, montra plus de goût peut-être; mais en affectant du dédain pour la muse de son devancier, il ne se faisait pas de scrupule d'emprunter ses pensées

La quantité d'expressions heureuses que Virgile, à son tour, a empruntées à Ennius, les vers entiers qu'il lui a dérobés, prouvent, dit Laharpe, *que ces auteurs du temps des guerres Puniques n'étaient point aussi méprisables qu'on pourrait le croire.*

Ennius, contemporain et ami de Scipion le premier *Africain*, essaya de chanter les exploits du vainqueur d'Annibal sur le ton de l'épopée. Le héros et le poète, tendrement unis durant leur vie, voulurent qu'un même tombeau renfermât leurs dépouilles mortelles.

Lucilius, chevalier romain, composa quelques pièces pour les jeux scéniques. Il réussit aussi dans le genre de la satyre, où, le premier, il employa les vers hexamètres; ce que n'avaient pas tenté Ennius ni Pacuvius.

A cette époque où les mœurs, à Rome, commençaient à se dépraver d'une manière très sensible, Lucilius osa censurer sans ménagement les vices des personnages les plus marquans, et sa verve fut très applaudie. Horace néanmoins a fait peu de cas des ouvrages de cet écrivain.

(5)

Les conquérans font un abus condamnable de la victoire, en dépouillant les cités des chefs-d'œuvre de leurs artistes, etc.

Polybe ne dissimulait point cette opinion, bien qu'il fût lié d'une étroite amitié avec Scipion et quelques généraux romains, auxquels il ne se serait pas permis d'adresser directement un semblable reproche.

Antérieurement, Fabius Cunctator n'avait pas voulu s'emparer des figures de bronze qui décoraient le temple des Tarentins : *Laissons*, dit-il, *aux vaincus leurs divinités courroucées*..... Le jeune Scipion rendit à plusieurs villes de la Sicile un grand nombre de statues et de tableaux que les Carthaginois leur avaient ravis. Ces actes de modération ne se renouvelèrent plus dans la suite.

A ce sujet, une réflexion se présente : l'école française a-t-elle tant à regretter que Louis XVIII en 1815 ait été forcé de restituer à l'Italie et à la Flandre les chefs-d'œuvre dont l'épée victorieuse de Bonaparte avait enrichi le musée du Louvre ?

La soudaine apparition de ces modèles provoqua vivement, sans doute, l'émulation de nos jeunes artistes; mais ne se blase-t-on pas, à la longue, des merveilles qu'on a sans cesse sous les yeux? Le soleil même à son lever n'excite aucune émotion dans l'ame de l'habitant matinal des campagnes, et la plupart des élèves de nos grands maîtres auraient fini, peut-être, par ne jeter que des regards distraits sur des objets qu'ils avaient, dans la nouveauté, contemplés avec ravissement..... Mais quel ressort la verve d'un pensionné du gouvernement français, à Rome, ne reçoit-elle pas, au contraire, du premier aspect des monumens que le Vatican, les temples, les palais de cette capitale des arts offrent à son admiration!

Les musées secondaires dont on a doté nos départemens, hâteront peut-être la décadence dont notre école paraît menacée, en multipliant avec trop peu de discrétion le nombre des statuaires et des peintres? *On s'expose*, dit M. Émeric David, *à voir une foule d'hommes médiocres corrompre le goût, et enlever souvent au talent véritable les travaux et les honneurs qu'il devrait seul obtenir..... Les Grecs n'avaient point d'écoles gratuites pour les arts du dessin; chaque*

élève payait son maître. Ces hommes judicieux avaient pour maxime que les leçons qu'on achète, sont plus profitables que celles qui se donneraient gratis dans des écoles publiques.

Nous serait-il permis de transcrire ici ce que nous avons énoncé nous-mêmes dans un ouvrage *sur l'influence de la peinture relativement aux produits de l'industrie commerciale ?*

« Tous les sujets qui se destinent à une pro-
« fession pour laquelle la constance à l'étude
« et le désir d'en profiter ne sauraient sup-
« pléer au défaut de génie, ne sont pas aussi
« heureusement organisés les uns que les au-
« tres pour les travaux d'imagination et de goût.
« Sans les dispositions naturelles d'un élève, les
« avantages de l'enseignement gratuit du dessin
« ne lui présenteront qu'une amorce perfide. Il
« en est tant qui débutent dans la carrière des
« arts, sans s'être assurés d'avance s'ils pourront
« la parcourir dignement! D'un point de vue
« éloigné, la perspective est engageante, l'accès
« en est ouvert; que risque-t-on d'entrer? Hé
« quoi! n'est-ce donc rien que de livrer aux
« chances du hasard la plus précieuse saison de
« la vie, la seule, du moins, propre aux appren-
« tissages? Pourquoi se dissimuler qu'un jour

« viendra, peut-être, où, désabusé d'un chimé-
« rique espoir, il sera trop tard pour embrasser
« une autre profession?.... Eût-on même le cou-
« rage de revenir sur ses pas, les illusions de
« l'amour-propre s'opposeraient à ce retour, et
« les restes du jeune âge se consumeraient dans
« les dégoûts d'un labeur ingrat et vain..... N'a-
« t-on pas vu ces êtres abusés frapper avec dé-
« pit leur front stérile, et, le cœur flétri, vouloir
« tracer des images riantes !!! Par quelle fatalité
« ces infortunés ont-ils privé les arts mécaniques
« d'un ouvrier qui, dans un atelier modeste.
« eût été satisfait de son sort, pour grossir la
« tourbe de ces peintres dont la détresse est
« désignée par un proverbe injurieux.

« A Lyon, à Tours, à Rouen, à Strasbourg et
« autres villes où l'industrie commerciale est en
« constante activité, l'établissement des écoles
« gratuites de dessin est un acte de munificence
« très louable sans doute; mais aussi, l'instruc-
« tion en cette partie, offerte à tout venant, a
« des conséquences quelquefois nuisibles à ce-
« lui qui croit en tirer avantage. Il serait donc
« convenable de ne retenir dans ces écoles que
« les élèves qu'on aurait jugés dignes d'y pour-
« suivre leurs études. La disgrace apparente

« des aspirans qu'une salutaire épuration aurait « écartés, deviendrait pour eux un bienfait : « ils seraient assez jeunes encore pour s'adon- « ner à des travaux plus analogues à leur ca- « pacité naturelle, et la perte d'un espoir à « peine fondé n'est, d'ailleurs, jamais bien sen- « sible.

« On pourra nous objecter....., que des ta- « lens réels ont été, parfois, lents à se dévelop- « per; que des exemples mémorables déposent « contre la rigidité de notre systême. De telles « exceptions ont été rares; mais, dans pareils « cas la ressource des écoles privées n'est point « refusée aux persévérans, et leur émulation y « sera d'autant plus ardente..... »

(6)

Les fêtes dont les flatteurs de la multitude faisaient les frais, absorbaient souvent le produit du pillage de plusieurs provinces, etc.

Les ordonnateurs de ces fêtes ruineuses attendaient de la reconnaissance du peuple, qui ne cessait d'applaudir, d'amples compensations de leurs folles dépenses..... *Tel candidat*, dit le ju-

dicieux auteur de l'Esprit de l'Histoire, *se présentait dans les comices, n'ayant pour lui que la gloire inhumaine d'avoir exposé sur l'arène un plus grand nombre de gladiateurs.*

Sylla donna aux habitans de Rome un festin qui dura plusieurs jours, les siéges se trouvant occupés de nouveau dès qu'ils restaient vacans. Les mets les plus recherchés furent prodigués sur les tables d'élite, et le vin qu'on y servit, selon le récit de Plutarque, datait de quarante ans.

Dans une orgie semblable Crassus, rivalisant de prodigalité avec Pompée, fit dresser pour tous les citoyens dont il voulait capter la bienveillance, jusqu'à dix mille tables bien servies. On distribua en même temps du blé, pour trois mois, aux familles qui manquaient d'aisance.

Quand, enfin, Pompée fit la dédicace de son théâtre, le premier qui eût été construit pour être permanent, les représentations qui s'y donnèrent, furent si splendides que tant d'appareil, au dire de Cicéron, en chassa la gaîté.

(7)

Scaurus dissipa, durant son édilité, des monceaux d'or pour l'amusement du public, etc.

Les édiles avaient la surintendance des bâtimens publics à Rome; ils étaient aussi les ordonnateurs des fêtes. Leurs fonctions étaient à peu près les mêmes que celles des *astynomes* chez les Athéniens. Ces magistrats faisaient des dépenses incalculables pour mériter les applaudissemens du peuple. De tels emplois devinrent si ruineux, que, tout honorables qu'ils fussent, la plupart des patriciens cessèrent de les briguer.

Curion, moins riche que Scaurus, fit néanmoins exécuter, en charpente, deux théâtres d'une vaste étendue, lesquels, tournant sur pivôts, pouvaient se séparer et se rejoindre à volonté. Ils servaient, le matin, à des représentations dramatiques; et l'après-midi, les spectateurs, sans quitter leurs places, paraissaient être dans un cirque où ils voyaient combattre des gladiateurs. Ce mouvement de rotation eut lieu plusieurs jours de suite. Ce fut un miracle qu'il n'en résultât aucun accident, car la foule qui se

rendit à ces jeux, s'y renouvela chaque fois avec la même affluence.

(8)

Les superbes vestiges du temple de la Fortune, à Palestrine, signalent encore à nos yeux la fastueuse munificence de Sylla, etc.

La ville de *Prœneste*, aujourd'hui *Palestrine*, l'une des plus puissantes de l'ancien *Latium*, ayant embrassé le parti du jeune Marius, Sylla s'en rendit maître, distribua son territoire à ses soldats, et fit mourir dans les supplices cinq mille Prænestins.

Devenu dictateur, il fonda, sur le haut de la montagne qui domine la cité, un temple à la Fortune-*Primigenia*. Pline rapporte que la mosaïque de cet édifice est la première qu'on ait exécutée en Italie.

Le grand morceau tiré des ruines du temple représente, si l'on adopte la conjecture de Winckelmann, les aventures de Ménélas et d'Hélène en Égypte. D'autres antiquaires, et c'est le plus grand nombre, croient y reconnaître l'arrivée d'Alexandre le Grand dans cette contrée. L'au-

teur des *Voyages d'Anacharsis* prétend que ce pavé superbe a été construit par les ordres d'Adrien, et que la présence de cet empereur sur les rives du Nil s'y trouve figurée.

(9)

Les maisons de campagne des ex-proconsuls étaient toutes resplendissantes des dépouilles de leurs administrés, etc.

Les généraux, les gouverneurs, la plupart gorgés de rapines, y consumaient les restes de leur vie dans la mollesse et les plaisirs.

Lucullus possédait aux environs de Tusculum une de ces belles solitudes. Il y avait rassemblé des statues, des tableaux, et grande quantité de livres. De semblables collections embellissaient les pavillons champêtres où César et Pompée allaient jouir, par intervalle, de quelques instans de repos. Ce dernier avait rapporté d'Asie des pierres gravées, des bijous de toute espèce, et les fameux vases myrrhins ravis à Mithridate, lesquels excitèrent tellement la curiosité publique, qu'il crut devoir en consacrer six dans le temple de Jupiter-Capitolin.

(10)

« *J'ai fait trois parts des produits de mon administration en Sicile*, disait Verrès à ses amis : *l'une pour mon défenseur, l'autre pour mes juges, et la troisième pour moi-même* », *etc.*

D'après ce plan de corruption, l'impudent accusé fit présent à son avocat d'un sphinx en bronze d'une rare perfection de travail.

Hortensius en faisait si grand cas, qu'il n'absentait guère de la ville, sans que le bronze curieux ne se trouvât dans son bagage. Cicéron savait quel prix il attachait à la possession de ce petit chef-d'œuvre, et, durant les débats du procès, ayant adressé quelques questions captieuses à ce défenseur de Verrès, l'orateur interpellé, ne sachant qu'elle réponse faire, feignit de n'avoir pas compris le langage obscur de sa partie adverse. *Je m'en étonne*, répliqua vivement Cicéron, *le sphinx a dû vous apprendre à deviner les énigmes.*

(11)

L'énumération des brigandages de Verrès excita dans tout l'auditoire l'indignation la plus vive, etc.

Pour donner une idée du caractère atroce de ce magistrat cupide, il suffira de rapporter un seul des chefs d'accusation : Gavius, citoyen romain qu'il avait fait jeter dans les carrières, trouva le moyen de s'en évader. Réfugié à Messine, et sur le point de s'embarquer pour l'Italie, le malheureux eut l'imprudence de s'exhaler en menaces contre son oppresseur. Celui-ci, qui venait d'entrer à Messine, donna l'ordre d'arrêter Gavius, de le battre de verges, et ne borna point là sa vengeance. Le patient eut beau s'écrier sous les coups des licteurs : *Je suis citoyen romain*, il fut mis en croix sur le rivage de Messine, afin qu'en expirant il pût jeter un regard vers la terre de liberté que, naguère, il se flattait d'atteindre.

(12)

On voyait dans la galerie de Verrès une grande urne de métal, ornée de figures en demi-relief, posée sur une table très précieuse de bois de citre, etc.

La beauté de ce bois consistait dans les teintes marbrées de ses veines. Le citre le plus estimé se tirait des forêts du mont Athos. On en faisait des meubles recherchés et pour la plupart enrichis d'incrustation en ivoire, en nacre, en écaille, etc.

Ptolémée, fils de Juba roi de Mauritanie, possédait la plus belle table de bois de citronier dont les auteurs anciens aient fait mention. Elle était formée de deux plateaux très artistement assemblés, lesquels avaient trois pouces d'épaisseur et semblaient n'être qu'une seule et même pièce. Le diamètre du disque était de quatre pieds et demi.

Cicéron en avait acheté une, au prix d'un million de sesterces. Un riche amateur, nommé Céthégus, consacra une somme plus forte encore à pareille fantaisie.

(13)

Une grande quantité de lampadaires en bronze servaient à l'illumination de la galerie de Verrès, etc.

Les lampadaires, chez les anciens, étaient de deux sortes. On suspendait les uns aux plafonds; les autres reposaient sur des piédestaux, ou sur des branchages garnis de bobèches propres à soutenir de petits flambeaux. Les formes de ces candelabres étaient très variées, et le plus ordinairement embellies par la sculpture.

D'après la description qu'Homère a faite des candelabres du palais d'Alcynoüs, il paraît qu'au temps où le poète composait son Odyssée, on faisait monter des esclaves sur des socles élevés, et que des torches, dans leurs mains, éclairaient l'intérieur des vastes appartemens. Ces esclaves, que d'autres remplaçaient quand leurs bras retombaient de fatigue, ont été, depuis, imités en figures de ronde-bosse pour l'ornement des lampadaires ou candelabres.

(14)

On pouvait détacher, à volonté, de certaines pièces d'orfévrerie, les arabesques qui les décoraient, et les adapter à des objets plus neufs, etc.

Ces feuillages, fleurs ou rinceaux de rapport, appartenant à de la vaisselle ancienne et usée, méritaient d'être conservés par rapport à la perfection de la ciselure.

L'orfèvre, en conséquence, combinait l'agencement de ces parties de détail de manière à ce qu'elles fussent mobiles.

Le gobelet de Nestor, dont parle Homère, avait été, sans doute, fabriqué de la sorte, selon les conjectures de Winckelmann; et pour appuyer son assertion, le savant antiquaire fait la description d'une coupe d'argent trouvée sous le pontificat de Benoît XIV, dans l'emplacement qu'occupait autrefois le port d'Antium.

La ciselure de cette coupe, qui, peut-être, était de la main de Zopire, représente le jugement d'Oreste par l'Aréopage.

Cet ornement se détache de la coupe et s'y remboîte aisément; le tout s'ajuste si bien, que

la double exécution se reconnaît à peine. Tel était fait sans doute le *double gobelet de Nestor.*

Nos orfèvres modernes ont, au surplus, adopté pareil procédé pour la facilité du nettoîment des calices. Le gobelet s'enchasse dans les fleurons qui l'entourent comme dans un étui.

(15)

Les accusés opulens achetaient l'indulgence des juges, quelquefois même la condamnation des plaignans, etc.

La corruption des tribunaux de justice, vers les derniers temps de la République, était si patente que les magistrats ne cherchaient pas à en déguiser le scandale; en voici un exemple : L'accusé Lentulus Sura craignant l'issue d'un procès criminel qui lui était intenté, sut qu'une somme assez forte, distribuée avant la plaidoirie à ses juges, le ferait déclarer non coupable. L'argent fut compté; mais quand la sentence d'absolution eut mis fin à son inquiétude, il se rendit compte du nombre des voix qu'il avait achetées, et d'après ce calcul, il eut l'im-

pudence de réclamer le prix d'un suffrage dont il aurait pu se passer.

(16)

D'insolens pirates couvrirent la Méditerranée de leurs galères, et osèrent bloquer ses ports, etc.

Ces forbans, sortis de la Cilicie, avaient servi d'abord sur les vaisseaux de Mithridate, qui s'était déclaré l'irréconciliable ennemi des Romains. L'association se composait, en partie, d'une jeunesse robuste et déterminée. Devenue bientôt opulente par ses captures, elle étala sur ses navires un luxe inusité chez les marins. On y voyait resplendir l'or et la pourpre; la musique animait leur audace avant les combats; des chants joyeux célébraient la victoire.....

Ils s'étaient rendus si redoutables, que, pour purger les mers de ces forbans, et les chasser des villes et châteaux-forts d'où ils se défendaient sur les côtes, Pompée eut besoin de cinq cents vaisseaux, de cent vingt mille hommes d'infanterie, et de cinq mille de cavalerie.

(17)

Les restes formidables de la faction de Marius ne succombèrent en Espagne, qu'après la mort du brave Sertorius, etc.

Ce successeur de Marius, réfugié dans la Lusitanie, s'était concilié, par ses talens et ses qualités morales, l'affection de la majeure partie des habitans de la péninsule, lesquels s'étaient rangés sous ses lois. Il avait recueilli dans son camp tous les Romains qui cherchaient un abri contre la tyrannie de Sylla. Ses armes avaient souvent triomphé des légions nombreuses envoyées successivement de l'Italie contre lui. Pompée aurait eu bien des difficultés à surmonter pour terminer cette guerre, comme il s'en était flatté, si Perpenna, lieutenant de Sertorius, n'eût, à la tête de quelques conjurés, fait assassiner son chef, dans un festin, pour commander à sa place.

Ce dernier parti ne résista pas long-temps aux forces des Romains.

18

Caton voulait sauver la République pour elle-même, et Cicéron pour s'en vanter, etc.

Dans la harangue que prononça le célèbre orateur pour la condamnation des complices de Catilina, sa vanité lui fit dire : *D'autres ont été loués comme ayant bien servi la patrie; et moi je l'ai sauvée.....* Ce généreux champion de la liberté s'était déclaré pourtant le panégyriste de la dictature de César, qui l'avait anéantie..... *Se conformer au temps* fut ordinairement sa maxime.

Si j'opine selon ma conscience, écrivait-il à Atticus, *je me perds; si je me tais, j'avoue mon oppression : jugez de ma douleur.....*

(19)

M. T. Varron se distinguait par son profond savoir, et Pomponius Atticus, en différens genres de littérature, etc.

Cicéron a fait un pompeux éloge des écrits de Varron : *Nous étions*, lui écrivait-il, *des étrangers dans notre propre ville; nos livres nous ont ramenés chez nous : ils nous ont fait connaître qui nous étions et où nous étions.*

Ce grand ouvrage est devenu la proie du temps. On y lisait que les murs du temple de la déesse *Tellus*, à Rome, étaient chargés de peintures représentant l'Italie entière avec les mers qui l'environnent; c'étaient probablement des plans géographiques, comme les *cartes* de nos *atlas*.

Pomponius Atticus est connu par les lettres que Cicéron lui a adressées; étroitement lié de même avec Hortensius, sa société procurait des occasions fréquentes de réunion à ces deux éloquens émules.

(20)

Ésope et Roscius répandaient à Rome une sorte de lustre sur la profession de comédien, jusqu'alors méprisée, etc.

Ésope excellait dans le genre héroïque, et Roscius dans le comique. L'un et l'autre eurent l'honneur de donner des leçons de débit à Cicéron. Ce prince du barreau disait à Roscius qu'*il était si parfait au théâtre, qu'il n'aurait dû jamais en descendre, et si estimable qu'il n'aurait dû jamais y monter.*

Ces deux acteurs gagnèrent d'immenses richesses. Ésope était prodigue, et laissa néanmoins à son fils un héritage de plus de deux millions, valeur de notre monnaie actuelle.

La profession de comédien était exposée, à Rome, à de fréquentes humiliations. Les préteurs et les édiles faisaient battre de verges, en public, l'acteur qui avait mal rempli son rôle. Ce fut Auguste, protecteur déclaré de ces prétendus *artistes dramatiques*, qui défendit de leur infliger cet ignominieux châtiment; mais il se montrait sévère envers ceux qui vivaient

dans la débauche; car il condamna au fouet, sur les trois théâtres, un certain Stéphanion qui habitait avec une prostituée, habillée en homme.

(21)

Les auteurs latins, après un long silence, nous ont transmis les noms des statuaires qui se firent remarquer vers la fin de la République, etc.

Nous devons mentionner au premier rang, Apollonius d'Athènes, bien qu'il ne soit pas question de ce savant artiste dans les écrits de Pline; mais il faut conjecturer d'après la forme de l'un des caractères grecs de l'inscription gravée sur la base du *torse antique*, ouvrage de ce maître, qu'il ne remonte pas plus haut que le septième siècle de Rome. Ce fragment précieux a été découvert dans les ruines d'un portique construit près du théâtre de Pompée. Le groupe se trouvait probablement sous ce portique, dont les entours étaient ombragés par de beaux platanes, et où se rassemblait la jeunesse de Rome.

Ce torse ne peut être que celui d'un Hercule. Les débris d'un tenon restés sur la cuisse gau-

che donnent à penser que le héros, appuyé sur sa massue était groupé avec un personnage de moindre taille qu'il serrait de l'un de ses bras. C'est le plus admirable morceau de sculpture antique conservé jusqu'à nos jours.

Glicon, auteur de l'Hercule-*Farnèse*, fut, ainsi qu'Apollonius, conduit à Rome par Pompée, lequel se proposait d'élever dans sa patrie des monumens comparables à ceux qu'il avait remarqués dans la Grèce. Il est à présumer que ces deux statuaires ont peu travaillé dans leur pays natal, puisque Pausanias n'a parlé d'aucun de leurs ouvrages.

Cet Hercule de Glicon est, selon quelques antiquaires, une belle imitation de celui de Lysippe; car les maîtres du troisième âge considéraient les chefs-d'œuvre de leurs devanciers comme des types dont ils devaient peu s'écarter dans la représentation des personnages mythologiques.

Alcamène, dont Winckelmann a lu le nom sur un beau bas-relief de la villa Albani, était encore un des sculpteurs venus en Italie à la suite de Pompée ou de Lucullus.

L'époque où florissait Arcésilaüs, n'est point douteuse, puisque ce statuaire fit hommage à

César d'une Vénus très admirée, et que plusieurs morceaux de sa main décoraient le palais de Lucullus, son patron. Le travail, pour lui, semblait n'être qu'un jeu. Il composait des modèles en terre, que ses émules eux-mêmes s'empressaient de recueillir.

Un second Cléomène, au ciseau duquel nous devons la statue dite de *Germanicus*, appartient à cette série. La tête est rapportée; ce n'est point une effigie du fils adoptif de Tibère, mais celle d'un orateur, renommé sans doute, puisqu'il paraît sous la forme de Mercure, le dieu de l'éloquence. L'allégorie est assez claire: la tortue, consacrée au céleste inventeur de la lyre, est aux pieds de l'orateur. Le caducée qui retenait la chlamyde sur le bras gauche n'existe plus. Cette figure, d'une beauté parfaite, se trouvait dans la galerie de Versailles.

Nous noterons ici le groupe connu sous la dénomination de *Taureau-Farnèse*, production mutilée d'Apollonius et Tauriscus. Il fut, dans le principe, apporté de Rhodes pour l'ornement du musée d'Asinius Pollion, ami d'Auguste. La composition rappelle le supplice de Dirée, marâtre d'Amphion et de Zéthus, qui l'attachent par la chevelure à la queue d'un taureau in-

dompté..... Le temps n'a respecté qu'une faible partie de ce groupe. Des restaurateurs inhabiles l'ont rendu peu digne de son antique origine.

Nos musées renferment encore plusieurs belles répétitions de l'*Hermaphrodite* en bronze de Polyclès, fils de Timarchides ; ces marbres doivent être du même âge à peu près que le *Germanicus*.

Pasitèle, orfèvre habile, qu'il ne faut pas confondre avec un statuaire de même nom, n'exécutait aucune pièce importante sans en avoir ébauché le modèle en argile ou en cire, conformément à la méthode conseillée par Lysippe. On a beaucoup vanté la perfection d'un petit groupe en argent, de sa main : c'était Roscius à la mamelle, et sa nourrice frémissant de le voir entortillé d'un serpent dans son berceau..... On ne sait si ce Pasitèle est celui que Pline a donné pour maître à Colothès de Paros, sculpteur d'ornemens et auteur d'une table en ivoire et en or, sur laquelle les vainqueurs aux jeux olympiques déposaient leurs couronnes.

Zopire, autre orfèvre non moins renommé, ne quitta point la Grèce. Pline donne la description de deux coupes en argent où il avait manifesté son rare savoir : sur l'une de ces

coupes on voyait Oreste, meurtrier de sa mère, et accusé de ce crime par Érigone, devant l'Aréopage; l'autre coupe montrait ce même Oreste absous par cet auguste tribunal, où Minerve, selon les poètes, vint s'opposer à la sentence fatale, en lui accordant son suffrage.

Aurélius, romain ou naturalisé tel, exerçait la peinture avec succès, en prêtant aux déesses dont il multipliait les images, les attraits des courtisanes qu'il choisissait pour modèles. Ces portraits étaient fort goûtés.

Timomaque, contemporain d'Aurélius, résidait à Bysance sa patrie. Sa Médée et son Ajax furieux furent placés à Rome, dans le temple de Vénus inauguré par César.

(22)

Le dogme consolant d'une sage Providence fut mis, chez les Romains dégénérés, au rang des pieuses chimères; la vertu resta sans espoir, etc.

Dans son essai sur la loi, M. Bergasse a dit : « Il faut une loi religieuse sincèrement respectée « par les gouvernemens ; parce qu'il faut des « motifs, des espérances, pour réduire à l'inac-

« tion ce fatal égoïsme qui veille, en quelque « sorte, à côté de chacune de nos vertus, attentif « à les détruire. C'est de lui que naissent toutes « ces passions ambitieuses ou viles qui portent « le désordre dans la société, et auxquelles, « dans tous les siècles, on a dû la dépravation « des peuples, et la chute plus ou moins accé- « lérée des empires..... »

« L'athée, dit encore M. de La Mennais, est « un monstre parmi les intelligences; un je ne « sais quoi d'inerte et de vide, qui n'a de nom « dans aucun langage; informe production, à « moitié sortie du néant et que le néant rappelle « à lui. »

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

Monumens somptueux dont Rome s'embellit sous le gouvernement des Césars.

[Av. J. C. de 30 à 10.] — Le siècle d'Auguste a tant d'éclat dans l'histoire, cet âge fut si fécond en génies supérieurs dans tous les genres de littérature, qu'on a lieu de s'étonner qu'il ne nous soit parvenu que des notions très vagues sur les artistes contemporains de Virgile, d'Horace, de Tite-Live, de Cornélius Nepos, et d'une multitude d'écrivains dont les livres sont perdus, sans que leurs noms soient restés en oubli.

La principale cause du silence de la renom-

mée à l'égard des statuaires et des peintres qui fleurirent à cette époque mémorable, fut, comme déja nous l'avons observé (1), l'injuste dédain que les Romains ne surmontèrent jamais bien sincèrement pour une profession exercée longtemps chez eux par des esclaves.

Antistius Labeo, proconsul dans la province Narbonnaise, ayant osé produire en public, ainsi que l'avait fait autrefois Fabius Pictor, quelques petits tableaux de sa composition, n'excita que les railleries des personnages de sa caste.

Quintus Pédius, petit-fils de celui que Jules-César avait nommé son héritier, conjointement avec Octave, ne put suivre sans blâme son penchant pour la peinture, que comme ressource contre les ennuis de l'oisiveté; il était d'ailleurs muet de naissance, et conséquemment inhabile à toute fonction publique. L'orateur Messala son parent ne lui prescrivit cette occupation qu'après avoir pour cela demandé l'approbation d'Auguste. Pédius donnait des preuves de talent, quand la mort le surprit à la fleur de son âge.

Les notices de Pline ne désignent nominativement que le très petit nombre d'artistes grecs, qui travaillaient alors à Rome. Cet auteur nous

apprend que Philiscus de Rhodes eut la satisfaction de voir ses statues de Vénus, de Diane, d'Apollon, de Latone, et celles des neuf Muses, placées sous le portique d'Octavie, près des chefs-d'œuvre de Scopas, de Praxitèle et de Timarchides.

Stéphanus, élève de Pasitèle, composa pour Asinius Pollion les figures équestres des Hippiades fameuses guerrières, et celle d'un Athlète victorieux qui se voit aujourd'hui parmi les antiques de la *Villa Albani.*

Le beau groupe dit de *Papirius et sa mère*, est de Ménélas, disciple de Stéphanus. On reconnaît aujourd'hui que ces figures, dont le sujet est tiré des tragédies de Sophocle ou d'Euripide, représentent Oreste et sa sœur Électre, au moment où ils viennent déposer leurs cheveux sur le tombeau d'Agamemnon *. Winckelmann qui a donné cette interprétation, reconnaît une autre Électre dans la belle statue qui passait pour celle du fameux tribun Claudius

* Une copie de ce groupe se voit au jardin des Tuileries à Paris.

sous des habits de femme. On sait que ce libertin s'introduisit, à l'aide de pareil travestissement, chez Pompéia, épouse de César, pendant la célébration nocturne des mystères de la bonne déesse.

Cette figure existe à la *Villa Pamphili*. Le savant Visconti prétend qu'elle représente Hercule déguisé chez Omphale. La gorge a peu de saillie. Le bras gauche manque; il reposait peut-être sur l'épaule d'un second personnage qui s'est perdu..... Est-ce une Électre, dont les cheveux sont coupés, le tribun Claudius, ou un Hercule déguisé? Les conjectures dans les régions de la statuaire antique n'ont point de limites. Il est très loisible aux curieux de s'amuser à les parcourir, dussent-ils s'égarer.

Ménophante ne pouvait être un artiste médiocre, puisqu'il fut choisi par Auguste pour faire une copie de la fameuse Vénus d'*Alexandria Troas*, dont cette cité ne pouvait être dépouillée, ayant été tout nouvellement reconnue *colonie romaine*. L'original était d'une grande beauté.

Lysias, Nicolaos et Criton se distinguaient parmi les sculpteurs au ciseau desquels les entreprises les plus importantes étaient confiées.

Les noms de ces deux derniers se lisent sur la corbeille d'une cariatyde découverte, avec les fragmens de deux autres, en 1766, le long de la voie Appienne, où se trouvaient jadis de magnifiques maisons de campagne.

Ces trois cariatydes, plus grandes que nature, avaient été probablement en nombre pair, et servaient de support à l'entablement d'un mausolée. Ce sont les assertions de Winckelmann, lequel observe que certaines mignardises de formes, des contours trop arrondis, un caractère de mollesse dans le travail, sont des indices de l'époque où le monument doit avoir été construit. Il est assez naturel, en effet, de présumer que sous le règne d'Auguste l'influence du goût de Mécène se fit sentir dans la plupart des ateliers de Rome.

Ce ministre, dont le nom propre est devenu la qualification apologétique de tout homme d'état protecteur zélé des talens, avait dans ses écrits comme dans ses manières un ton marqué d'afféterie. Paraissait-il en public, sa démarche, son allure, ses gestes, tout, jusqu'aux agrémens de sa personne, prenait un air emprunté. Il semblait s'écouter en parlant, choisissait des mots sonores, quelquefois même il en créait de

nouveaux *..... Des parfums s'exhalaient autour de sa couche, et Sénèque raconte qu'il ne se livrait aux douceurs du sommeil qu'aux sons de la musique, ou du murmure mitigé d'une cascade artificielle... S'étonnerait-on qu'il aimât les bijous? Lui-même en fait l'aveu dans les vers où il déplore le trépas d'Horace, son ami :

> Lugens te mea vita nec smaragdos
> Beryllos quoque, Flacce, nec nitentes,
> Nec præcandida margarita quæro.

On peut concevoir d'après ces fantaisies, quelle qualité de style il prisait dans les ouvrages de peinture et de sculpture.

Passionné pour les spectacles dramatiques, la poésie, débitée par un acteur intelligent, ne pouvait que flatter son oreille; mais il prenait plus de plaisir encore au jeu muet, et conséquemment très étudié des pantomimes Bathyle

---

* Auguste, qui écrivait avec goût, blâmait le style trop recherché de son favori.

Les phrases entortillées de Tibère lui déplaisaient bien davantage.

et Pylade (2). Mécène, un des beaux-esprits du temps, avait néanmoins un tact assez sûr, et l'on doit présumer que le choix des artistes qu'il employa aux embellissemens de Rome, répondit aux intentions d'Auguste, lequel était fort en état d'apprécier ces travaux.

Ce prince, dès son avénement à l'empire, comprit combien le prestige des beaux-arts pourrait l'aider à calmer l'agitation des esprits. Il commença par orner son *Forum* des effigies d'Énée, de Romulus, de Numa, des grands hommes, enfin, dont le courage ou les vertus avaient honoré la patrie. C'était déclarer qu'il avait le dessein de les prendre pour modèles; il ne s'opposa point, vu cette insinuation, au placement de son portrait en albâtre sur la même place. On peignit sous les portiques environnans le combat naval d'Actium, et la pompe triomphale du vainqueur à sa rentrée dans Rome.

Quant à la statue de Pompée, Auguste ne jugea pas convenable de la laisser dans la salle du sénat, où César avait été poignardé. Elle fut dressée sous un arc en marbre, vis-à-vis du théâtre que ce général avait fait bâtir.

Tite-Live donne avec raison le titre de *rédi-*

ficateur des temples à cet empereur. Il consacra d'abord celui d'Apollon sur le mont Palatin, et l'enrichit de la belle collection de livres grecs et latins dont parlent Horace, Suétone, et autres auteurs. A ce temple était accolé l'édifice appelé *Palatium*, du nom de la colline (*mont Palatin*) où il avait été construit pour le logement d'Auguste *. Il plaça dans le temple de Jules-César un magnifique tableau d'Apelles représentant les *Dioscures*. Les temples de Jupiter-Tonnant, de Mars-Vengeur, le portique de Lucius et Caïus, ses petits-fils, les palais de Livie et d'Octavie, le théâtre de Marcellus, le superbe mausolée destiné à sa sépulture et à celle de ses proches, sont au nombre des merveilles qu'il s'enorgueillit au lit de la mort d'avoir créées, en disant : *J'ai trouvé Rome bâtie de brique, je la laisse bâtie de marbre* (3).

Toujours préoccupé du desir de rendre sa

* Ce prince avait fait de très bonnes études à Apollonie, ville de la Macédoine, sous le professorat du philosophe Athénodore. Ce fut à cette école qu'il se lia d'amitié avec Mécène.

capitale plus magnifique en édifices publics que toute autre cité du monde, Auguste exhorta ses courtisans et les membres de sa famille à consacrer la surabondance de leurs revenus à son embellissement *. Les Taurus, les Balbus, les Philippus, montrèrent une bonne volonté dont il dut être satisfait; le dernier surtout, qui possédait des biens immenses, se chargea de l'entière restauration du temple d'Hercule-*Musagète*. Il agrandit et décora cet édifice de manière à ce qu'on pût l'en regarder comme le principal fondateur. Le portique élevé sur les avenues de l'enceinte renfermait, au témoignage de Pline, des ornemens de peinture et de sculpture d'une grande beauté. Il n'est pas étonnant, au surplus, que Philippus se fît honneur de décorer avec goût une galerie où les savans et les beaux-esprits se réunissaient fréquemment, puisqu'il avait reçu le jour de l'un des orateurs les plus distingués de cet âge, au dire de Cicéron.

---

* *Et ceteros principes viros sæpe Augustus hortatus est ut pro facultate quisque monumentis, vel novis, vel refectis, vel excultis, urbem exornarent.*
(Sueton.)

Ces mêmes courtisans, auxquels l'empereur garantissait la paisible jouissance des trésors qu'ils avaient amassés en se glissant à travers les révolutions, ne refusaient pas non plus de coopérer à la dépense des réparations qu'exigeaient certains quartiers de la ville où le hasard avait accouplé les anciens bâtimens. Ces masses irrégulières, prirent un tout autre aspect, lorsqu'on y eut ouvert des débouchés et des places pour faciliter les communications habituelles des citoyens, et leurs concours aux solennités civiles ou religieuses.

Munatius Plancus, profitant de ces réformes, fonda le temple de Saturne; Cornificius, celui de Diane; Statilius, un amphithéâtre dont il fit l'inauguration au champ de Mars, par des combats de gladiateurs; et Cornélius Balbus disposa tout exprès un local convenable aux jeux scéniques.

Asinius Pollion offrit généreusement l'usage journalier de sa riche bibliothèque et l'entrée de sa galerie de tableaux et de statues à tous les amateurs studieux. Cet homme de lettres, dont les vers de Virgile et d'Horace ont immortalisé la mémoire, possédait, entre autres chefs-d'œuvre les Hippiades de Stéphanus, et notamment

le groupe fameux de Zéthus et Amphion que nous avons décrit, et qui, tout mutilé qu'il nous soit parvenu, justifie encore à nos yeux, en quelques parties non restaurées, l'éloge que Pline a fait des talens d'Apollonius et de Tauriscus, les premiers auteurs.

Quand de simples particuliers cédaient avec empressement à la noble impulsion qu'Auguste leur avait donnée, les ministres chargés spécialement d'entourer son trône de tout l'éclat que pouvait y refléter celui des lettrés et des arts, dûrent répondre à l'attente du prince par le zèle le plus actif.

Agrippa saisit l'occasion d'une cérémonie où plusieurs beaux morceaux des anciens maîtres de la Grèce furent consacrés à l'ameublement des temples de Rome, pour engager les particuliers opulens à ne pas laisser enfoui ce qu'ils possédaient en ce genre dans l'ombre de leurs galeries privées. *Ces objets curieux*, leur dit-il, *brilleraient avec utilité dans les édifices publics. L'empereur lui-même ne s'est point réservé les pièces les plus propres à embellir sa collection.* Il a voulu généreusement en faire *partager la jouissance à tous les citoyens.*

En débitant cette harangue, le ministre n'igno-

rait pas que la vanité de ceux qui se composaient des musées, était le vrai mobile de leur penchant pour les beaux-arts; mais il ne doutait pas que cette invitation solennelle n'eût le patriotique résultat qu'il s'en était promis.

Les libéralités personnelles de cet homme d'état dûrent aussi servir d'exemple. Les thermes magnifiques qui lui avaient coûté des sommes incalculables, devinrent néanmoins une propriété nationale..... Cet établissement offrait aux baigneurs des agrémens de toute espèce. Une piscine y fournissait des eaux chaudes, et d'autres bassins de vaste étendue permettaient l'exercice de la nage à ceux qui désiraient en prendre le plaisir.

Des bas-reliefs élégans et de riches mosaïques couvraient les murs intérieurs des différentes salles. On avait encadré jusque dans le pourtour en marbre du *caldarium*, des peintures propres à en égayer la solitude. L'enceinte était revêtue au dehors de briques émaillées, et d'un effet très pittoresque.

On appela *Champ d'Agrippa* le quartier que ce gendre d'Auguste remplit de monumens remarquables, entre autres, du portique *Pola*, nom de sa sœur, et du *Diribitorium*. La destina-

tion précise de ce dernier bâtiment et du local d'alentour n'est pas nettement expliquée ; il est présumable que les militaires y recevaient leur paie, la parade ayant lieu sur la place en avant.

Le Panthéon, que ce même ministre fit élever en l'honneur de tous les dieux, sert aujourd'hui d'église au culte catholique. Tout dépouillé qu'il est des nombreuses statues et des bronzes qui le décoraient autrefois, sa masse atteste encore l'étonnante splendeur du règne d'Auguste. Le frontispice de ce temple est ce qui nous reste de plus excellent en architecture romaine.

Après avoir fait réparer les anciens canaux qui conduisaient des eaux pures à Rome, Agrippa prit de nouvelles mesures pour qu'elles se distribuassent en abondance dans chacune des places et marchés. Des aqueducs soutenus par de hautes colonnes furent construits à cet effet et en partie à ses dépens. Il commanda, de plus, sept cents abreuvoirs, cent trente réservoirs, et cent cinquante fontaines jaillissantes. Les travaux de décoration répondaient à l'importance des entreprises ; la magnificence du régime impérial éclatait partout. Trois cents statues de marbre, ou d'airain, et quatre cents

colonnes polies avec soin, furent employées à l'ornement de ces aqueducs, qui, dit-on, purent s'achever en une seule année.

Mécène, non moins dévoué que son collègue aux intérêts de la cité comme à la gloire de son maître, avait pour maxime que *la bonne règle en matière de gouvernement était d'acquérir l'affection du peuple.* Il ne négligeait en conséquence aucun moyen d'assurer le bien-être de la classe la plus nombreuse. Le sol fangeux des Esquilies abandonné long-temps aux sépultures, fut converti par son ordre en jardins, et cette promenade assainie ne fut point interdite au public. Dans l'espace du milieu, s'éleva la tour extraordinaire qu'Horace appela *moles propinqua nubibus.* De son sommet l'œil planait sur la ville entière. Ce hardi belvédère couronnait le palais où Mécène faisait sa résidence habituelle; la délicieuse retraite de Tibur était réservée au comité des beaux-esprits dont cet ami des lettres composait sa société la plus intime.

On comprend que, sous de tels ministres, quand Auguste eut fait régner dans Rome la paix et les plaisirs, le génie des arts dut faire preuve d'une extrême fécondité; mais le feu

qui l'animait, n'étant, pour ainsi dire, alimenté que par les fantaisies luxueuses des grands, ne brilla pas toujours d'une lumière aussi pure qu'elle paraissait vive. La plupart des riches citadins qui avaient suivi Marc-Antoine en Asie, étant rentrés en grace près d'Auguste, prétendaient être à même de donner le ton à sa cour. Le souvenir de la pompe éblouissante des palais de Tarse et d'Alexandrie* leur persuadait qu'une extrême parure ajoutait un attrait puissant aux produits de l'art (4). Le *beau simple*, à leurs yeux, paraissait froid et nu. Tel était aussi, comme nous l'avons fait entendre, le préjugé de Mécène, dont les artistes avaient tant d'intérêt de mériter l'approbation. Dans cette vue, ils multiplièrent en sculpture et en peinture les détails de pur agrément; la grace, dès lors y prit un air de coquetterie et d'apprêt.

En architecture, par exemple, était-il question de tracer le dessin d'un portique imposant, des ornemens superflus en surchargeaient

---

*Les poutres du palais de Cléopâtre, si l'on en croit Lucain, étaient recouvertes de lames d'or.

parfois les arcs, les voussoirs, les frises; l'élégant chapiteau de la colonne corinthienne s'y enrichissait encore des volutes de l'ordre ionique (5). Vitruve blâmait ces raffinemens. Il voyait avec peine Marcus Ludius, peintre d'histoire, se plier aux caprices des amateurs. « N'est-ce pas, disait-il, prostituer un beau talent que de l'appliquer à des créations bizarres où se trouvent entremêlés à des êtres fantastiques, des animaux, des plantes, des coquillages, etc. Que tout cela soit ingénieusement ajusté, la raison ne murmure pas moins de ces écarts d'imagination * »; mais tel était le goût des riches citadins qui faisaient peindre ainsi les façades de leurs maisons de plaisance.

Les caprices de la mode dont se plaignait Vitruve, au moment où les muses latines mettaient dans leurs chants un accent plus mélodieux, où Virgile faisait discourir ses bergers avec tant de naturel et de grace; la mode, dis-je,

* Cette censure, prise à la lettre, est trop sévère. On ne saurait reprocher à Raphael d'avoir puisé dans les fresques des monumens antiques, l'idée des charmans arabesques qu'il a peints au Vatican.

n'étendait pas son influence jusqu'à porter atteinte aux principes constitutifs du dessin..... : on le voit clairement par le beau style des médaillons frappés à cette époque. Cette branche de l'art fut très florissante sous Auguste; Dioscorides, comme Pyrgolétès sous Alexandre, porta la gravure, en Italie, à un très haut point de perfection.

Les principaux cabinets de l'Europe, en curiosités numismatiques, contiennent quelques pièces sorties de l'atelier de ce graveur célèbre. On distingue spécialement celles de Persée, d'Io, le Mercure-*Coryphore* *, et le portrait de Démosthène sur une améthyste.

[Av. J. C. 25.] — Le *faire* le plus difficile en ces sortes d'ouvrages est celui où la gravure ne présente qu'un léger relief. Telle était la manœuvre particulière de l'outil de Dioscorides. Il eut, pour digne successeur dans son laboratoire, son fils Eutychès.

Solon, dont le nom se trouve gravé sur une belle tête de Méduse et sur un petit portrait de

* Portant un bélier.

Mécène, dut être un très habile ouvrier en ce genre. On pourrait en dire autant d'Aulus, si l'étrange inégalité des camées et médailles où se lit le même nom, ne faisait regarder la plupart de ces pièces comme de faibles copies, ou imitations, ainsi baptisées par des faussaires.

Une tête de Cléopâtre, un Hercule, et la figure de Junon-*Lanuvina*, que Winckelmann croit être celle de Thésée coiffé de la dépouille du taureau de Marathon, ont donné la plus haute idée du talent de Cnéius..

Depuis l'entière cessation des troubles civils, ces pierres gravées, ces bijous curieux furent avidement recherchés à Rome par les amateurs qui désiraient, à l'aide de ces signes d'opulence, se faire une réputation de savans et d'hommes de goût.

De belles médailles furent frappées en l'honneur d'Auguste à l'occasion des victoires remportées sur les Germains, et pour conserver le souvenir des fêtes relatives à l'agrandissement de l'enceinte de la capitale du monde. Il attachait d'autant plus d'intérêt à cette solennité, que l'honneur d'y présider n'appartenait qu'à ceux qui avaient reculé les limites du territoire de la République..... Pour la troisième fois enfin cet

empereur eut la satisfaction de fermer le temple de Janus — [Av. J. C. de 8 à 7.], — lequel depuis le règne de Numa était resté presque toujours ouvert.

ÈRE CHRÉTIENNE.

[An de J. C. 1.] — Ce fut au sein de cette paix universelle et dans ce haut degré de puissance et de gloire, qu'Auguste ordonna le dénombrement de la population des vastes contrées soumises à son autorité suprême *; mais tandis que, des rives du Danube à celles de l'Euphrate et du Nil, des vœux pour son bonheur constant arrivaient jusqu'à lui, les dernières années de sa vie étaient troublées au sein de sa propre famille..... Dominé par une épouse altière, et forcé de punir les travers scandaleux de sa fille Julie en l'exilant au loin, on l'entendait quelquefois s'écrier : *Faut-il donc que j'aie à déplorer comme une infortune, d'avoir femme et enfans !*

Solitaire, au milieu des siens, depuis la mort de sa sœur Octavie, de Mécène et d'Agrippa ses

* L'an du monde 4004, époque où commence l'ère chrétienne, le Messie promis aux nations naquit à Bethléem, bourgade de la Judée.

amis de cœur, sa sensibilité semblait tarie, ne trouvant plus où s'épancher. Pour comble de regrets, la fin prématurée des jeunes Césars Caïus et Lucius venait d'ouvrir l'accès du trône à Tibère, qu'il n'aimait point. Il consentit pourtant à l'adopter, ne sachant comment résister aux sollicitations réitérées de Livie.... Près du terme de sa longue carrière, ses regards se reportèrent sur le passé : la splendeur de son règne ne lui présenta que le souvenir de quelques instans d'émotion théâtrale : *N'ai-je pas bien joué mon rôle?* dit-il aux courtisans qui le contemplaient en silence ; *battez donc des mains, car la pièce est finie.*

Les effigies de cet empereur et des princes de sa famille qui se trouvent dans nos musées, sont 1° celle où son véritable portrait, quoique rapporté, s'ajuste très bien à la figure entière revêtue de la tege; 2° un buste en marbre de Paros, orné de la couronne civique. Cette tête, sous le rapport de l'exécution et de la ressemblance avec un personnage si connu par ses médailles, ne laisse rien à désirer..... Quant au buste d'Agrippa, traité dans le haut style, il réunit tout ce qui constitue, en ce genre, un chef-d'œuvre de sculpture. Le portrait de Lucius

César, fils de Julie, n'est pas moins parfait que les deux précédens.

On a adapté celui de Livie au corps d'une figure de Cérès, dont les draperies son admirables, et la pose pleine de noblesse; il n'y a de moderne que la corne d'abondance et les épis qu'elle tient dans sa main.

La statue héroïque de Sextus Pompéius, fils du grand Pompée, donnerait, ainsi que les objets que nous venons de mentionner, une idée bien avantageuse du mérite des artistes qu'Auguste accueillit à Rome, si l'on avait la certitude que ces marbres antiques eussent été sculptés sous son règne *.

[De J. C. 14.] — Tibère n'avait aucune inclination pour les arts du dessin. Il se contenta d'ordonner la continuation des travaux commencés, sachant que le peuple blâmerait l'abandon des entreprises de son prédécesseur, dont la mémoire était chère à tous les citoyens. Il s'occupa donc en montant sur le trône de

* On lit sur la cuirasse qui sert de support à la statue de Sextus Pompéius, le nom d'*Ophélion, artiste grec, fils d'Aristonidas.*

célébrer l'apothéose d'Auguste. L'admission de ce prince au sommet de l'Olympe ne pouvait être révoquée en doute : Numérius Atticus en avait vu l'ame s'envoler jusqu'au firmament sur les ailes d'un aigle, et l'affirmait *par serment*. Pareil témoignage, après la disparition de Romulus du séjour des mortels, avait autrefois été rendu par Julius Proculus, et la foi s'en était conservée *.

Une statue d'or fut provisoirement inaugurée dans le temple de Mars et faite à la ressemblance du nouveau demi-dieu pour lequel on préparait un sanctuaire particulier, où cette effigie devait être encensée et ses autels dressés.

Le culte divin prostitué dès cette époque aux empereurs romains bons ou mauvais, démontre assez le peu de croyance que les hommes éclairés donnaient alors aux fictions du polythéisme. Une

---

* Livie récompensa la déclaration solennelle de Numérius Atticus en faveur de la déification de son époux, par le don d'un million de sesterces.

La dédicace du temple d'Auguste ne put avoir lieu que sous le règne de Caligula, qui dans cette occasion donna des fêtes splendides.

présomptueuse philosophie n'avait pu substituer que le *doute universel* ou de vains systêmes, à la nécessité d'une religion propre à calmer l'inquiétude des esprits. *Il y avait anarchie dans le cœur de l'homme*, a dit éloquemment un écrivain de nos jours, *quand les oracles de la vérité se firent entendre. Le christianisme naissant fit justice de cette sagesse orgueilleuse plus impuissante que les idoles qu'elle se lassait d'encenser; ou plutôt Dieu se fit, par la révélation, le philosophe par excellence, et sa parole, dans la bouche du Christ et de ses apôtres, rendit à la nature humaine, déshéritée, ses titres d'immortalité.* *

Ce fut sous le règne de Tibère que le Messie, né vers la fin de celui d'Auguste, accomplit sa mission divine en donnant sa vie pour le salut de tous (6)..... « Ses disciples, sans protection, « sans appui, forts de leur seule faiblesse, s'a- « vançaient, une croix à la main, dans l'univers, « pour y consommer la plus étonnante révolu- « tion dont l'histoire ait conservé le souvenir. « Ils annonçaient un Dieu invisible à des hom-

* Voyez *le Conservateur*, tom. VI, p. 586.

« mes qui ne connaissaient que ce qui frappe « les regards, qui n'aimaient que ce qui flatte « les sens : ils prêchaient l'humilité à l'orgueil, la « continence à la volupté, le désintéressement « à l'avarice; eh! au nom de qui? au nom d'un « homme crucifié à Jérusalem !..... A cette doc- « trine inouie, la raison se révolte ; toutes les « passions frémissent, et vont s'armer pour re- « pousser, pour anéantir cette religion nou- « velle..... Vains efforts! l'Église croîtra sous le « glaive, elle se propagera par les persécutions; « et après avoir opposé à trois siècles d'outrages « et de suplices trois siècles de patience, elle « essuiera ses plaies, et, triomphante près du « trône des Césars, elle se vengera de ses bour- « reaux en les recevant dans son sein et en leur « prodiguant ses bienfaits avec une tendresse « plus vive *. »

Ainsi commencèrent à se répandre les lumières de l'Évangile, qui, dissipant peu à peu les ténèbres dans la profondeur desquelles le monde était plongé, devait, au nom du Christ,

* Extrait des *Réflexions sur l'Église de France* en 1808.

précipiter sous les décombres des temples du paganisme ces pompeuses idoles, dont les formes séduisantes avaient fasciné si long-temps les yeux de leurs adorateurs *.

---

* *Multitudo autem hominum, abducta per speciem operis, eum qui ante tempus tanquam homo honoratus fuerat, nunc Deum estimaverunt.*

(*Lib. Sap.*, cap. XIV.)

Dans un ouvrage couronné par l'académie des Inscriptions, on lit le passage suivant : *Jamais les écoles de philosophie n'avaient été si avides de théologies étrangères qu'à l'époque où parut le Messie. On cherchait la vérité avec l'inquiétude d'une longue et stérile contention ; on la cherchait avec un morne désespoir, quand saint Marc vint prêcher l'Évangile à Alexandrie. Cette philosophie croyante y absorba tous les esprits. L'école l'embrassa vivement, et au* scepticisme *y succéda le* syncrétisme *le plus résigné, etc.*

« Après avoir épuisé toutes les erreurs, les philo-
« sophes découvriront-ils enfin les mystères qui les
« travaillent ? Non ; le passé nous apprend que lorsque
« le secret est sur le point d'être enlevé, la nature
« est tout-à-coup attaquée d'une épouvantable ma-
« ladie : un déluge, un incendie, les fléaux de la
« guerre, etc., détruisent les nations avec les monu-
« mens de leur vanité..... A chaque révolution,
« quelques individus, épargnés comme par hasard,
« renouent les fils des générations, et une nouvelle

Une lettre citée par Tertulien, où il est rendu compte à Tibère de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus de Nazareth, est évidemment supposée, bien que le docteur de Carthage la crût authentique; mais ce qui est certain, c'est que la nouvelle doctrine qui se prêchait en Judée, et qui devait avoir une influence, d'abord funeste, puis si favorable au génie des arts, comptait déja de zélés néophytes à Rome.

Nous avons dit qu'à la mort d'Auguste, le peuple par une adulation impie, prostitua le culte divin à ses empereurs. Ce premier pas fait, il ne tarda guère à les diviniser de leur vivant; car diverses provinces sollicitèrent comme une faveur la permission de bâtir un temple à Tibère, lequel exigea, par hypocrisie, que ses statues n'y fussent placées qu'à certaine distance de celles des dieux. On peut dire avec Montesquieu que *l'orgueilleux despote, fastueusement, se montrait modeste.*

« race d'infortunés s'occupe, durant une longue « suite de siècles, à se former en société, à se donner « des lois, à inventer les arts, jusqu'à ce qu'une autre « révolution l'engloutisse dans l'abyme de l'oubli. »

Le mérite, quelque part qu'il brillât, faisait ombrage à son amour-propre; et loin de vouloir, à l'exemple de son prédécesseur, encourager les arts du dessin, nul monument public élevé par son ordre ne prouve qu'il ait eu le désir de procurer aux hommes à talent l'occasion de se faire connaître. Il se contenta de rétablir le théâtre de Pompée endommagé par un incendie *. Séjan, dont la vigilance active l'avait préservé d'une totale destruction, obtint pourtant l'avantage de voir sa propre statue érigée dans l'enceinte relevée de ses ruines. Ce ministre avait su captiver, par la souplesse de son naturel et ses artifices, l'affection de Tibère, qui l'appelait complaisamment le *compagnon de ses travaux*, et qui pour se livrer à Caprée et sans contrainte à ses honteuses voluptés, finit par lui abandonner tous les soins du gouvernement.

---

* La Melpomène antique, de douze pieds de hauteur, faisait probablement partie des neuf Muses qui décoraient ce théâtre. Elle a été découverte sous le sol où l'on sait qu'avait été fondé le superbe édifice. Ce colosse, dont la tête a tant de majesté, doit sa restauration à la munificence de Pie VI.

Cette aveugle confiance de la part d'un maître soupçonneux, envers le courtisan perfide qui n'attendait qu'une chance opportune pour usurper le pouvoir souverain, *était*, dit Tacite, *un effet du courroux des dieux contre les lâches Romains, contre un vil sénat qui n'était plus que l'organe des caprices de deux tyrans.*

Ajoutons que quelques membres d'un corps autrefois si vénérable ne rougissaient pas de s'enrôler parmi les espions et les délateurs, qui, seuls, pour ainsi dire, avaient un libre accès près du trône..... Les hautes dignités, les emplois lucratifs étant devenus le partage des êtres de cette trempe, leurs portraits en marbre et en bronze s'offrant aux regards du public dans la plupart des carrefours de Rome, les monumens de cette espèce inspirèrent dès lors moins de curiosité que de mépris. L'émulation des artistes dut naturellement s'en ressentir.

Il existe aujourd'hui peu d'ouvrages de sculpture exécutés sous ce règne, si ce n'est un petit nombre de bustes, et la fameuse statue de Tibère trouvée dans l'île de Caprée. Elle représente ce successeur d'Auguste revêtu de la toge romaine, et tenant en sa main gauche le sceptre des triomphateurs. Cette figure est surtout remar-

quable par l'excellent travail de la draperie, la finesse et le goût des plis du vêtement. La statue de Germanicus, extraite des ruines de Gabies, paraît être le produit de l'habile ciseau du maître auteur de la précédente.

Phlégon, affranchi d'Adrien, parle dans son *Traité des Choses merveilleuses*, d'une effigie colossale érigée à Rome près du temple de Vénus, en mémoire des secours que Tibère avait accordés à douze ou quatorze villes d'Asie ruinées par un tremblement de terre (7). Le monument était orné d'emblêmes relatifs au rétablissement de ces villes reconnaissantes..... Cet empereur artificieux ne semblait consentir à l'érection de semblables trophées qu'avec embarras et les yeux timidement baissés. Les murmures de sa conscience lui faisaient craindre peut-être qu'après son trépas, ces signes d'honneur, comme les médailles à son empreinte où se lisaient les mots de *clémence* et de *modération*, loin de protéger sa mémoire, ne l'exposassent à des outrages. L'événement prouva du moins que cette appréhension aurait été très naturelle, car dès qu'il eut cessé de vivre, les malédictions, de toute part, retentirent, comme par écho, près de ses images. La populace en fureur voulait

que son cadavre, transporté à Rome, lui fût livré pour le traîner aux Gémonies; mais le sénat le fit inhumer sans bruit, et remit à des jours plus calmes la solennité des obsèques.

[De J. C. 37 à 41.] — Le luxe extravagant de Caligula ne fut pas plus profitable aux intérêts de l'art que ne l'avait été l'envieux et sombre égoïsme de Tibère. Le nouvel empereur, après avoir annoncé des intentions louables, se lassa bientôt de faire violence à ses penchans désordonnés, et consacra la majeure partie des trésors qu'il trouva dans les coffres de son prédécesseur, à les satisfaire *. Les baladins, les cochers du cirque, eurent surtout beaucoup de part à ses largesses, tandis que les hommes à talens n'en obtenaient que par leurs complaisances à contenter ses étranges caprices. Était-ce, par exemple, dans les ornemens bizarres d'une galère de bois de cèdre, dont la proue d'ivoire était incrustée de pierreries, et qui, pour voiles, avait des étoffes de soie, que des statuaires et des

* Suétone rapporte qu'en moins d'un an il dépensa deux milliards sept cent millions de sesterces.

peintres habiles auraient trouvé l'occasion de développer avec convenance les ressources de leur génie ? Caligula demandait, à l'imagination des gens de l'art, de l'extraordinaire, ou plutôt des prodiges. Élever des colonnades ou des tours sur la mer, aplanir des montagnes, combler de profondes vallées, étaient les entreprises dont il se faisait gloire de braver les périls et les difficultés. Désirant placer dans le cirque du mont Vatican un obélisque qui se trouvait en Égypte, il fallut, pour le transport de cette pierre énorme, un vaisseau de telle grandeur, que quatre hommes pouvaient à peine embrasser la rondeur du mât.

Le projet de percer l'isthme de Corinthe, celui de fonder une ville au sommet des Alpes, occupèrent sérieusement sa pensée; il se proposait aussi de rebâtir le palais de Polycrate à Samos; mais ce qui lui tenait le plus à cœur était la prompte édification des temples où ses effigies devaient être encensées. Se disant tantôt *Mars*, tantôt *Apollon*, *Bacchus*, *Mercure* ou *Hercule*, il fit ôter la tête aux plus belles statues de ces divinités pour y substituer ses portraits. Ainsi furent mutilés quantité de chefs-d'œuvre enlevés de la Grèce..... Memmius Ré-

gulus, gouverneur de cette contrée, avait même reçu l'ordre de faire voiturer à Rome le fameux Jupiter d'Olympie; mais il eut le bon esprit d'objecter, pour préserver cette rare merveille de sa ruine, le danger imminent de pareil transport par terre et par mer.

Lorsque Caligula prenait la fantaisie de se parer des attributs du souverain des dieux, il en apostrophait l'effigie et la menaçait de la bannir du temple, où, disait-il, elle osait usurper sa place; puis feignant de se réconcilier avec l'idole, il lui parlait à l'oreille, et chaque assistant gardait un silence profond. Certain Gaulois, témoin un jour de cette jonglerie, ne put tenir son sérieux.... *Quelle est donc ta pensée?* lui cria l'histrion couronné..... *Ce que je vois*, répartit le naïf étranger, *me paraît très risible*..... Tout autre eût payé de sa tête une ingénuité si hardie.

Ce prince insensé se produisait quelquefois en public sous l'accoutrement des déesses, et prétendait en cette qualité aux hommages que la superstition des païens rendait à Junon, à Diane, à Minerve, à Vénus. Il ne doutait pas que sa jeunesse n'aidât au prestige.

Une statue d'or, révérée comme sa parfaite image dans un temple qui lui était spéciale-

ment consacré, avait un vêtement conforme au sien, aussi souvent qu'il en changeait. Elle eut un collége de prêtres, composé de patriciens qui ne rougissaient pas de remplir les fonctions d'un pareil sacerdoce, dont ils avaient acquis le privilége à des prix exorbitans..... Ils arrosaient l'autel de la statue du sang de diverses victimes d'un choix tout particulier, c'était celui des poules de Numidie, des paons et autres oiseaux de riche plumage. Pendant ces puérils sacrifices la fumée des parfums les plus exquis s'exhalait dans le sanctuaire.

D'aussi ridicules prostitutions du culte divin occasionèrent contre les juifs d'Alexandrie une persécution cruelle. Il en eût été de même à Jérusalem, où la terreur fut au comble quand les Lévites apprirent que la statue de Caligula devait avoir place dans le Saint des Saints. Heureusement Pétronius, gouverneur de Syrie, et le fils d'Aristobule, Hérode Agrippa, trouvèrent le moyen de retarder la cérémonie. Dans l'intervalle la conspiration de Cassius Chéréa délivra l'univers du tyran en démence qui l'opprimait. — [De J. C. 41.]

Winckelmann n'a mentionné que deux têtes antiques de ce dernier fils de Germanicus : l'une

en basalte noir, qui se voyait au Capitole; et l'autre, de marbre blanc, coiffée d'un pli de draperie, tel que l'étaient les pontifes romains dans l'exercice de leur ministère *.

Le même archéologue vante beaucoup un profil, en camée, de cet empereur. Il regarde ce bijou comme un ouvrage parfait en son espèce; ce qui dénoterait que la gravure en pierres fines n'avait point été négligée depuis le règne d'Auguste. Les portraits de Caligula sont rares, car le sénat fit fondre jusqu'à la monnaie de cuivre frappée à cette empreinte détestée. La multitude s'était acharnée de même à la destruction de ses statues; il nous en reste une pourtant, dont la cuirasse et tous les ornemens de détail sont traités avec une extrême délicatesse de ciseau.

Tandis que les sénateurs, qui, tacitement, approuvaient l'acte violent de Chéréa, délibéraient sur les mesures à prendre pour mettre fin à la domination des Césars, quelques soldats prétoriens, qui dans le tumulte avaient massacré

* Les Grecs sacrifiaient à front découvert.

le meurtrier de l'empereur, portaient au champ de Mars le pusillanime Claude pour l'y proclamer successeur du prince assassiné.

A cette nouvelle inattendue, les pères conscrits, désappointés, courent sur l'heure protester de leur dévoûment à celui qui n'était pas moins étonné qu'eux de sa fortune improvisée.

Le gouvernement de ce vieillard sans caractère ne fut que celui de ses épouses et des affranchis dont il se fit l'esclave. Ce n'est pas qu'il manquât d'instruction, car avant d'être parvenu à l'empire, il avait composé, par le conseil de Tite-Live, l'histoire de son siècle; mais par défaut de tact, il l'avait assaisonnée d'anecdotes qu'un savant plus judicieux eût dédaigné de recueillir..... La harangue qu'il prononça dans le sénat pour l'admission des notables habitans de la Gaule-Chevelue aux honneurs de la magistrature, est d'un style assez élégant, mais prolixe. Il se lit encore aujourd'hui sur des tables de bronze déterrées d'une vigne de la côte Saint-Sébastien de Lyon, et conservées au musée de cette ville.

Les érudits d'Alexandrie, où Claude avait eu la prétention de fonder un second établissement littéraire, faisaient de temps en temps lec-

ture d'un de ses ouvrages, écrit en grec, sur les antiquités étrusques et carthaginoises. Ils lui attribuaient aussi l'invention d'un papier nommé par flatterie *charta augusta*. Ce n'était, au surplus, que le perfectionnement du papyrus d'Égypte.

Quant à ses connaissances relatives aux arts du dessin, elles étaient nulles, et son discernement sur ce point était si borné, que les Romains eurent à déplorer la mutilation de deux tableaux d'Apelles, de la composition desquels il crut tirer un merveilleux parti, en y faisant remplacer les portraits d'Alexandre par ceux du triomphateur d'Actium..... Sans l'impulsion puissante donnée précédemment aux talens d'imagination, les ateliers de sculpture et de peinture, à Rome, sous les tristes auspices de Claude, auraient pu dégénérer d'une manière sensible. L'autorité des anciens principes y fut heureusement respectée.

L'entreprise la plus utile à laquelle ce faible prince donna ses soins, a été la construction du port d'Ostie, à l'embouchure du Tibre. Cet important abri manquait, de son temps, aux navires chargés des denrées que les Romains allaient chercher vers les côtes d'Afrique..... Le

beau canal commencé du vivant de Caligula, pour distribuer des eaux salubres sur les sept collines de la capitale, fut enfin achevé; mais on ne put réussir au desséchement des marais du lac Fucin, quoique trente mille ouvriers y eussent travaillé sans relâche.

Le plaisir singulier que l'empereur Claude éprouvait aux spectacles du Cirque, ne lui laissa rien négliger de ce qui pouvait en augmenter l'agrément et l'éclat. Il fit revêtir, en conséquence, les ouvertures d'où partaient les chars, de magnifiques dalles de marbre, et des mètes dorées remplacèrent celles qui, jusqu'alors, n'avaient été que de tuf ou de bois.

Les édifices des provinces reçurent peu d'embellissemens. Il fallut néanmoins restaurer un temple de Vénus bâti sur le mont Éryx, en Sicile; ce dépôt de beaucoup d'objets rares et curieux tombait de vétusté. Vers ce même temps, Vitrasius Pollio, gouverneur d'Égypte, apporta les premières statues de porphyre qu'on eût vues à Rome; mais elles n'y furent point goûtées. Ces sculptures, sous le rapport du goût, ne pouvaient soutenir le parallèle avec les chefs-d'œuvre du ciseau grec dont les temples et les palais de l'Italie était ornés.

Il reste un petit nombre de bustes en marbre ou en bronze de l'empereur Claude; ils sont traités dans une grande et belle manière.

Winckelmann se trompe quand il dit qu'un amateur anglais se trouvant en Espagne durant la guerre de la Succession, y fit emplette de l'un de ces portraits, qui servait de contre-poids à l'horloge de l'église de l'Escurial. Le buste est encore à Madrid, dans le palais *del Retiro*. Le chevalier d'Azara l'y a vu détaché de sa base, et posé sur une plinthe.

La statue d'un jeune Romain, réputée celle de *Britannicus*, est probablement une belle production de cet âge. La draperie surtout paraît, de tout point, comparable à celle du Tibère en marbre dont nous avons signalé l'excellent goût.

En mentionnant ces antiques, Winckelmann disserte encore sur le groupe vulgairement dit d'Arrie et Pœtus. L'une des deux figures, que le statuaire a représentée dans un état de nudité complète, ne saurait conséquemment être celle d'un sénateur romain; l'épée, d'ailleurs, et le bouclier de forme oblongue, n'en sont point les attributs. Il faut voir dans ce personnage, ajoute le savant antiquaire, un en-

voyé du roi des Tyrrhéniens vers sa fille Canacée. L'objet du message était de présenter à la princesse, de la part d'Éole, son père, le glaive dont il lui ordonnait de se frapper, en expiation de l'inceste qu'elle avait commis avec son frère Macarée..... Le soldat, désolé d'avoir transmis un ordre si fatal, et dont il n'avait pas eu connaissance, arrache le fer du sein de la victime et s'en perce à son tour *.

Rien ne prouve que ce groupe ait été fait à Rome, sous le règne de Claude. Il n'est pas, au surplus, d'une beauté bien remarquable, et paraîtrait dater d'une époque plus reculée.

Après la mort de Claude, empoisonné par Agrippine, et pendant les années de démence et de crimes où Néron, héritier du trône au préjudice de Britannicus, appesantit son sceptre ensanglanté sur l'univers, les projets gigantesques

---

* Interea patrius vultu mœrente satelles
Venit, et indignos edidit ore sonos :
« Æolus hunc ensem mittit tibi. » Tradidit ensem,
Et jubet ex merito scire quid istè velit.
« Scimus ; et utemur violento fortiter ense :
« Pectoribus condam dona paterna meis. »
(Ovid., ep.)

de ce monstre fatiguèrent sans cesse l'émulation des artistes, soumis aveuglément à ses caprices. L'immense palais élevé sur les emplacemens de trois quartiers de Rome incendiés, dit-on, par ses ordres secrets — [De J. C. 54.] —, dénote assez de quel œil ce dernier des descendans d'Auguste envisageait les beautés de l'art. Les flammes dévorèrent le Cirque, le *Palatium*, les bâtimens situés dans l'enclos des jardins de Mécène, les belles maisons de Tigellin, celle de *Numa*, les temples de Jupiter-*Stator*, de Vesta, de la Lune, d'Hercule, des Pénates, une infinité de chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, ainsi que d'anciens manuscrits très précieux. Tacite n'ose accuser formellement Néron de ce désastre, dont pourtant il le soupçonne très capable; mais Dion et Suétone ne doutent point qu'il n'en ait été l'auteur, car il voulait rajeunir Rome, élargir ses rues, en aligner les murs, et donner à cette ville neuve le nom de *Néropolis*.

Tout était merveilleux dans les décorations du vaste édifice qui couvrit presqu'en entier le sol dévasté par le feu. On l'appela le *palais d'or*, tant ce riche métal y fut prodigué. Près de l'entrée, se trouvait un colosse de cent pieds de haut, fait par Zénodore, à la ressemblance

du tyran *. Des portiques à trois rangs de colonnes, et dont l'œil pouvait à peine mesurer l'étendue, formaient l'enceinte extérieure du bâtiment. On ne peut aujourd'hui se faire une idée nette de l'extrême magnificence de l'intérieur : des pierreries de toute espèce y étincelaient dans des compartimens de nacre et d'ivoire; les lambris, tournant sur des pivots, figuraient les mouvemens de la voûte étoilée; on y avait ménagé des ouvertures d'où s'échappaient à certaines heures du jour des parfums et des fleurs. Tout, en un mot, dans ce voluptueux asyle semblait créé par magie. Les galeries s'ouvraient sur des jardins, dont les sites, pittoresquement agrestes, avoisinaient de riantes prairies et des champs productifs. D'épaisses forêts peuplées de bêtes fauves, des étangs poissonneux entourés de jolis

---

* Zénodore employa dix années à la fabrication de cette étonnante statue, qui coûta quarante millions de sesterces (neuf millions de notre monnaie actuelle, suivant les calculs de l'abbé Barthélemy).

Pline ne dit pas si Zénodore était d'Auvergne; mais il y avait exécuté, avant de se rendre à Rome, un colosse en bronze représentant Mercure.

pavillons, invitaient aux plaisirs de la chasse et de la pêche.

Un plan si extraordinaire, mis à exécution par les architectes *Sévérus* et *Céler*, fut conçu, peut-être, et même tracé sur le papier par Néron lui-même; car il avait pris des leçons de dessin, et s'amusait parfois, soit à peindre, soit à modeler en terre*. La passion délirante qu'il ressentait pour les arts, ne le rendit pourtant point équitable envers ceux qui se distinguaient en cette partie. Quels encouragemens auraient-ils eu lieu d'attendre d'un émule couronné qui se montrait jaloux de tous les talens, et dont la vanité, dans les concours publics de poésie et de musique, aspirait sans pudeur à des prix que ses mains auraient dû décerner (8)?..... On rougissait de le voir dans la lice, au théâtre, provoquer, comme chanteur, ou cocher, les applaudissemens de la multitude ébahie; et c'est après avoir ainsi prostitué la dignité suprême, tant à Rome, que dans les principales

---

* *Nero pingendi, fingendique non mediocre habuit studium.....* (Suet., cap. XIII.)

cités de la Grèce*, qu'il fit renverser en Élide les statues des vainqueurs aux grands jeux, afin d'anéantir la mémoire des athlètes qui y avaient été couronnés avant lui.

Au retour d'un pays de tout temps illustré par les muses, et satisfait des palmes sans nombre qu'il y avait cueillies, il lui rendit ses franchises et ne le dépouilla pas moins d'un grand nombre de tableaux, sculptures et autres objets de goût restés intacts dans ces belles contrées. La recherche en fut confiée à la sagacité d'un demi-savant nommé Carinas surveillé par Acratus, affranchi rapace et bien digne d'un tel emploi. L'un et l'autre mirent tant de zèle à remplir leur mission, qu'ils enlevèrent près de huit cents figures de bronze, tant grandes que petites, du seul temple de Delphes, lequel pourtant avoit été déja pillé.

---

* Néron n'osa pas faire parade de ses talens à Athènes, où le seul aspect du temple des Euménides glaçait d'effroi les consciences inquiètes ; encore moins aurait-il abordé le sanctuaire de Cérès-Éleusine : la voix tonnante d'un hérault en repoussait les impies.

On présume bien que celles qui étaient en métaux plus précieux, ou en ivoire, et incrustées de pierreries, excitèrent particulièrement l'admiration d'un connaisseur tel que Néron. Ne fit-il pas dorer une statue d'Alexandre le Grand, chef-d'œuvre de Lysippe, comme un moyen de l'embellir encore? Pline rapporte que cette parure abusive voila les délicatesses du ciseau. On enleva depuis le métal parasite; mais la dent du grattoir ne put mordre sans y laisser quelques cicatrices.

Par une fantaisie bizarre, Néron voulut avoir son portrait, peint en proportions aussi colossales que celles de sa statue faite par Zénodore. Cet immense tableau fut exécuté sur toile; c'est le seul de cette sorte dont les anciens aient fait mention; Pline ne parle même de l'entreprise que pour la blâmer *. Si cette peinture eût été digne d'éloges il en aurait nommé l'auteur. Le tonnerre, a-t-on dit, la réduisit en poudre.

Une statue d'Agrippine, le buste de Poppée,

* *Ætatis nostræ insaniam* : telles sont les expressions de l'auteur latin.

et deux ou trois têtes de Néron, dont l'une est coiffée d'une couronne rayonnante, attribut des immortels, ne sont pas des monumens où il soit aisé de puiser des indications suffisantes sur le style des artistes qui florissaient à cet âge. Ce serait s'abuser de même que de considérer différens portraits qui passent pour être ceux de Sénèque, comme des productions de ce temps. Ils représentent, selon Winckelmann, un personnage plus ancien, et qui, probablement, dut jouir d'une estime mieux fondée que celle du précepteur de Néron. Ces images très multipliées ne peuvent appartenir qu'à un siècle où l'art était loin de sa décadence; et les caprices, le luxe désordonné du despote, pervertissaient le goût dans tous les ateliers de Rome. Son règne heureusement ne fut pas d'aussi longue durée que sa jeunesse le faisait appréhender au moment où Vindex et Galba soulevèrent les légions contre lui dans la Gaule-Celtique et l'Espagne; ces nouvelles éveillèrent enfin le timide sénat et l'enhardirent à prononcer un arrêt de mort contre l'ennemi public, dont tous les gens de bien demandaient le supplice. Il se fit justice lui-même. — [De J. C. 68.]

Il paraît que déja, sous cet empereur, la pein-

ture n'était plus une profession dédaignée. Turpilius, chevalier romain, ne crut pas dégrader son caractère en enrichissant la ville de Vérone de ses ouvrages. Amulius ne quittait pas la toge pour se livrer aux mêmes travaux dans la fameuse *maison Dorée*, où la plupart de ses compositions tenaient probablement du genre dit *grotesque* que Ludius, au temps d'Auguste, avait mis à la mode *. Les amateurs d'un goût sévère n'approuvaient pas ces images capricieuses; c'est peut-être ce qu'a voulu faire entendre Pline quand il désigne le talent d'Amulius par ces mots : *humilis rei Pictor*; ils ne doivent pas néanmoins être interprétés dans un sens trop rigoureux, car l'auteur latin mentionne avec éloge une Minerve de ce peintre.

Quelques savans ont présumé que le guerrier combattant, appelé *gladiateur-Borghèse*, et l'Apollon-Pythien exhumé vers la fin du quinzième

---

* Les anciens, par cette qualification de peinture *grotesque*, entendaient un genre d'ornement susceptible d'une infinité de formes naturelles ou chimériques pittoresquement agencées. C'est ce qu'aujourd'hui nous appelons *goût arabesque*.

siècle des ruines d'*Antium* à Capo-d'Anzo *, firent partie des nombreuses statues qu'Acratus et Carinas enlevèrent de la Grèce par les ordres de Néron..... Le célèbre Visconti conjecture que le dernier de ces antiques était une admirable imitation de l'Apollon en bronze de Calamis, lequel florissait au même temps que Phidias.

Quelques archéologues, s'étayant de remarques peu concluantes, ont avancé que les quatre chevaux de bronze emportés de Constantinople, au moyen âge, par les troupes vénitiennes, avaient été coulés en fonte sous ce règne. D'autres leur accorderaient une origine bien plus honorable, si véritablement ils étaient sortis de l'atelier de Lysippe pour figurer sur une des places de Corinthe; ils seraient depuis tombés au pouvoir de Tiridate, roi d'Arménie, qui en fit présent à Néron (9).

Des traditions de cette nature débitées sans preuve aux voyageurs crédules, se propagent

---

* Le cardinal de La Rovère (plus tard Jules II) fit l'acquisition de ce chef-d'œuvre. Devenu pape, il le fit placer au belvédère du Vatican.

de bouche en bouche, et prennent ainsi consistance à la longue. Ce qu'on peut affirmer seulement, c'est que Constantin le Grand fit transporter ces bronzes magnifiques dans sa nouvelle capitale, et qu'en 1204, les Vénitiens, à leur tour, s'en emparèrent pour les placer au dessus du portail de leur église de Saint-Marc. Ils y sont encore, mais après avoir orné, durant les conquêtes de l'armée française en Italie, la place du Carrousel à Paris.

Les arts du dessin que l'imagination fougueuse de Néron et ses projets gigantesques avaient entraînés hors de leur droite voie, dûrent attendre pour combiner sagement de nouveaux efforts, que le sceptre des Césars, arraché violemment des mains du tyran, de celles de Galba, d'Othon, et de Vitellius, fût enfin saisi par un chef ami de la justice, et dont l'autorité tutélaire sut mettre un terme aux calamités du despotisme ou de l'anarchie.

[De J. C. 69.] — Tel se montra Vespasien du moment qu'il parvint à l'empire. Sa prudence ayant d'abord étouffé, parmi les citoyens, tout germe de discorde, et remis les lois en vigueur, il put s'occuper des moyens de rendre à la cité, reine de l'univers, sa splendeur quelque temps

éclipsée. Les décombres que les troubles récens y avaient amoncelés, ne tardèrent pas à disparaître. Le Capitole, dévoré par le feu, se releva, par ses soins, plus majestueux qu'avant ce désastre *. Les temples de l'Honneur et de la Fortune furent, non seulement restaurés à neuf, mais enrichis de belles peintures de la composition de Cornélius Pinus et d'Accius Priscus, dont Pline nous a transmis les noms.....

[De J. C. 70 à 79.] — La dédicace solennelle du temple de la Paix se fit à l'occasion des triomphes remportés sur la nation Judaïque. On mit en réserve, dans ce bel édifice, les vases d'or et autres riches dépouilles du temple de Jérusalem, ainsi qu'un grand nombre de choses rares et précieuses enlevées des villes de la Grèce. Les tableaux furent étalés le long des galeries supérieures. Il reste encore des vestiges de l'escalier en limaçon par lequel on y montait.

---

* Sabinus, gouverneur de Rome lorsque Vespasien son frère vint en chasser Vitellius, se barricada dans le Capitole. Les soldats de ce dernier y lancèrent des torches ardentes, et l'édifice devint la proie des flammes.

Le vaste amphithéâtre, commencé sous le règne de Vespasien, est, de tous les monumens qui embellissaient l'ancienne capitale du monde, celui dont les restes nous laissent une plus haute idée de la magnificence des Romains. *Vespasien et ses fils*, a dit poétiquement Cassiodore, *firent couler un fleuve d'or sur cette construction.*

Ses ruines, qui conservent le nom de *Colisée*, ne peuvent se contempler aujourd'hui, malgré la nudité actuelle de la masse, sans un saisissement d'admiration mêlé de respect. Le burin des graveurs en a trop souvent reproduit l'aspect et le plan, pour que la description, qui, d'ailleurs, se lit en mille ouvrages, ne fût pas, ici, superflue. Nous dirons seulement que ce ne sont pas les barbares du nord, comme on pourrait le croire, qui ont dépouillé ce bâtiment extraordinaire de ses marbres et de ses bronzes, mais les Italiens eux-mêmes. A ce sujet, l'abbé Barthélemy, de l'académie des Inscriptions, cite une lettre déposée aux archives de Rome, où il a pu lire la teneur d'une convention projetée entre les chefs des différens partis qui, vers la fin du moyen âge, déchiraient la cité. Le traité portait « que les familles nobles pourraient se

partager les débris du Colisée et les employer aux réparations et agrandissemens de leurs palais.» Ainsi donc ce monument ne fut considéré, dès le quatorzième siècle, que comme une sorte de carrière propre à fournir d'excellens matériaux pour la maçonnerie.

Le Colisée, primitivement, pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs. Sa forme extérieure était ronde, quoique l'arène fût ovale; des statues représentant les provinces de l'empire ornaient l'intérieur. La déesse *Roma*, une pomme d'or sur la main, dominait au milieu de ces figures allégoriques. Le colosse de Néron, qui se trouvait dans le voisinage de cet amphithéâtre et avait été ébranlé sur sa base, fut redressé; mais les citoyens manifestèrent le désir d'en changer la tête et de la remplacer par celle d'Apollon, d'autres disent par le portrait de Titus *.

---

* Suétone rapporte que parfois on détachait le buste d'un méchant prince des épaules de la figure, pour y substituer une autre effigie. La plupart des statues en pied étaient disposées de manière à faciliter ces remplacemens. Par cette précaution singulière, bien des antiques mutilés ont été restaurés assez heureusement.

Les réparations des grandes routes, des aqueducs, de plusieurs cités ravagées par des tremblemens de terre ou des incendies, nécessitèrent encore bien des dépenses qui ne pouvaient être ajournées ; mais l'administration des revenus publics par un prince naturellement économe, pourvut à tous les besoins sans que le peuple en fût foulé. L'épargne personnelle de Vespasien, vu l'ordre qui régnait dans l'intérieur de son ménage, le mit à même de fournir des secours à quelques sénateurs tombés dans l'indigence, et d'accorder des pensions aux professeurs d'éloquence grecque et latine. S'il condamna, par mesure arbitraire, les philosophes à sortir de Rome, c'est que l'éloge de la liberté telle qu'ils la peignaient, prenait dans leurs déclamations l'accent de la révolte. Ce coup d'autorité devenait nécessaire au repos de l'État..... Sous ses auspices, néanmoins, les sciences et les arts virent s'ouvrir une ère nouvelle, et les talens, en fait de dessin, rentrèrent dans la droite voie, dont le luxe insensé des Caligula, des Néron les avait détournés.

[De J. C. 79.] — La mort de Vespasien, qui dans ses dernières années avait associé son fils aîné, Titus, au gouvernement de l'empire, laissa

briller en toute conjoncture le zèle dont cet excellent prince était animé pour le bonheur de sa patrie. Ses vertus, d'avance, lui avaient concilié tous les cœurs, et les Romains le proclamèrent à juste titre *les délices du genre humain.*

[De J. C. 79 à 81.] — Durant le court espace où *les dieux*, selon l'expression d'un poète, *ne firent que le montrer à l'amour des Romains*, son active bienfaisance eut à lutter contre les fléaux qui désolèrent la capitale et le midi de l'Italie. La première éruption du Vésuve (10) dont l'histoire ait parlé, vomit des torrens de lave et couvrit d'une épaisse nuée de cendres Herculanum, Pompéi et les plaines voisines du volcan. Pline le naturaliste osa s'en approcher pour observer un si effrayant phénomène..... L'amour de la science fut cause de sa perte; l'air infecté le suffoqua *. Les habitans de la Campanie, en cette affreuse conjoncture, obtinrent tous les soulage-

---

* Les livres de cet infatigable écrivain, qui, jusqu'à présent, nous ont fourni d'abondantes ressources, mériteraient le titre collectif d'*Encyclopédie des anciens.*

mens qu'ils avaient lieu d'attendre du naturel compatissant et généreux de Titus.

Les vapeurs sulfureuses du Vésuve, poussées par les vents, dit-on, jusque sur les côtes de la Syrie et de l'Égypte, causèrent dans le pays une sorte de contagion pestilentielle dont la ville de Rome ne fut pas exempte..... Un épouvantable incendie qui dura trois jours entiers répandit encore la consternation et le deuil dans les plus beaux quartiers de la cité : le Capitole, les temples de Sérapis, d'Isis, de Neptune, le portique d'Octavie et la bibliothèque d'Auguste devinrent la proie des flammes; elles endommagèrent considérablement le Panthéon, le magnifique théâtre de Pompée et celui de Balbus. Ce désastre anéantit des richesses de tout genre et, sous le rapport des arts, la plupart irréparables. Le bon empereur aima mieux dépouiller son palais, ses maisons de plaisance de leurs ornemens, et vendre ses bijous, se priver d'une partie de son mobilier, pour décorer ou réparer les édifices dévastés par le feu, que d'accepter les contributions auxquelles ses amis offraient de souscrire. Il sut donc, par des sacrifices personnels, et sans avoir recours à des édits bursaux, se créer des ressources suffisantes; elles lui permirent

même de donner au peuple des spectacles et des jeux, dans l'espoir d'effacer, peu à peu, les impressions que les malheurs récens devaient laisser dans les esprits.

Conservant un tendre souvenir de l'infortuné Britannicus, l'ami de son jeune âge, il ordonna l'exécution de la statue équestre, en ivoire, de cette victime intéressante de la fureur jalouse de Néron, et décida que chaque année elle serait promenée pompeusement pendant les jeux du Cirque.

Il n'eut pas le temps d'embellir Rome de nouveaux monumens; mais il hâta l'achévement du Colisée et des bains contigus au palais impérial. Les peintures dont il fit orner les plafonds et les murs de ces bains, étaient d'un goût bien délicat; car Raphael, le prince des peintres modernes, a puisé dans ces vestiges, que la main du temps n'a pas entièrement effacés, d'agréables modèles pour la composition des arabesques du Vatican.

L'arc de Tite ne fut construit qu'après la mort de cet empereur. C'est le premier monument de ce genre où l'on ait employé l'ordre composite. Sur les bas-reliefs dont il était enrichi, se trouve encore l'imitation des objets enlevés du temple

de Jérusalem : le Candelabre, la table des Pains, les vases, les trompettes, etc. Cet arc a tant de ressemblance avec celui de Bénévent, consacré à Trajan, que l'un semble avoir été disposé d'après le plan de l'autre; tout au moins ont-ils été bâtis sur les dessins d'un seul et même architecte.

Winckelmann fait mention d'une belle tête colossale de Titus, et d'un portrait de Julie, fille de ce prince, gravé par Évodus sur une aigue-marine. Il existe encore une statue du même empereur qui le représente complétement armé, portant les *jambarts* (ocreæ); les ornemens de la cuirasse sont très riches et d'une admirable exécution.

En parlant des marbres antiques de cette époque, nous ne saurions passer sous silence le groupe incomparable de Laocoon et de ses fils, que Pline vante en ces termes : *Opus omnibus et picturæ et statuariæ præponendum.* Cet écrivain nous a transmis les noms des statuaires rhodiens, *Agésandre*, *Athénodore* et *Polydore*, qui en sont les auteurs; mais il ne s'explique point sur le temps où ils florissaient. On peut présumer qu'après avoir ébauché leur chef-d'œuvre, destiné à la décoration des bains de Titus, ils le

terminèrent sur ce local, d'où il a été déterré en 1506. A défaut de notions positives, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire textuellement l'opinion du savant Visconti, lequel, adoptant les calculs de Lessing *, suppose que ce superbe ouvrage a été fait à Rhodes entre le règne d'Auguste et celui de Vespasien. Ce dernier empereur, ajoute-t-il, aurait fait transporter le groupe à Rome, quand il réduisit l'île en province romaine..... « Winckelmann, dit « M. Visconti, séduit par son enthousiasme et « par le préjugé qui régnait dans l'histoire de « l'art, considérait le Laocoon comme une pro- « duction du siècle d'Alexandre ; en effet, la « beauté des formes, la convenance et l'éléva- « tion des caractères, la justesse, la vivacité et « la noblesse de l'expression, ont été portées « dans ce chef-d'œuvre à un degré si éminent, « que Pline, qui l'avait sous les yeux, ne con- « naissait rien de préférable dans ce que la

* Voyez l'écrit intitulé *du Laocoon*, ou *des Limites de la Poésie et de la Peinture*, traduit de l'allemand par Ch. Wanderburg; plus *le Classement chronologique des Sculpteurs grecs*, par M. Émeric David.

« sculpture avait produit de plus accompli.
« Trois siècles actuellement écoulés depuis la
« renaissance des arts, n'ont fait que confirmer
« le jugement de cet auteur célèbre.

« Raphael Mengs, en examinant cette scul-
« pture admirable, et en la voyant terminée au
« simple ciseau, a observé avec beaucoup de fi-
« nesse que cette manière ne devait pas appar-
« tenir aux époques les plus anciennes de l'art
« perfectionné; la parfaite imitation de la nature
« était alors le but des artistes, et ce n'est que
« par le fini le plus précieux, qu'ils peuvent y
« arriver; mais à une époque moins ancienne,
« où l'admiration pour les ouvrages soigneuse-
« ment terminés était, pour ainsi dire, un peu
« usée par la vue d'une infinité de chefs-d'œu-
« vre, les amateurs ont pu montrer plus de goût
« pour les produits de l'art où l'on avait tant
« soit peu négligé cette trop minutieuse exacti-
« tude d'imitation, et où l'artiste, avec facilité,
« maniait son ciseau. Alors seulement, on a dû
« préférer au fini cette autre manière où l'imi-
« tation de l'épiderme a moins de vérité, mais
« où l'œil du connaisseur se plaît à remarquer
« sur la trace de chaque coup d'outil l'esprit
« et le sentiment du statuaire.....

« Le torse d'Apollonius et le faune-Barberini « appartiennent, sans contredit, aux temps de « la grandeur romaine. Les sculpteurs de cet « âge cherchaient à faire apprécier leur habileté « par la manière spirituelle dont ils terminaient « au ciseau les parties nues, que leurs prédéces- « seurs avaient finies plus lentement et plus soi- « gneusement avec la râpe et la pierre-ponce (11). « Cette méthode hardie a été employée par les « auteurs du Laocoon *. Enfin l'extrême célérité « avec laquelle on élevait des édifices à Rome « pour satisfaire l'impatience du maître, forçait « les artistes à s'associer pour travailler sur un « même bloc. Souvent l'ouvrage était enlevé de « l'atelier avant d'être entièrement achevé..... « L'intérêt et la nécessité imposaient silence aux « passions qui semblaient interdire des associa- « tions pareilles. Il est donc possible que cette

---

* Le sentiment de Mengs et de Winckelmann sur cette hardiesse d'exécution est d'un grand poids; mais, bien que le savant Visconti semble le partager, de nouvelles observations tendent à faire prévaloir une opinion contradictoire. Voyez au surplus les *Détails supplémentaires* (11).

« pluralité d'auteurs ait été la cause de quel-
« ques légers défauts qu'on a remarqués dans
« le groupe du Laocoon : la jambe droite du fils
« aîné est un peu plus longue que l'autre, et
« l'ongle du pouce de la main gauche est tourné
« de manière à donner l'idée d'une troisième
« phalange; en appliquant le compas à diffé-
« rentes parties du groupe, on a découvert en-
« core d'autres défauts de symétrie. Ils ne sont
« pas réels, s'ils ne peuvent être aperçus que
« par ce moyen..... »

Vu le but particulier de nos recherches, nous n'avons pas cru devoir omettre ces détails curieux, que le règne de Titus nous a permis de consigner dans nos récits..... A peine ce fils de Vespasien commençait-il à goûter le plaisir de faire des heureux, qu'une maladie mortelle interrompit le cours de ses bienfaits, et fit passer le sceptre dans les mains d'un frère véhémentement soupçonné d'avoir, par le poison, hâté l'heure de son trépas. — [De J. C. 81.]

Domitien n'attendit pas même que Titus eût rendu le dernier soupir pour se faire proclamer empereur; ce fut pourtant les yeux en pleurs, qu'il osa prononcer le panégyrique de celui dont perfidement il avait convoité la place;

mais, après avoir débuté comme Tibère et ses deux successeurs par des actes louables, il déposa le masque de vertu qui gênait son naturel féroce et ses penchans déréglés.

L'hypocrisie était au nombre de ses vices. Se flattant que des libéralités d'apparat fermeraient la bouche aux censeurs qu'il redoutait, les jeux institués par Néron à l'instar de ceux qui se célébraient en Élide, furent rétablis et consacrés à Jupiter-Capitolin. L'annonce fastueuse des prix qu'il devait distribuer dans ces solennités, y fit accourir une foule d'orateurs, de poètes et de musiciens..... Il voulait se concilier aussi l'affection d'une multitude passionnée pour les spectacles dramatiques, et promit des couronnes aux acteurs qui se distingueraient par la vivacité de leurs pantomimes *. Cet étrange imitateur d'Auguste caressait les savans, dont les éloges pouvaient lui procurer de la renommée

---

* A la représentation d'un combat de cavalerie, la reconnaissance des spectateurs éclata par des démonstrations qui tenaient du délire. Jamais ni Vespasien, ni Titus, ne provoquèrent de pareils hommages.

en cette qualité. Quelques-uns furent chargés de visiter les bibliothèques d'Alexandrie, et d'y faire copier les livres dont les Romains, depuis le dernier incendie des plus beaux établissemens de leur capitale, avaient à regretter la perte.

Du vivant de son père, Domitien avait fait semblant d'aimer la retraite pour s'y livrer à l'étude ; car sa folle prétention était de passer pour érudit et bel-esprit. Des auteurs complaisans lui vendaient, dit-on, leurs ouvrages, qu'il publiait comme sortis de sa plume. Pline et Quintilien ont parlé de son prétendu talent pour la poésie, et Valérius Flaccus, d'un poème de sa composition *sur la Prise de Jérusalem.*

Ses travaux littéraires cessèrent de l'occuper dès qu'il fut monté sur le trône; et pour acquérir une célébrité plus durable, il résolut d'attacher à son nom le titre de fondateur de nombreux et splendides monumens d'architecture; ce qui fit dire à Plutarque qu'*il sembla vouloir tout convertir en pierre ou en or.....* Son premier soin fut la réédification du Capitole, que Titus avait désiré vainement d'entreprendre. On y transporta de belles colonnes de marbre pentélique, faites à Athènes pour le temple de Jupiter-Olympien. Mais il fallut les ajuster au nouvel emplacement;

et en les repolissant, on en altéra les formes élégantes. Rien ne fut épargné pour la somptuosité de l'édifice; les seules dorures coûtèrent plus de douze mille talens. *Si quelqu'un s'en étonne*, dit encore Plutarque, *qu'il parcoure les galeries et les bains des concubines de Domitien, il s'étonnera davantage.*

Pour le seul plaisir d'entendre exalter sa munificence, il enrichit le temple de Sérapis, celui d'Isis, et le Panthéon d'Agrippa, d'ornemens peut-être superflus. Se flattait-il de mettre en oubli les noms de ceux qui en avaient jeté les fondemens? on serait tenté de le croire; car un antiquaire du siècle dernier observe que le règne de Domitien à fourni, dans l'espace de quinze ans, moins de médailles restituées que celui de Titus, qui fut si court *.

---

* L'opinion de nos savans modernes varie, à la vérité, sur le sens positif des lettres *rest*, abréviation du mot *restituit*, que probablement il faut lire sur les médailles romaines frappées par ordre des empereurs qui avaient l'intention louable de renouveler ainsi la mémoire de leurs devanciers. Domitien dési-

Ce qui nous reste aujourd'hui de l'incroyable quantité de sculptures exécutées durant ce règne, se réduit à très peu d'objets. Winckelmann mentionne quelques bas-reliefs du temple de Pallas, et les deux trophées nommés, mal à propos, *trophées de Marius*. Il fonde sa conjecture sur la conformité de style et de main-d'œuvre de ces marbres, avec d'autres, de même sorte, incrustés dans un pan de mur de la maison de plaisance de Domitien.

Une statue en marbre de Paros, où ce tyran est représenté nu, avec une simple courroie d'épée en écharpe, et deux bustes, dont l'un est de grandeur colossale, se sont conservés par miracle. Les sénateurs, après l'assassinat du monstre, la privèrent des honneurs de la sépulture, et proscrivirent tout ce qui pouvait en rappeler le souvenir.

[De J. C. 96.] — Le respectable Nerva, revêtu de la dignité impériale par l'assentiment général des Romains, ne put leur consacrer que les der-

rait ne recommander d'autre nom que le sien à la postérité.

nières années de sa vie; mais des actes de justice et de bonté en marquèrent tous les instans, et la sagesse de son gouvernement à fait dire à Tacite que *le pouvoir absolu n'est pas toujours incompatible avec la liberté publique.*

Sous l'administration paternelle de ce bon prince, les arts reprirent une allure plus franche. Le superbe forum, antérieurement commencé, et auquel on donna son nom, fut achevé dans toutes ses parties. Nous remarquerons que trois colonnes de l'un des portiques de l'enceinte sont debout encore; elles soutiennent un reste de plafond où se trouvent quelques détails d'ornement, rarement employés de cette manière par les anciens architectes. On en voit néanmoins de ce genre sur les plafonds à demi ruinés de Palmyre et de Balbek.

Le désir de supprimer des impôts nouvellement établis fit ordonner la fonte, et la conversion en monnaies, des effigies en or ou argent de l'empereur Domitien, ôtées du Capitole, et qu'on tenait cachées. Avec cette ressource et la vente de la riche vaisselle et des meubles superflus du palais, il fut possible, non seulement d'alléger le poids des taxes, mais d'acheter des terres et de les partager entre d'honnêtes fa-

milles dans la détresse, de celles même que, politiquement, il était à propos d'écarter de la ville.

La dernière preuve que Nerva donna de son amour pour ses sujets, fut d'appeler Trajan au partage de l'autorité suprême. Ce guerrier lui parut plus capable que tout autre, par ses qualités éminentes et son courage, d'aider la vieillesse du souverain à soutenir le fardeau de l'empire.

[De J. C. 98.] — Le peuple Romain n'a pas connu de jours plus glorieux et plus prospères que ceux où ce même Trajan, devenu seul possesseur du trône des Césars, y fit admirer toutes les vertus qu'il aurait désiré voir réunies dans le chef de l'état, lorsqu'il n'était qu'un simple particulier. Ce souhait, il l'avait souvent exprimé, sans prévoir, qu'un jour, il pourrait le réaliser; aussi l'entendit-on dire au préfet du Prétoire, en lui conférant, comme souverain, les insignes de sa dignité : *Prends ce fer pour ma défense, si j'use sagement du suprême pouvoir, et pour m'en frapper si j'en abuse.*

Les travaux militaires de Trajan ne lui avaient pas laissé le loisir de s'appliquer aux belles lettres; mais chez lui, les leçons de l'expérience

et la rectitude de son jugement, suppléant au défaut des études, le mettaient à même de profiter au besoin des lumières d'autrui. Dans ses vues d'utilité publique, il forma pour l'usage des savans une très riche bibliothèque, et s'empressa de fournir aux hommes à talent de chaque profession, les secours nécessaires au perfectionnement de leur genre d'industrie (12).

S'il aima les plaisirs, ils ne lui firent jamais négliger le soin des intérêts publics; ses goûts d'ailleurs et ses amusemens étaient fort peu dispendieux. L'ordre et l'économie régnaient dans son intérieur, et la gestion bien entendue des finances de l'état lui permit de fonder des villes, d'ouvrir de grandes routes, de construire des chaussées à travers les plaines marécageuses, et, par la facilité des communications, de favoriser l'activité du commerce dans les provinces. Les édifices qui faisaient l'ornement de la capitale, furent tous réparés; et les ateliers de peinture et de sculpture, se repeuplant d'élèves pleins d'émulation, devinrent de véritables écoles, où l'enseignement ne se plia plus aux fantasques exigences d'un luxe avide de nouveautés. L'architecture surtout, fidèle aux bons principes, en consacra l'autorité par des construc-

tions qui auraient pu rivaliser d'élégance avec celles dont Périclès, autrefois, avait embelli la ville d'Athènes.

[D. J. C. 100.] — Le *forum Trajani*, assis sur le plateau d'une colline de cent quarante pieds d'élévation, fut formé par une enceinte de portiques enrichis de beaux bas-reliefs, d'après les plans d'Apollodore de Damas. De hautes colonnes de granit noir en supportaient les voûtes; une rangée de statues en couronnait le faîte et donnait à l'ensemble l'aspect le plus majestueux. A l'un des côtés du forum se trouvait un temple; et de l'autre un bâtiment d'égale dimension, où la statue équestre de Trajan fut placée (13). Les particularités de la guerre faite aux Daces sont figurées en ligne spirale, sur le fût de la fameuse colonne qui dominait au centre du forum; elle y est restée debout jusqu'à nos jours. Les écrits des anciens ne nous ont pas transmis les noms des artistes qui en ont fait les bas-reliefs; le style de ces sculptures rappelle celui des beaux âges de l'art grec.

Il nous reste une statue de Trajan revêtu de son armure. La cuirasse est couverte d'ornemens ciselés avec beaucoup de délicatesse. Le *Paludamentum*, semblable, quant au jet, à celui

des images de Jupiter, a depuis été un des ajustemens consacrés aux figures héroïques des Césars.

Une autre statue représente cet empereur assis et costumé en philosophe, tenant un globe dans sa main gauche. Ce marbre antique, cité par Winckelmann, est en grande partie restauré..... La statue de Plotine, épouse de ce prince, est très remarquable, vu la beauté des vêtemens et la finesse de l'exécution. La tête a été copiée d'après un buste colossal de cette impératrice, lequel se voit au Vatican.

L'arc triomphal d'Ancône, tout dépouillé qu'il est de ses bronzes, est un des beaux débris de l'architecture romaine. La masse, en marbre blanc, s'est assez bien conservée. Elle est flanquée de quatre colonnes corinthiennes restées sur leurs piédestaux. On regrette de ne plus y contempler l'effigie du triomphateur, dont le portrait en marbre antique, et d'une fort habile main, existe au musée du Louvre.

[De J. C. 117.] — Adrien, reconnu chef de l'empire en vertu de sa prétendue adoption par Trajan, montra tant de passion pour les arts, qu'il sembla les faire régner, en quelque sorte, avec lui; les sculpteurs, les peintres, les hommes

de lettres qui fréquentaient habituellement la cour, y étaient reçus en amis..... Comme il avait la prétention d'exceller dans tous les genres de talent, des comités de gens de goût se rassemblaient sous sa présidence. Il y improvisait en vers avec les poètes, argumentait avec les philosophes, chantait et jouait de divers instrumens avec les musiciens, et tâchait de rivaliser d'imagination et d'adresse avec les artistes, en maniant leurs outils. Sur ce dernier point, quelques flatteurs, s'étaient permis de dire que ses connaissances variées dans la pratique du dessin lui auraient assuré beaucoup de renommée, s'il eût été dans le cas d'exercer les professions qui y sont relatives *.

Le désir de manifester les ressources de son génie par de magnifiques entreprises lui fit

---

* Il avait essayé de faire une statue que ses courtisans vantèrent comme étant comparable à ce que les ateliers de Sicyone et d'Athènes auraient pu produire d'excellent en sculpture.

L'histoire naturelle, l'astrologie, les mathématiques, la médecine même, étaient au nombre des sciences qu'Adrien prétendait posséder.

créer le vaste enclos de la *villa Adriana*, rempli de temples, de palestres, de théâtres, et d'une quantité d'objets curieux en toute espèce d'invention. Les historiens du temps ne nous ont laissé aucune description détaillée de tout cela; Spartien se contente de dire qu'Adrien avait fait imiter dans les jardins de cette superbe maison de plaisance, les monumens les plus remarquables de la Grèce et de l'Égypte : on y retrouvait le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pœcile, et la délicieuse vallée de Tempé. Les mystérieuses régions des morts, telles que l'imagination des poètes les a dépeintes, n'avaient point été oubliées, et se voyaient aux entours d'une chapelle dite *de Canope*. Ces choses paraissent si merveilleuses, qu'il serait assez naturel de présumer qu'elles se réduisaient à des *perspectives* simulées par la peinture.

C'est, néanmoins, de ce riche sol, fouillé depuis trois cents ans, qu'on a déterré les débris de sculpture qui font aujourd'hui l'ornement des plus riches musées de l'Europe..... La précieuse mosaïque où l'on voit des colombes autour d'une jatte d'eau, et les deux centaures en marbre noir, sur les socles desquels sont gravés les noms d'*Aristeas* et *Papias* d'Aphro-

disium, sortent de ces fouilles, ainsi qu'un grand nombre de figures, tant de l'ancien style égyptien, que de ce même style perfectionné par l'élégant ciseau des statuaires grecs.

Adrien mettait à profit tous les moyens que les circonstances rendaient plausibles pour recommander le souvenir de son administration libérale à la postérité. Les urgentes réparations du forum d'Auguste, du temple de Neptune, et des bains d'Agrippa, motivèrent la seconde consécration de ces édifices; mais les noms des premiers fondateurs ne se lurent point dans les inscriptions des médailles commémoratives de ces nouvelles solennités; le nom de l'empereur qui les avait ordonnées, y fut seul rappelé; on donna, de même, celui de sa famille au pont magnifique, voisin du mausolée, dit *Moles Adriani,* qui n'est plus que le château Saint-Ange.

Cette tour fastueuse était anciennement entourée d'une colonnade d'ordre corinthien, et l'étage supérieur, qui n'existe plus, avait pour couronnement la statue colossale d'Adrien sur un quadrige. Tout le bâtiment était revêtu de marbre blanc et d'admirables sculptures.

Les portraits de cet empereur, en bas-relief, en ronde-bosse, ou gravés sur pierre fine, con-

firment la haute idée qu'on doit se faire du talent des artistes, dont il récompensait noblement les travaux. Les diverses entreprises dont il leur confia l'exécution, ne se bornèrent pas à l'embellissement de Rome et des principales cités de l'Italie; mais les provinces d'outre-mer, qu'il visitait assez fréquemment, furent, par ses soins, décorées de beaux monumens à la gloire de leurs grands hommes. Une riche colonne orna la sculpture modeste d'Épaminondas à Mantinée. En la plaçant, Adrien fit graver sur la base l'inscription que lui-même avait composée. Il ne témoigna pas moins de vénération pour la mémoire de Pompée, lorsqu'il aborda la plage d'Afrique, où réposait la cendre de cet illustre capitaine..... Athènes, où il vint assister aux mystères de Cérès-Éleusine, au retour de son expédition contre les Parthes, reçut de nouveau des témoignages signalés de sa munificence.

Ayant été proclamé par deux fois archonte au sein de cette *mère patrie des beaux-arts*, il l'enrichit d'une galerie, ou bibliothèque, dont le plan fut généralement admiré.

Indépendamment de trois temples élevés à ses frais dans la même ville, il pourvut encore

à l'achévement de celui de Jupiter-Olympien, commencé depuis sept cents ans par Pisistrate, et resté jusqu'alors imparfait. L'accomplissement de cette entreprise satisfaisait d'autant plus sa vanité, que Périclès et, long-temps après, Antiochus-Épiphane, avaient tenté d'y mettre la dernière main. Une statue de Jupiter, en or et en ivoire, fut pompeusement, enfin, inaugurée dans ce sanctuaire. Chaque cité de la Grèce concourut à l'érection, dans le même local, de celle du prince qui répandait ses dons sur toute la contrée; mais les Athéniens, pour mieux exprimer leur reconnaissance, lui rendirent les honneurs divins.

Adrien se chargea volontiers des dépenses relatives à l'établissement de ses autels dans l'Attique; et, ce premier pas fait, les provinces d'Asie ne tardèrent pas à lui prodiguer de pareilles adorations.

Ses effigies, partout multipliées, ont bravé, quelques-unes du moins, les outrages du temps; mais, parmi les marbres antiques de cette époque, les connaisseurs considérèrent comme un objet supérieur à tout autre, l'Antinoüs du Capitole, appelé *Lantin* par abréviation. Cette belle figure représente incontestablement l'es-

clave favori d'Adrien, passant des graces de l'adolescence à la vigueur de l'âge viril.

Dion Cassius rapporte que, durant le séjour d'Adrien en Égypte, le jeune Bithynien se précipita superstitieusement dans le Nil, espérant obtenir, par le sacrifice de sa vie, la conservation de celle de son maître, qu'une maladie dangereuse menaçait d'un trépas prochain.

Si le fait est véritable, on conçoit que ce généreux dévoûment ait fait décerner à la victime les pompes de l'apothéose. D'autres ont dit qu'Antinoüs se noya par accident, et que l'indisposition de l'empereur, qui le chérissait tendrement, servit de texte au récit de Dion Cassius. Quoi qu'il en soit, l'encens fuma devant les images du beau jeune homme. On le voit figuré sur des médailles, tantôt en Apollon, tantôt en Bacchus, en Mercure, sous les traits du pasteur Aristée ou d'un Hercule imberbe.

Dans le temple de la ville de Basa, nommée alors *Antinoé*, ses statues avaient été faites par des artistes grecs à la manière égyptienne. Il s'en est conservé deux de ce style mixte, mais très remarquables, vu l'excellence de l'exécution. L'une, de marbre rouge, est de grandeur presque colossale; l'autre est de marbre penté-

lique. Il est à croire que, pour celle-ci, le statuaire grec a eu l'intention de donner à la figure d'Antinoüs déifié la couleur d'Orus, le dieu de la lumière. C'est en effet le seul de leurs personnages mystérieux que les Égyptiens fissent représenter en marbre blanc. Les bras de cette statue paraissent un peu maigres, mais peut-être le sont-ils à l'imitation de ceux du modèle. Les belles proportions des torsès ont, au surplus, autant d'élégance que de correction.

Le bas-relief où ce même favori semblait être élevé sur un char de parade, en vertu de son apothéose, n'offre que la partie supérieure de la composition primitive; le reste s'est brisé. Le triomphateur tenait en main les rènes de ses coursiers; on y a substitué des fleurs tressées en guirlande, quand il a fallu restaurer ce fragment précieux. La noble expression du profil et le fini du *faire* ne laissent rien à désirer : les contours sont d'une pureté parfaite; l'exécution des cheveux et de la draperie est un peu négligée; mais, en contemplant un si bel ouvrage, à peine ose-t-on se permettre pareilles remarques.... Deux têtes colossales d'Antinoüs, dont la moins grande est couronnée de lière,

sont des portraits où la vérité d'imitation s'allie à la hauteur du style.

[De J. C. 130.] — Nous présumons que le buste du médecin Asiasticus est un des chefs-d'œuvre de cet âge. Il faut attribuer encore aux habiles maîtres du même temps la délicieuse figure du *bon génie*, ayant la corne d'abondance sur le bras gauche et le grand serpent qui s'y entortille. Elle est nue, et voilée seulement dans la partie inférieure du corps, par une légère draperie.

Si les libéralités d'Adrien, le seul peut-être des successeurs d'Auguste qui, véritablement, ait eu le goût des arts, provoquèrent avec tant de succès la fécondité des statuaires dans les ateliers de Rome, cet état prospère ne pouvait se soutenir bien long-temps après son trépas : les produits de la sculpture et de la peinture, étalés à profusion, non seulement dans les édifices publics de la capitale et des provinces, mais dans les habitations privées des riches citoyens, avaient tellement accoutumé les yeux à ces sortes d'objets, que, sous les règnes suivans, on ne les admira que par habitude. L'émulation dans les écoles perdit, dès lors, son plus puissant mobile. Les inspirations des muses y devinrent

plus rares; et si les talens, jusqu'à la fin du second siècle de l'ère nouvelle, ne dégénérèrent pas d'une manière sensible, c'est qu'un heureux mécanisme d'exécution facilita les moyens de reproduire avec une apparence de nouveauté les idées anciennes.

[De J. C. 138.] — Antonin le *Pieux*, plus jaloux d'être aimé que d'éblouir par son faste, n'avait pas, comme son prédécesseur, la fantaisie des bâtimens somptueux; il accorda néanmoins les sommes nécessaires au prompt achèvement du superbe mausolée d'Adrien, au trône duquel il succédait en qualité de fils adoptif, et ne se dispensa point, quoiqu'il fût naturellement économe, d'élever un temple à ce dieu de nouvelle création.

Les événemens du règne de ce sage empereur sont de peu d'intérêt relativement à nos recherches; il aimait la retraite et le silence; s'il prit les armes, ce ne fut qu'à contre cœur et pour repousser les ennemis de l'empire.

La maison de plaisance qu'il fit construire à Lanuvium, lieu de sa naissance, était ornée de beaux morceaux de sculpture que des fouilles, faites sur le même terrain vers le commencement du dix-huitième siècle, ont heureusement

rendus au jour. De ce nombre est une statue de Thétis, fort mutilée, mais dont les formes, celles du moins qui sont restées entières, se dessinent par des contours si gracieux, que Winckelmann, en les décrivant, semblerait vouloir faire, une seconde fois, l'éloge de la Vénus de Médicis. Il présume que cette figure date d'une époque antérieure à le fondation du palais de Lanuvium. Peut-être, ajoute-t-il, y aurait-elle été transportée de quelques-uns des temples de la Grèce.

Nous aurons bientôt à remarquer qu'après les règnes des deux Antonins, les produits de la statuaire, quoique d'un assez bon style, perdirent néanmoins cette fleur de beauté que Winckelmann a cru retrouver dans la Thétis de Lanuvium. —[De J. C. 138.]—Les sophistes, jouissant alors d'un immense crédit chez les grands, et n'y préconisant que les gens de leur secte, regardaient avec dédain les artistes dont le talent, selon leur dire, n'allait guère au delà d'un adroit maniment d'outil. Les propres paroles de Lucien, destiné dès sa jeunesse à la profession de sculpteur, en font foi; ce sophiste célèbre suppose poétiquement que la *science* lui est apparue en songe dans la maison d'un

oncle *, où il était en apprentissage, et qu'elle lui a tenu le discours suivant : *Si tu renonçais à devenir mon disciple pour apprendre à polir le marbre plutôt qu'à polir ton ame, tu ne serais qu'un homme ordinaire, confondu dans la foule, et toujours tremblant devant ceux qui s'élèveraient au dessus de toi par leurs richesses. Fusses-tu même un Phidias, un Polyclète, tu trouverais à peine un individu doué d'un peu de sens qui désirât être à la place d'un vil artisan tel que toi, vivant du travail de ses mains. Oses-tu donc délibérer pour quitter ce travail ignoble? Hé bien! revêts une robe poudreuse, prends cet accoutrement d'un esclave, et désormais un lévier, un maillet, un ciseau dans les mains, courbé sur un bloc de pierre, tu borneras là tes idées, et ton esprit, absorbé par ce labeur, ne pourra s'élever à rien de véritablement noble.*

De telles opinions hautement énoncées dans les chaires publiques, et facilement adoptées par les gens titrés, portèrent le découragement dans

* Il était Grec d'origine, et vint en Italie au temps des Antonins.

les écoles, où quelques anciens maîtres, qu'Adrien naguère avait honorés, ne pouvaient que s'apitoyer sur le destin de leurs élèves.

[De J. C. 160.] — La dernière preuve qu'Antonin donna de son désir constant d'assurer, après lui, le bonheur des Romains, fut de choisir pour son successeur le philosophe Marc-Aurèle. Celui-ci s'occupa moins des intérêts de l'art que de la nécessité de réprimer le luxe, et d'inspirer, par son exemple, l'amour de l'ordre et de l'économie à ses sujets. Ce n'est pas qu'il dédaignât les talens d'imagination; car le savant Diognète lui avait donné des leçons de dessin; mais peut-être partageait-il sur ce genre d'étude les préjugés du commun des rhéteurs de son temps. On voit par le passage d'une de ses lettres, insérée dans les œuvres de saint Justin, qu'il contemplait en *stoïcien* plutôt qu'en *amateur*, les belles statues transportées de la Grèce dans les temples de Rome. *Envisagez*, écrivait-il à Diognète, — [De J. C. 160 à 180.] — *non seulement des yeux du corps, mais encore de ceux de l'esprit, en quelle matière et sous quelle forme existent ceux que vous regardez comme des dieux : l'un est de pierre, l'autre, d'airain. Vous ne vous contentez pas de les admirer, vous*

les adorez, vous les servez..... Ce langage dénote qu'à l'aspect de ces merveilleux simulacres, l'attention du prince philosophe n'était guère préoccupée des beautés de l'imitation. Sa morale était bonne, mais il manquait de tact pour apprécier les objets de goût; on s'en aperçoit, même par le style de ses écrits.

Il eut un louable motif sans doute, lorsqu'il fit ériger des statues aux grands hommes de son siècle : c'était rendre hommage aux talens, à la vertu; mais comment un sage de sa trempe souffrait-il que ces honneurs insignes fussent, en même temps, prostitués à des cochers du cirque!

Depuis le règne de Domitien, il se faisait un tel abus de pareils monumens, que le célèbre Hérode-Atticus (14), lequel avait été précepteur d'Antonin et de Vérus, poussa l'oubli des convenances sur ce point jusqu'à léguer à la postérité les effigies en marbre de quelques-uns de ses affranchis *.

* Il dépensa des sommes incalculables au profit des arts, tant à Rome que dans Athènes et autres

La statue équestre de Marc-Aurèle est ce que l'art du fondeur en bronze nous a laissé de plus considérable en fait de sculpture antique. Elle est pourtant d'une assez médiocre proportion comparativement à celles qui ont été coulées en ce genre par les modernes. Quant à sa qualité pittoresque, voici le jugement d'un connaisseur qui nous paraît dégagé de toute prévention : *Cet empereur*, dit-il, *donnant l'ordre à l'armée, ne devrait pas ressembler à Marc-Aurèle moraliste : la tête est celle d'un philosophe, et ne dénote point la fierté d'un maître du monde. Le corps est mal placé sur le cheval, et trop en avant. L'attitude, en général, manque de majesté..... Les cuisses sont maigres et plates ; ce qui, peut-être, vient de l'affaissement du métal si long-temps enfoui sous les décombres. Les pieds sont de mince épaisseur et paraissent trop longs. L'un des bras est étendu en signe de commandement ; l'autre est posé de manière à laisser croire que l'intention du statuaire n'a pas été de*

---

villes de la Grèce. Voyez les *Détails supplémentaires* (14).

lui faire tenir la bride, ce qui supposerait de sa part un défaut de raisonnement.

Le cheval, tout proportionné qu'il soit convenablement à son espèce, n'est pas d'une forme assez noble. Son mouvement est beau; mais les jambes de devant et celles de derrière semblent trop écartées. Au total, quoique cet ouvrage, sous bien des rapports, mérite l'admiration des curieux d'antiquités, ils n'en rapportent pas, après en avoir examiné l'ensemble et les détails, l'impression qui les avait charmés au premier coup d'œil *.

Deux statues de Marc-Aurèle, qui se sont conservées presque entières, méritent aussi d'être mentionnées. L'une, faite en marbre pentélique, est nue, à l'exception d'un petit manteau plié sur l'épaule gauche; le bras droit, un peu soulevé, s'appuyait vraisemblablement sur une lance..... L'autre figure est revêtue d'une riche

---

* Ce cheval, long-temps vanté par les voyageurs, fut moulé à Rome, sur le bronze antique, du temps de François 1er, et transporté de Fontainebleau dans une des cours du Palais-Royal à Paris, sous Louis XIV. Ces plâtres y ont péri.

cuirasse, où des Victoires, des aigles et divers rinceaux d'ornement, le tout en marbre blanc, sont artistement sculptés. Le beau style de ces antiques démontre que les habiles maîtres du siècle antérieur avaient formé quelques élèves dignes de les remplacer. Cette observation est confirmée encore par un portrait d'Antonius Vérus, frère de Marc-Aurèle; lequel, dit-on, prenait grand soin de l'ajustement de ses cheveux et de sa barbe *; aussi l'artiste a-t-il traité ces parties de détail avec une légèreté d'outil qui le disputerait au travail délicat du pinceau. Ce buste est en tout point comparable à ce qui nous est resté de parfait en ce genre.

[De J. C. 180.] — Héritier de la couronne de son père, et non de ses vertus, Commode mettait toute sa gloire à se faire admirer dans l'amphithéâtre, comme un hardi gladiateur, à déployer sur l'arène son adresse et sa force contre des bêtes féroces qu'on lui amenait de l'Inde ou des déserts de l'Afrique.

---

* Ce prince voluptueux et très amoureux de sa personne, mettait de la poudre d'or sur sa chevelure.

Le surnom d'Hercule dompteur des monstres fut dès lors empreint sur ses médailles. Des statues colossales le représentèrent la massue en main, et les épaules chargées de la dépouille du lion de Némée. Quelles inspirations les beaux-arts auraient-ils pu trouver dans le fracas des étranges spectacles où cet empereur donnait carrière à son humeur brutale? Il se plaisait à voir couler le sang, et fit égorger, sous d'assez vains prétextes, une foule de citoyens recommandables, de sénateurs et d'hommes titrés, dont son orgueil et son naturel soupçonneux prenaient facilement ombrage. Il finit par n'avoir que des conspirateurs autour de sa personne, et fut empoisonné — [De J. C. 192.] — par une de ses concubines; Narcisse, athlète vigoureux, termina violemment sa trop lente agonie.

On a déterré plusieurs portraits de ce tyran, dont les traits paraissent avoir été mutilés, anciennement, à coups de ciseau. Ses médaillons en bronze sont moins rares, mais très recherchés aujourd'hui; l'exécution en est belle et d'un fini précieux. Quant à l'Hercule du Belvédère, nommé sans raison *Hercule-Commode*, il est reconnu pour ne point appartenir au temps où l'indigne fils de Marc-Aurèle se disait *un*

nouvel Alcide..... Selon Winckelmann, c'est la copie antique d'un chef-d'œuvre de sculpture grecque représentant le héros thébain, qui, pour rendre invulnérable le jeune Ajax, fils de Télamon, le présente à l'autel de Jupiter, sur la peau du lion de Némée *.

M. Visconti rejette cette conjecture, et voit dans le même enfant Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, prêtresse de Minerve.

On conserve au Capitole une superbe tête de Commode à l'âge de dix-neuf à vingt ans. L'auteur de ce buste, fort estimé des connaisseurs, fut sans doute encore un des derniers soutiens de l'école grecque, établie à Rome, que les libéralités de Trajan et d'Adrien avaient rendue si florissante et si féconde; mais, à part un petit nombre de sujets fidèles aux doctrines de leurs maîtres, les générations successives perdirent peu à peu les bonnes traditions au

---

* La faveur ne put s'étendre jusqu'à préserver de toute atteinte la partie du corps que la peau du lion n'avait pas totalement enveloppé. Les mythologues prétendent que ce fut là qu'Ajax furieux enfonça son épée et se donna la mort.

sein des désordres qu'enfanta la licence des troupes du palais.

[De J. C. 193.] — Pertinax, porté sur le trône des Césars aux acclamations des conjurés qui avaient fait mourir Commode, montra d'abord une vigueur de caractère peu commune aux hommes de son âge, car il avait soixante-et-dix ans accomplis, lorsqu'il se chargea, quoiqu'à regret, du gouvernement de l'empire. Parvenu de grade en grade aux premiers emplois civils et militaires, il ne rougit jamais de son obscure origine, et ne voulut point faire abattre l'humble demeure de son père, lorsque des bâtimens somptueux s'élevèrent, par ses ordres, dans le même quartier *; mais il fit fondre les effigies d'or et d'argent de son prédécesseur, et les sommes qu'il en retira, lui permirent d'alléger les taxes que Commode avait mises sur la navigation des fleuves et le passage des ponts.

D'un naturel grave et modeste, Pertinax au-

* Le père de Pertinax, né dans l'esclavage, avait gagné sa vie en vendant du charbon. Il acquit ensuite assez de fortune pour faire donner à son fils une éducation soignée.

rait voulu, par la frugalité qu'il faisait régner dans son ménage, rappeler les Romains à la simplicité des mœurs antiques, soumettre en même temps les gens de guerre à la discipline; mais les moyens sévères qu'il employa pour opérer ces réformes, provoquèrent de sourds mécontentemens, dont il ne s'intimida point. Les prétoriens, accoutumés à la licence sous le régime précédent, et poussés à la révolte par les anciens familiers de Commode, jurèrent la perte du vieillard vénérable qu'eux-mêmes avaient couronné. Leur complot, ourdi par les chefs, éclate tout-à-coup : trois cents des plus forcenés se précipitent au palais, massacrent le prince, et regagnent leur camp, pour y mettre sans pudeur le trône vacant à l'enchère. L'opulent Didius Julianus y prit place en qualité du plus offrant.

A peine la nouvelle de cette étrange élection se fut-elle répandue dans les provinces, que d'autres prétendans, informés de la secrète indignation du sénat et des récriminations de tous les gens de bien, se déclarèrent, à la tête des légions qu'ils commandaient, zélés vengeurs de Pertinax. Septime-Sévère, le plus ardent de ces ambitieux, fondit sur l'Italie, où son armée,

comme un ouragan, sema partout l'épouvante.... Didier-Julien, en cet instant de crise, abandonné par sa garde prétorienne, fut la victime expiatoire que le sénat éperdu lui-même se hâta de frapper.

Sévère, à son entrée dans Rome, et proclamé déja par son armée, ordonna le supplice des meurtriers du prince auquel il se croyait en droit de succéder. Pescennius Niger, en Orient, et Claudius Albinus dans les Gaules, ses compétiteurs à l'empire, luttèrent vainement l'un après l'autre contre sa fortune, et périrent sur les champs de bataille. Le vainqueur poursuivit sans relâche ses divers adversaires, et jusqu'aux citoyens inoffensifs que sa fureur inquiète lui faisait craindre comme partisans secrets des vaincus. Les uns furent bannis et leurs biens confisqués, d'autres punis de mort. Il ne fit grace qu'à la statue de Niger, en disant : *L'inscription fera du moins connaître quel ennemi mon bras a terrassé* (15). — [De J. C. 194.]

Ces mesures acerbes plongèrent dans le deuil un grand nombre de familles sénatoriales..... Fléchir sans se plaindre était le seul moyen d'échapper aux suspicions d'un despote inquiet. Il méditait, en lisant l'histoire des siècles

qui avaient précédé la chute de la république, sur l'instabilité de la fortune d'un homme d'état. Approuvant les rigueurs de Sylla, la clémence de César lui paraissait inconséquente; et l'on ne doit pas s'étonner qu'il ordonnât le cérémonial de l'apothéose de Commode.

Pour user donc avec sécurité de la toute-puissance, il sentit la nécessité de s'attacher les militaires par de fréquentes libéralités, et de pourvoir, non seulement à la subsistance journalière du peuple, mais à ses amusemens; en sorte que durant son règne, de longue durée, le calme intérieur de l'Italie fut assez rarement troublé.

Sévère cultivait les lettres et protégeait tous les talens. Il décora Rome, Antioche, Alexandrie, de fort beaux édifices. Ayant ruiné les murs de Bysance pour punir les habitans de s'être déclarés en faveur de Niger, il en releva les murs demantelés.

[De J. C. 198.] — L'arc de triomphe construit en l'honneur de ce prince subsiste presque en entier *; mais ce monument mérite peu d'éloges

* On remarque vers la fin de la troisième ligne de

sous le rapport de l'art. Sévère avait pourtant institué des cours d'enseignement pour l'architecture. Le Septizone, de forme pyramidale, destiné à la sépulture des siens, était plus remarquable par sa hauteur et sa masse carrée à sept étages de colonnes, que par le goût des ornemens. La statue du fondateur en couronnait le faîte.

Quand on considère les débris de ce mausolée qu'on a fait servir à la construction de plusieurs églises de Rome, et les bas-reliefs du monument triomphal resté debout, on s'étonne que la sculpture, depuis la mort d'Adrien, et dans l'espace d'un demi-siècle, ait pu dégénérer ainsi. Ne serait-il pas présumable que ces travaux n'ont été commandés qu'à des artistes de second ordre? Quelques ouvrages, d'une date postérieure et d'un assez bon style, ren-

---

l'inscription, et dans toute la quatrième, que le marbre est un peu enfoncé, parce que Caracalla fit effacer le nom de l'infortuné Géta, son frère, dont il était le meurtrier, et y fit substituer d'autres formules.

(*Itinéraire de Rome*, par Nibbi.)

dent cette conjecture admissible, et Winckelmann ajoute que le préjugé fait, en général, juger trop défavorablement les talens employés à cet âge. Nul souvenir glorieux, il est vrai, n'associant, à Rome, les statuaires grecs aux intérêts de leurs patrons, ils ne pouvaient se livrer au même enthousiasme que l'amour de la patrie avait fait éprouver à leurs devanciers dans les républiques florissantes de Sycione et d'Athènes; mais depuis l'envahissement de la Grèce, les artistes originaires de cette contrée, qui avaient établi leurs ateliers en Italie, n'y fabriquaient les trophées de leurs protecteurs altiers qu'avec indifférence et par l'espoir du salaire : quelle répugnance même ne devaient-ils pas sentir en multipliant les effigies pompeuses d'un Plautien, ministre favori de Septime-Sévère?..... Cet insolent parvenu, qui s'asseyait, pour ainsi dire, sur le trône, à côté de son maître, les avait fait placer dans tous les principaux quartiers de Rome.

Une foule d'ambitieux, que la faveur ou l'intrigue élevait souvent aux premières dignités, aspiraient à l'honneur d'exposer au grand jour leurs images. Ces autorisations s'obtenaient alors sans difficulté de la faiblesse du sénat..... Les

jardins publics, les forum, les portiques des villes opulentes, se trouvèrent tellement encombrés de pareils monumens, que les magistrats, pour satisfaire la vanité de ces *personnages nouveaux*, se permettaient, parfois, d'en faire ajuster les portraits sur d'anciennes statues.

Ce bizarre expédient révèle à quel point, dès le commencement du troisième siècle, le goût s'était blasé et le peu de soin qu'on avait des chefs-d'œuvre des âges précédens. Il n'était pas question d'examiner si tel marbre antique méritait d'être conservé, mais de voir s'il pourrait se prêter aux exigences de l'orgueil d'un homme en place.

Les simples bustes, de fabrication moins coûteuse, mais où la ressemblance du modèle devait être rigoureusement exprimée, retinrent quelque temps encore l'art du statuaire dans une sage direction. C'est l'induction qu'on peut tirer de la bonne qualité de ceux qui furent exécutés à cette époque de décadence. Il nous en reste un certain nombre très remarquables par le soigné du *faire* et la vérité d'imitation. On oserait énoncer même que, sous le rapport de la finesse du ciseau, les portraits de Septime-

Sévère, de Claudius Albinus, de Plautille, de Caracalla, de Macrin, n'auraient pas été terminés peut-être d'une manière plus satisfaisante par les habiles sculpteurs du beau temps de la Grèce. Nous ne prétendons point cependant donner à entendre que les auteurs de ces bustes eussent été capables de traiter avec une égale supériorité de talent des objets qui auraient exigé un plus profond savoir. — [De J. C. 211.]

L'empire, à la mort de Sévère, devenait le partage de ses deux fils; mais Caracalla, voulant régner seul, quoique l'armée eût, conjointement avec lui, proclamé Géta son frère, il le poignarda jusque dans les bras de leur mère Julie, qui vainement tâcha de parer le coup dont elle-même fut légèrement atteinte. Après un tel début, le meurtrier *alla promener sa fureur dans tout l'univers.*

Ce tigre couronné, dont la fougueuse imagination s'exhalait au récit des exploits d'Alexandre, cherchait tout au moins à prendre son allure, en penchant de côté la tête d'un air sombre et menaçant. Le buste connu sous le nom de Caracalla-Farnésien est figuré dans cette attitude. On croit lire sur ce front sourcilleux, et dans le regard oblique du person-

nage*, ce qui se passait au fond de son cœur. Tibère était celui de ses prédécesseurs dont il vantait particulièrement le caractère. Sylla, qui versa par torrent le sang de ses concitoyens, partageait aussi ses éloges ; il fit rechercher le tombeau de cet ancien dictateur, et, par respect pour sa mémoire, il voulut que les inscriptions, en partie effacées, fussent restaurées avec soin.

Rien ne lui coûtait lorsqu'il avait des fantaisies à satisfaire. Durant ses voyages au loin, s'arrêtait-il dans quelques cités considérables, il ordonnait aux magistrats qu'ils y fissent construire des palais destinés à le recevoir; des amphithéâtres, des cirques, pour y donner des fêtes, lorsqu'il lui plairait de favoriser la population de sa présence. Les ornemens en sculpture ou en peinture ne devaient pas être épargnés : la majesté de l'hôte n'aurait pu s'abriter dans un logement de hasard. Quant à la dépense, il s'en inquiétait

---

* On voit par ce portrait que déja les sculpteurs avaient imaginé de creuser la prunelle des yeux.

Les cheveux sont crépus et traités avec un goût exquis. La tête, au surplus, est fort belle.

peu : *Aussi long-temps que je porterai ceci*, disait-il en mettant la main sur la garde de son épée, *l'or ne manquera pas*..... Ses exactions multipliées ayant enfin épuisé les ressources de la capitale et des provinces, il employa celles que put lui fournir la fabrication d'une fausse monnaie. C'est le premier souverain qui ait osé se permettre un si frauduleux expédient ; il ne le mit pourtant pas en usage pour la paie des militaires, sur la reconnaissance desquels il fondait sa sécurité. Mais les gratifications qu'il ne cessa de prodiguer à sa garde particulière, ne le garantirent pas des embûches de Macrin, préfet du Prétoire, qui le fit poignarder par un centurion dans Édesse, et prit sa place. —[De J. C. 217.]

Ce successeur perfide périt à son tour, sous les coups des soldats dont il avait acheté les suffrages.

Une statue de Julie, mère de Caracalla, se distingue par la beauté des draperies et sa parfaite conservation. Le buste de Géta mérite aussi des éloges, quoiqu'il soit très inférieur à celui de Caracalla.

[De J. C. 218.] —Le sceptre passa, du camp de Macrin, dans les mains d'Héliogabale. L'armée se déclara pour ce fils illégitime de l'empereur

Caracalla, présumant qu'il se montrerait aussi tolérant, aussi libéral envers les gens de guerre, que l'avait été celui dont il croyait avoir reçu le jour.

[De J. C. 219.] — Ce jeune Syrien quitta le temple d'Émèse, où il remplissait les fonctions de prêtre du Soleil, et vint prendre possession, à Rome, du palais impérial, qu'il convertit soudain en un lieu de débauche et de prostitution publique.

Tout enorgueilli qu'il dût être en sortant de l'exil * de son élévation au rang suprême, il n'en prenait pas moins plaisir à rappeler aux Romains sa précédente dignité de pontife, et souvent il en endossait le costume. On le voyait alors vêtu d'une tunique de soie sans mélange, le front ceint d'un bandeau couvert de diamans, et le cou d'un rang de perles; des tresses d'or entouraient ses bras, et des pierres gravées enrichissaient les cordons de sa chaussure..... Avant de se rendre à Rome, il y avait envoyé son portrait

* Macrin, après s'être emparé du pouvoir, avait éloigné de Rome toute cette famille.

peint dans cet accoutrement efféminé, avec ordre de l'exposer dans la salle du sénat au dessus de la statue de la Victoire. Quelles inspirations les arts du dessin devaient-ils puiser dans tout cet appareil asiatique, dont le faux éclat ne pouvait que hâter la dégénération du goût ?

Le luxe et la sensualité de cet empereur surpassèrent en scandale les excès des Caligula, des Néron, des Vitellius; son lit, sa table, étaient entourés de draperies rehaussées en forme de dais et magnifiquement brodées. Il prenait ses repas à demi couché sur le duvet. Ses mets de prédilection se composaient de langues de paons et de rossignols, de cervelles de perroquets ou de faisans. Sortait-il enfin de son palais pour le plaisir de la promenade, la route que son char avait à parcourir était d'avance parsemée de poudre d'or.

Voulant faire prédominer à Rome le culte phénicien, Héliogabale consacra sur le mont Palatin un temple semblable à celui que l'astre du jour avait dans Émèze. La pompe orientale y fut déployée sans mesure, et pour concentrer dans ce nouveau sanctuaire les vœux de tous les citoyens, on y transféra les objets symboliques les plus vénérés de la religion nationale : le Pal-

ladium, le foyer perpétuelle de Vesta, la pierre de Pessinunte, apportée de Phrygie, représentant la mère des dieux, le bouclier de Numa, la figure enfin d'Astarté, ravie au temple de Carthage.

Cette dernière divinité, ou plutôt la *Lune* adorée sous une forme emblématique, devait être placée dans la partie mystérieuse du sanctuaire en face de la statue du Soleil, dont elle était habituée à réfléter les rayons sur la terre. Le royal pontife eut l'étrange idée de donner une fête où les noces d'*Hélios* * et d'*Astarté* seraient par lui célébrées. Les cérémonies de cette extravagante union furent si dispendieuses, que les Romains, indignés, songèrent à changer de maître. Ils tournèrent les yeux vers le jeune Alexien, que l'empereur, devenu l'objet de leur mépris, avait nommé César, bien qu'il en fût jaloux, à défaut d'héritier plus proche. Des luttes bientôt s'engagèrent entre les partisans de ces deux princes; elles se terminèrent par le massacre d'Héliogabale et le couronnement immédiat de son cousin germain.

* Nom mystique du Soleil chez les anciens.

[De J. C. 222.] — Le nouvel Auguste, à peine âgé de quatorze ans, mais docile aux conseils de Mamée sa mère, qui, dit-on, était imbue des maximes du christianisme, se conduisit sous la pourpre avec tant de sagesse, que l'histoire a toujours assimilé le nom d'Alexandre - Sévère aux noms révérés de Titus et de Marc-Aurèle (16). Une éducation très soignée lui avait procuré, non seulement les connaissances nécessaires au chef d'un grand empire, mais les talens qui font le charme de la vie : la musique et la peinture le délassaient, dans ses instans de loisir, des fatigues du gouvernement. Modeste, sans faste, toujours affable envers ceux qui l'approchaient, il ne s'entourait de l'appareil du rang suprême qu'aux représentations solennelles où la cour devait figurer.

Son penchant pour les arts le rendait attentif à la conservation des beaux monumens dont Rome était remplie ; et dans cette intention, il fit transporter avec précaution, dans le superbe forum de Nerva, les statues de ses prédécesseurs et celles des grands capitaines ou magistrats qui se trouvaient éparses et négligées en différens quartiers de la ville.

[De J. C. 224.] — Le buste de cet empereur, qui

périt victime de son zèle à maintenir la discipline militaire, se fait admirer par la douce expression de la physionomie, la finesse des traits, et la manière avec laquelle la mollesse des chairs y est rendue.

On remarque pourtant dans ce marbre antique des signes non douteux du déclin progressif de la sculpture depuis le règne de Commode, — [De J. C. 225.] — et ces signes sont plus sensibles encore dans le portrait de Julie-Mamée. Il est constant que, sous Alexandre-Sévère, les documens des anciens maîtres commençaient à tomber en oubli, car on aperçoit dans les antiques de cet âge un goût de dessin qui déja dénote l'ignorance. Le corps des figures, en général, est assez grossièrement modelé. La vérité d'imitation, d'ailleurs, ne consiste pas dans le gonflement exagéré des muscles et l'apparence minutieuse des veines qui sont loin de prouver le savoir et le tact de l'ouvrier. Les têtes n'ont aucun caractère, bien que des plis très prononcés en sillonnent le front. La pupille des yeux y est profondément creusée, ressource vicieuse et très rarement usitée avant ce siècle de décadence. De longues lignes, enfin, dessinent sans agrément la masse des cheveux

et les ondulations de la barbe. A dater de la mort d'Alexandre-Sévère, la statuaire et la peinture dégénérèrent chaque jour davantage.

Maximin, sorti des forêts de la Thrace, ne dut prendre aucun intérêt à des talens très étrangers à ses inclinations brutales. Parvenu, de grade en grade, aux premiers emplois de l'armée et jusqu'au trône des Césars, il y porta l'importun souvenir de sa basse origine et les mœurs d'un bandit; nulle instruction n'en tempérait la rudesse. Son dédain pour les gens de lettres, sa jalouse animosité contre les nobles, et les vexations des agens du fisc, firent vivement regretter la perte du prince vertueux des mains duquel il avait arraché le sceptre. Les murmures du peuple éclatèrent durant la dernière guerre qu'il fit aux Germains. Abhorré des grands, proscrit par le sénat, il se hâta de revenir en Italie conjurer l'orage qui grondait contre lui; déja les légions avaient proclamé les Gordiens en Afrique, et comme il accourait s'en venger, ses propres soldats l'égorgèrent sous les murs d'Aquilée, dans la crainte que la capitale ne se soulevât, en les croyant disposés à seconder son ressentiment. — [De J. C. 237.]

Rome, durant cet intervalle, s'était trouvée

dans une chance bien critique. Le règne éphémère et la chute déplorable des Gordiens avaient fait appeler Pupien et Balbin à leur place; mais les prétoriens, qui n'avaient point eu part à ces élections, n'attendaient que le moment de lever l'étendard de la révolte. La solennité des jeux Capitolins leur parut favorable à l'exécution du complot; le palais impérial était mal gardé pendant ces jours de fête. Aux signaux donnés, ils s'y précipitent, en arrachent les nouveaux empereurs, les tuent, et courent saluer du nom d'Auguste, Gordien-Pie, qu'antérieurement ils avaient honoré du titre de César. [D. J. C. 238.]

Le bon naturel de ce petit-fils du premier Gordien n'aurait pas, vu sa jeunesse, résisté peut-être aux séductions des courtisans, si le sage Mysithée, dont il épousa la fille, n'eût écarté ces flatteurs ambitieux. Malheureusement le mentor secourable, qui, dans la paix comme dans la guerre, se montra toujours digne de la confiance de son gendre, mourut empoisonné.

Philippe, Arabe de naissance, et secret instigateur du crime, remplaça Mysithée dans l'office de préfet du Prétoire, et ne bornait pas là ses hautes prétentions; car, profitant des prépara-

tifs d'une expédition contre les Perses, il réussit, par d'indignes manœuvres, à partager, non seulement le commandement militaire, mais le pouvoir souverain. Bientôt après, ne voulant plus d'égal, il fit assassiner Gordien en Asie, et se rendit à Rome, où le sénat et le peuple subirent son usurpation sans oser s'en plaindre..... Il n'en jouit pas long-temps : cinq ans étaient à peine écoulés, que Dèce, à la tête d'un corps de troupes, vint le combattre près de Vérone, le vainquit et le mit à mort. — [De J. C. 240.] — Celui-ci périt encore par la trahison de Gallus qui, lui-même, tomba sous le glaive des siens, au moment où il pressait leur marche contre Émilien. — [De J. C. 249.]

Plusieurs généraux, dans le cours de ces luttes sanglantes, espéraient se vêtir de la pourpre à leur rentrée à Rome : Jotapien en Syrie, Pacatien au fond des Gaules, Priscus en Macédoine, Marin, Perpenna, Valens, et nombre d'autres capitaines prirent le titre d'empereur au sein des camps, sans s'inquiéter de l'approbation du sénat*.

---

* Parmi ces usurpateurs, désignés collectivement

Les Romains, alarmés de leur avenir, se persuadèrent qu'à l'abri de la prudence et des vertus de Valérien, le vaisseau de l'état, si fréquemment battu par les orages, pourrait enfin éviter les écueils. Ce patricien avait montré beaucoup de capacité dans l'exercice des emplois publics. Les vœux unanimes de ses concitoyens l'avaient appelé sur le trône — [De J. C. 253.] —; mais sa droiture, la sagesse de ses vues et son généreux dévoument au bien-être de ses sujets n'étaient pas soutenus par la fermeté de caractère, le coup d'œil pénétrant et la promptitude d'exécution, qualités sans lesquelles, en ces temps difficiles, il ne pouvait maintenir l'ordre à l'intérieur et repousser, au dehors, les nombreux essaims de barbares qui, du nord et des frontières du levant, faisaient des incursions sur les terres de l'empire.

Il envoya contre la plupart de ces peuplades vagabondes ses capitaines bien intentionnés,

dans l'Histoire Romaine sous la dénomination des *trente tyrans*, se trouvaient quelques hommes de mérite.

et réserva, pour lui la tâche la plus difficile, celle de chasser Sapor des provinces voisines de celles de l'Euphrate. Il fut battu, et pour comble de disgrace, une infidélité mit sa personne à la merci de l'impitoyable vainqueur.... Gallien, fils dénaturé qu'il s'était donné pour collègue, ne tenta point de délivrer son père, et le laissa finir ses jours — [De J. C. 260.] — dans l'opprobre et les fers, ne songeant qu'aux moyens de satisfaire, sans contrainte ni censure, ses penchans voluptueux. Si les invasions réitérées des hordes de la Scythie, ou les défections des corps d'armée qui se croyaient en droit de couronner leurs chefs (17), le firent sortir, pour quelques instans, de sa coupable et honteuse indolence, il y retombait bientôt après ces efforts passagers : tout à ses plaisirs, les calamités de l'empire le laissaient insensible aux cris des malheureux.

Les historiens racontent que, de son temps, des fléaux de toute espèce effrayèrent la capitale et les provinces : d'épaisses ténèbres couvrirent l'atmosphère plusieurs jours de suite; en Italie le sol trembla, s'entrouvrit en divers endroits, forma des lacs profonds, engouffra même des montagnes; la mer, franchissant ses limites,

submergea des villes entières; la peste, enfin, étendit ses ravages des rives du Nil aux côtes de la Grèce, et jusqu'au sein de Rome, où elle entassait journellement des monceaux de cadavres — [De J. C. 268] — : on eût dit que la ville éternelle ne devait plus compter sur ses oracles, et que déja le globe chancelait sous le poids de ce colosse ébranlé..... L'empire, dès lors, eût croulé faute d'appui, si, par la faveur du destin, Claude *le Gothique*, Aurélien, Tacite et Probus, qui succédèrent les uns les autres au méprisable Gallien, n'eussent en peu d'années rétabli l'honneur des armes romaines. Nouvellement encore, le Sarrasin Odenat, touché de l'infortune de Valérien, son ancien allié, avait reconquis, pour les réintégrer dans l'empire Romain (18), les provinces d'orient dont Sapor avait fait sa proie. Gallien, au surplus, crut devoir s'attacher Odenat en le nommant son collègue; ses enfans prirent le titre d'*Augustes*.

Il nous reste de la main des statuaires qui ont donné quelques signes de talent à cette époque, où les calamités publiques suspendaient toute émulation dans leurs ateliers, l'effigie héroïque de Pupien en marbre de Paros, ayant le *parasonium* à la ceinture. Elle est d'un

bel aspect; mais à l'examen des détails, le connaisseur ne retrouve pas tout ce que le coup d'œil de l'ensemble avait pu lui promettre.

Un buste du même personnage, transporté de la galerie du château de Richelieu au musée du Louvre, rappellerait mieux encore les bonnes traditions des écoles du siècle d'Adrien.

La figure de *Tranquillina*, fille de Mysithée et femme de Gordien-Pie, ne saurait être considérée que comme un de ces fragmens de sculpture antique auxquels les restaurateurs, en y ajoutant une tête, et à l'aide de quelques coups de ciseau, donnaient un nom intéressant.

L'histoire doit fixer l'entière décadence de l'art des anciens au temps des révolutions dont nous avons hâte d'achever le récit pénible, comme le voyageur qui, voyant l'horizon se charger de nuages, précipite sa marche sans savoir où trouver un gîte....

[De J. C. 282] — Carus, fait empereur par les assassins de Probus, est frappé de la foudre à l'instant où, poursuivant les Perses, après leur avoir repris la Mésopotamie, il veut se rendre maître encore de Séleucie et de Ctésiphon. Ses deux fils, Numérien et Carin, le remplacent. Le premier, chéri pour ses vertus, meurt sous les

coups de son beau-père Aper; l'autre, cruel et sans mœurs, est poignardé par un tribun dont il a débauché la fille.

[De J. C. 285.]—Dioclétien, né de parens obscurs, mais doué des qualités qui commandent à la fortune, met hardiment le pied sur les marches du trône de Numérien, dont son bras a puni le meurtrier. Portant soudain un regard assuré sur la position critique de l'empire et la sienne propre, il s'associe Maximien, soldat parvenu comme lui, dont la valeur est éprouvée, et qui, sans lui faire ombrage, peut fortifier son autorité dans les changemens qu'il médite. Pour en préparer le succès, il commence par abaisser les préfets du Prétoire; puis réduisant le nombre des cohortes de la capitale, il divise les administrations des provinces, supprime les inspecteurs des distributions de blé, dangereux par leur ascendant sur la soldatesque, sépare enfin l'état civil de l'état militaire.

Les formes du gouvernement ainsi réformées, Dioclétien—[De J. C. 286.]— sut en écarter les orages, et lui donner une vigueur toute nouvelle. S'il partagea de plein gré sa puissance et son titre avec Maximien, son compatriote et son ami, du moins se réserva-t-il toujours la prééminence

dans le conseil. La bonne intelligence de ces deux empereurs mit un terme à la longue anarchie qui, depuis plus d'un demi-siècle, creusait l'abyme où le vaste héritage des Césars devait à la fin s'engloutir.

Dès que l'heureux Dioclétien vit les Romains subir ses lois sans murmure, il tâcha de leur faire oublier l'humble condition dont il était sorti, par le splendide appareil de sa cour, la richesse de ses vêtemens, et la fierté de sa prestance. Il aimait à bâtir, et ses palais surpassaient, par leur masse imposante et l'abondance des ornemens, ceux des anciens despotes de l'Asie. Les grands, à l'exemple du prince, donnaient à leurs habitations, soit de la ville, soit de la campagne, une apparence monumentale; et tel particulier opulent qui, jusqu'alors, s'était logé sans faste, crut devoir enrichir l'entrée de sa maison d'un frontispice à colonnade. Ces constructions multipliées propagèrent long-temps encore de bons principes d'architecture en Italie, tandis que le goût s'altérait de plus en plus dans les autres branches de l'art où l'imagination du compositeur n'est pas soumise à des combinaisons rigoureusement calculées. Les pompeux édifices que Dioclétien fit

élever à Nicomédie (19), son séjour de prédilection, à Milan, à Carthage, et enfin à Salone, employèrent constamment durant son règne des colonies de sculpteurs, de peintres et d'architectes; mais cette activité, qui n'avait que l'espoir du lucre pour mobile, ne put rendre aux talens vieillis les inspirations du bel âge.

⁂

DETAILS SUPPLÉMENTAIRES.

*

(1)

Les Romains ne surmontèrent jamais sincèrement le dédain qu'ils ressentaient pour les arts du dessin, exercés long-temps chez eux par leurs esclaves, etc.

Cet injuste préjugé s'étendait même aux artistes étrangers et de condition libre qui venaient travailler à Rome; ils ne pouvaient, quels que fussent leurs succès, y prétendre à des signes publics de considération et d'estime. *Saurus* et *Battacus*, architectes de Lacédémone

et ciseleurs habiles, entreprirent à leurs dépens divers ouvrages dans les temples rapprochés des portiques d'Octavie. La seule récompense qu'ils ambitionnassent était d'y voir leurs noms inscrits. Cette distinction personnelle ne leur fut point accordée; ils se bornèrent donc à figurer, parmi les ornemens accessoires, des lézards et des grenouilles, signatures hiéroglyphiques, savoir : *Saurus*, en langue latine, signifie *lézard*, et *Batrachus*, grenouille (*Sauroctonus*, *Batrachos*).

Les citoyens opulens donnaient une éducation libérale aux enfans nés chez eux dans la servitude, lorsqu'ils annonçaient d'heureuses dispositions pour les sciences ou les arts. Ces élèves obtenaient, sans beaucoup de difficultés, leur affranchissement pour les services qu'ils avaient été dans le cas de rendre à leurs patrons, et même ils pouvaient devenir d'importans personnages. Ils oubliaient alors leur origine. Pline rapporte qu'un de ces parvenus jouissait d'une si grande fortune, malgré des pertes éprouvées durant les sanglantes rivalités d'Antoine et d'Octave, que ses héritiers trouvèrent dans ses domaines trois mille six cents paires de bœufs, vingt-cinq mille têtes d'autres

sortes de bestiaux, et quatre mille cent seize esclaves, lesquels semblaient être comptés comme faisant, en quelque sorte, partie des richesses de basse-cour.

Rome seule renfermait une si prodigieuse quantité d'esclaves, qu'ils formaient une population tout au moins égale à celle des citoyens. On avait eu l'idée de faire porter un vêtement distinctif aux individus réduits à cette triste condition; mais cela n'eut pas lieu : Sénèque n'ignorait pas combien une telle mesure eût été dangereuse : *Quantum periculum immineret, si servi nostri numerare nos cœpissent.*

On frémit en lisant dans Tacite que *Pedanius Secundus*, gouverneur de Rome sous Néron, ayant été assassiné dans sa demeure, quatre cents esclaves furent impitoyablement mis à mort pour n'avoir pas su prévenir ce meurtre.

Les cruels traitemens dont ces êtres infortunés étaient souvent passibles pour des fautes assez légères, pouvaient les porter à des actes de désespoir; une extrême sévérité semblait nécessaire aux anciens, afin de prévenir toute tentative de révolte dans leurs manoirs.

C'était à l'artiste, à peu près confondu, par l'opinion du moins, dans ces générations avi-

lies, que le patricien orgueilleux osait dire : *Prends ton ciseau, et anime le marbre à ma ressemblance.* Les Romains, il faut en convenir, étaient d'indignes gens.....

(2)

Mécène prenait un grand plaisir au jeu muet des mimes Bathyle et Pilade, etc.

Bathyle excellait dans le genre comique, Pilade n'obtenait pas moins de succès dans les rôles sérieux. La jalousie néanmoins donnait lieu à de fréquens débats entre ces deux émules. Les spectateurs, divisés d'opinion sur la supériorité de talent, soit de l'un, soit de l'autre, formaient deux partis dont les applaudissemens convulsifs dégénéraient souvent en provocations tumultueuses..... Auguste, appréhendant les conséquences de ces luttes au théâtre, crut devoir engager l'irritable Pilade à vivre en paix avec Bathyle, protégé de Mécène : *Il est de votre intérêt, César*, répondit hardiment l'acteur, *que la multitude s'occupe de nos querelles.....*

Quand les coteries de Gluk et de Piccini se gourmandaient au foyer de l'Opéra de Paris, les

censeurs du gouvernement ne songeaient point à se créer une tribune.

(3)

« *J'ai trouvé Rome bâtie de briques*, disait Auguste à son lit de mort, *je la laisse bâtie de marbre.* »

Les beaux édifices étaient en petit nombre à Rome, quand Octave monta sur le trône. Ce fut après la soumission de la Macédoine, que Métellus y fit construire un temple en marbre ; on n'en avait point encore vu de pareil, et les Romains n'adoptèrent les principes de l'architecture grecque que vers le temps de la dictature de Sylla.

L'érection du mausolée d'Auguste n'eut lieu qu'à l'époque de son sixième consulat. Ce monument, d'une grande magnificence, avait la forme d'une tour dont la masse, se rétrécissant d'étage en étage, laissait entre chacun un espace rempli de terre végétale plantée d'arbres toujours verts ; le faîte du bâtiment était couronné par la statue de l'empereur. Des bosquets

charmans régnaient autour de ce monument sépulcral, construit tout entier en marbre blanc.

(4)

Le beau simple, dans les produits de l'art, paraissait nu aux yeux des citadins qui avaient suivi Marc-Antoine en Asie, etc.

La galère sur laquelle Cléopâtre aborda les côtes de la Silicie, offrait un spectacle magique aux compagnons du triumvir; et depuis cette entrevue, l'artificieuse reine d'Égypte ne cessa de donner des fêtes splendides au général qu'elle avait subjugué, partout où il fit prendre quelques semaines de repos à son armée.

Durant ces haltes voluptueuses, Plancus n'eut pas de honte, pour mériter les applaudissemens de la concubine, de jouer sur un théâtre échaffaudé tout exprès la pantomime de Glaucus, le corps nu et peint en écailles vertes, avec une longue queue de poisson attachée à l'épine du dos, forme attribuée par les mythologues aux demi-dieux marins. Cet oubli de toute bienséance de la part d'un homme titré, le rendit

un objet de dédain aux yeux de ceux-là mêmes dont il avait désiré les suffrages.

Pour donner une idée des richesses que les partisans d'Antoine recueillirent en orient, nous rapporterons une simple anecdote :

Lors de la scandaleuse irruption qu'ils firent en Arménie, le temple d'Anaïtis, divinité des Mèdes et des Cappadociens, révérée chez les Grecs sous le nom de Diane, fut pillé. La statue était d'or massif; on la mit en morceaux pour en faire le partage.... Long-temps après l'événement, Auguste, passant à Boulogne, eut occasion de prendre gîte chez un ancien militaire qui s'était signalé dans l'expédition d'Arménie. L'empereur, curieux d'apprendre s'il était vrai que le soldat dont la main sacrilége avait porté le premier coup à la statue d'Anaïtis, fût tombé mort au pied de son autel : *César*, répondit-il à l'hôte en hochant la tête, *la jambe de la déesse m'a fourni les moyens de vous donner convenablement à souper.*

(5)

Vitruve blâmait Ludius, peintre d'histoire, de plier son talent au genre grotesque de peinture adopté pour la décoration des maisons de plaisance, etc.

Les compositions que le pinceau fécond de Ludius avait mises à la mode, présentaient un amalgame capricieux d'objets divers, d'êtres imaginaires à figures humaines, et terminés en poissons, en reptiles ou rinceaux de feuillages, fleurs et arbustes de toute espèce. Les étoffes fabriquées dans les manufactures que les Ptolémées avaient établies en Égypte, fournissaient des dessins d'origine indienne. Le piquant de la nouveauté mit en faveur à Rome ce goût fantasque d'ornement..... Ne reprochons pourtant pas à Raphael, notre Apelles moderne, d'avoir puisé dans les fresques en grande partie effacées des bains de Tite, l'idée des arabesques qu'il a exécutées au Vatican.

En parlant de ces peintures qui, chez les anciens, se trouvaient exposées pour la plupart aux injures de l'air, il faut présumer qu'elles

étaient enduites d'un vernis composé, dit-on, de cire-vierge et de substances résineuses en dissolution. La mixture, après avoir été employée comme préservatif sur la surface peinte, on faisait fondre de nouveau la cire et le bitume à l'aide d'un réchaud de forme plate; le vernis en caustique s'imbibait ainsi dans les couleurs. La dernière opération consistait dans la polissure, en frottant cet endroit avec des chiffons fréquemment approchés du feu.

(6)

Ce fut sous le règne de Tibère que Jésus-Christ, né dans un bourg de la Judée vers la fin du règne d'Auguste, accomplit sa mission divine, etc.

Publius Lentulus, l'un des gouverneurs en Judée au temps des prédications du Messie, envoya, dit-on, le signalement de Jésus de Nazareth au sénat de Rome. Voici la traduction, d'après un manuscrit du Vatican, de cette pièce sans doute apocryphe :

« Il y a présentement dans la Judée un « homme d'une rare vertu qui se dit lui-même « *Krist*; les barbares le croient prophète, mais

« ses disciples l'adorent comme un descendant « du Dieu créateur de toute chose. Il ressuscite « les morts et guérit les malades en pronon- « çant quelques paroles, ou en touchant de ses « mains les infirmes. Il est grand et bien fait, « son regard plein de douceur; ses cheveux « tombent en mèches autour des oreilles, et « flottent sur ses épaules; vers le haut de la « tête, ils sont divisés en deux masses, à la « mode des Nazaréens. Son front est uni, ses « joues animées d'une couleur vermeille; le nez « et la bouche sont de belle forme. Sa barbe, « épaisse et de même nuance que ses cheveux, « descend d'un pouce au dessous du menton, « et s'y partage. Ses yeux ont beaucoup de vi- « vacité; la réunion de ses traits enfin ne sau- « rait être plus agréable.

« Ce sage exhorte avec douceur et réprimande « d'un ton ferme; mais, soit qu'il parle, soit « qu'il agisse, il le fait toujours avec dignité. « Jamais on ne le voit rire; souvent on l'a vu « pleurer. Il est très modeste et sobre. C'est un « être qui, par sa beauté singulière et ses di- « vines qualités, paraît supérieur à l'espèce hu- « maine. »

(*Ep. Lentuli. ad senat. apud Fabr.*)

Les traditions pieuses ne nous donnent pas toutes une idée aussi flatteuse de la physionomie du Rédempteur. Saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, saint Basile le Grand, etc., ont dû regarder la lettre attribuée à Lentulus comme supposée, ou n'en ont pas eu connaissance, puisqu'ils disent que Jésus-Christ, par humilité, ne s'est fait voir ici-bas que *sous des formes abjectes*. Saint Cyrille même l'exprime d'une manière formelle....

D'autres pères de l'Église, ceux surtout du quatrième et du cinquième siècle, saint Grégoire de Nysse, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, ont dépeint le Sauveur doué de beaucoup de grace et de majesté dans toute sa personne. Cette dernière opinion a prévalu chez les grands peintres et statuaires de la renaissance des arts en Italie; elle fait règle aujourd'hui sur ce point.

(7)

Phlégon parle, dans son Traité des choses merveilleuses, d'une statue colossale de Tibère, érigée à Rome près du temple de Vénus, etc.

Sept ans après la dédicace de cette statue, il en fut élevé une autre à Pouzzoles, et pour le même motif de reconnaissance. En effet, le piédestal, de marbre blanc, représentait sur ses quatre faces les images symboliques des cités dont la munificence impériale avait réparé les désastres; leurs noms sont gravés au dessous des bas-reliefs. Ce fragment curieux a été retrouvé dans une fouille en 1693.

Winckelmann conjecture que Tibère, retiré dans l'île de Caprée, ayant déclaré qu'il voulait y finir ses jours, les habitans des villes réparées par ses ordres crurent qu'il devenait convenable de placer l'effigie en question sur un local où le vieil empereur, durant ses promenades en dehors de l'île, eût occasion de voir ce témoignage de leurs sentimens..... Il est à présumer encore que la figure colossale mentionnée par Phlégon servit de modèle, sauf la

différence des dimensions, pour l'exécution de celle de Pouzzoles.

(8)

Néron, dans les concours publics de poésie et de musique, avait la folle vanité de disputer les prix que lui-même aurait dû décerner; il aspirait encore à la réputation d'érudit, etc.

Ayant formé le dessein d'écrire en vers toute l'histoire romaine, il consulta, sur le plan de ce poème étrange, le philosophe Annœus Cornutus, savant littérateur, lequel avait donné d'utiles instructions à Lucain pour la composition de sa *Pharsale*. Le projet de Néron parut déraisonnable à Cornutus; ce stoïcien véridique et sévère en ses jugemens, ne ménagea point la susceptibilité du fougueux auteur, qui se vengea par un arrêt de mort. Des supplications pressantes obtinrent, par miracle, la commutation de la peine capitale en un exil rigoureux.

(9)

Quelques narrateurs ont avancé, sans preuve, que Tiridate, rentrant en grace avec les Romains, leur avait fait présent de quatre chevaux de bronze qui se voient actuellement sur le portail de l'église de Saint-Marc à Venise, etc.

Ce récit est fort douteux ; on ne sait pas même comment Tiridate s'était mis en possession de ces prétendus chevaux de Corinthe. Quoi qu'il en soit, Néron couronna de sa propre main ce roi d'Arménie qui ne séjourna que peu de temps à Rome, où, bas courtisan, il ne cessa de s'extasier sur la voix ravissante et les divins talens d'un protecteur à la générosité duquel il se déclarait redevable du diadême.

Les cérémonies de ce couronnement se firent avec la pompe éblouissante dont Néron s'entourait dans les occasions solennelles. Tout l'intérieur du théâtre de Pompée, choisi pour la représentation d'une scène pareille, fut revêtu de lames d'or et meublé de tant d'objets

précieux, que ce jour resta dans la mémoire des Romains sous le nom de *dies aurea* *.

(10)

La première éruption du Vésuve couvrit d'une épaisse nuée de cendres Herculanum, Pompéi, etc.

Si ces deux villes ne furent pas totalement ensevelies sous cet amas de cendres mêlées d'eau, ni les rues immédiatement comblées de lave, la seconde éruption, qui eut lieu dans les siècles suivans, les engloutit de manière à les faire oublier jusqu'à nos jours. Le hasard les a fait retrouver en creusant un puits.

On sait combien les fouilles faites dans ces excavations ont fourni de matériaux d'étude aux savans et aux artistes. Ces richesses consistent non seulement en manuscrits, médailles, sculptures, tableaux, meubles, vases, ustensiles de

---

* .... *Claudii successor Nero, Pompei theatrum operuit auro, in unam diem, quod Tiridati, regi Armeniæ, ostenderet.* (PLIN.)

ménage; mais on y a déblayé des monumens entiers d'architecture, des théâtres, des bains et autres édifices ornés de peintures à fresque, de bas-reliefs et de figures de toute espèce.

(11)

Les statuaires, au temps de Tite, de Trajan, d'Adrien, cherchaient à faire apprécier leur habileté en terminant au ciseau les parties nues, que les anciens soignaient plus lentement avec la râpe et la pierre-ponce, etc.

Bien que Mengs ait cru remarquer dans le marbre du Laocoon cette pittoresque franchise d'outil qui, selon Winckelmann, *convenait très bien à l'imitation d'une peau ridée par le tiraillement des muscles et des nerfs*, les antiquaires, aujourd'hui, moins prévenus et plus en garde contre le prestige que ces objets vénérables exercent ordinairement sur l'imagination, ne voient plus dans ces touches réputées *savantes* qu'une dégradation déplorable opérée par le mordant du grattoir de l'ouvrier chargé d'enlever la *patina* dont le Laocoon était couvert quand on l'a exhumé. On n'aurait point, à

cette époque, trouvé le moyen de dissoudre ce sédiment par des lavages.

(12)

L'empereur Trajan eut généreusement à la disposition des gens de lettres une riche collection de livres choisis, etc.

Rome possédait déja plusieurs bibliothèques dont l'accès était ouvert à tous les citoyens qui désiraient s'instruire. Le plus magnifique de ces établissemens scientifiques fut celui que Trajan fonda sous le nom de *Bibliothèque Ulpienne* : on y rassembla tous les livres recueillis dans les villes conquises. Ce prince fit inscrire, en outre, sur de belles pièces de toile, un narré succinct des sages ordonnances de ses prédécesseurs, ainsi que les décrets du sénat. Ces pancartes curieuses, conservées dans des caisses d'ivoire, devinrent dans la suite très utiles aux historiens.

(13)

Les événemens de la guerre des Daces sont figurés en ligne spirale sur la colonne du forum de Trajan, etc.

Ces bas-reliefs, non moins intéressans sous le rapport de l'art que sous celui de l'histoire et des antiquités militaires, font vingt-cinq fois le tour du fût de la colonne. Une statue de l'empereur, en bronze doré, s'élevait jadis au dessus du chapiteau. Dans l'une de ses mains, elle portait un globe où les cendres de cet excellent empereur étaient déposées; l'autre main tenait le bâton de commandement..... Le type de la médaille d'or qui fut frappée à l'occasion de ce monument, en présentait la forme.

(14)

Hérode - Atticus décora la ville de Rome et la plupart de celles de la Grèce, de beaux édifices; il fit même élever des statues en marbre à quelques-uns de ses affranchis, etc.

Ce célèbre rhéteur avait hérité d'un immense trésor découvert par son père, et tous les deux en firent un honorable usage. Ils descendaient de Miltiade, le héros de Marathon. Glorieux de cette origine, ils consacrèrent dans Athènes un temple à la Fortune. Cette cité dut encore à ce sentiment de prédilection pour le berceau de leurs ancêtres, le superbe stade *Parthénaïque* construit tout en marbre blanc. Ils en fondèrent un autre à Delphes, et un aqueduc à Olympie. Les bains construits aux Thermopyles et le théâtre de Régille furent aussi des témoignages de leur munificence partout où elle pouvait s'exercer.

Pausanias rapporte qu'ils consacrèrent dans le temple de Neptune, à Corinthe rebâtie par Jules-César, plusieurs figures en or et en ivoire qui formaient un groupe considérable. Nep-

tune et Amphytrite étaient assis dans un char traîné par quatre chevaux dorés; le jeune Palémon, monté sur son dauphin, et différens tritons suivaient le cortége. Les bas-reliefs dont le char était enrichi, représentaient la naissance de Vénus sur les eaux; Talassa (*la Mer, épouse de Pontus*), entourée de néréides, soutenait la déesse mère des amours. On y voyait les fils de Tyndare, divinités favorables à la navigation; puis le *Calme* personnifié, et autres emblèmes maritimes.

La fabrication de ce beau groupe et la richesse des matériaux dénotent l'étendue des ressources que les libéralités des deux Hérodes fournissaient aux artistes.

(15)

Septime - Sévère poursuivit sans pitié tous les partisans de Niger, etc.

Spartien assure que la maison de Niger existait encore au temps de Dioclétien. On y voyait même la statue de ce capitaine en marbre noir, et de grandeur naturelle. *Elle était*, ajoute cet auteur, *un présent du roi de Thèbes*, c'est-à-dire

qu'elle fut envoyée par le gouverneur romain qui remplissait à Thèbes les fonctions de vice-roi ; car l'Égypte, à cette époque, n'était pas une monarchie..... L'inscription suivante se lisait sur le socle : *Image du grand Niger. La terreur de l'Égypte, l'allié de Thèbes où il a fait renaître le siècle d'or. Les rois, les peuples, le chérissent. Rome et les deux Antonins lui accordèrent leur amitié. Le marbre noir, dont la teinte rappelle le nom de ce grand homme, a conséquemment été choisi pour l'exécution de la statue que nous lui avons fait ériger.....*

Cette figure était en basalte de l'espèce la plus commune. Spartien dit, de plus, que Commode avait ordonné l'exécution en mosaïque du portrait de Pescennius Niger, lequel s'était signalé, sous le règne de cet empereur, par des victoires contre les barbares voisins du Danube.

(16)

L'histoire a toujours assimilé le nom d'Alexandre-Sévère aux noms révérés de Titus et de Marc-Aurèle, etc.

Le palais d'Alexandre-Sévère contenait deux chapelles où, chaque jour, il offrait aux dieux

des sacrifices. Le portrait de *Jésus de Nazareth* se remarquait dans celle qu'il avait dédiée à différens sages, objets particuliers de ses hommages, tels qu'*Abraham*, *Orphée*, *Apollonius de Thianes*, *etc.*, *etc.*

Les doctrines des chrétiens étaient alors adoptées par beaucoup de personnages en crédit à la cour. Le jeune empereur répétait souvent la maxime favorite de Mamée, sa mère : *Ne faites point à autrui ce que vous craindriez qu'il fût fait à vous-même.*

Lorsqu'il avait à nommer un magistrat, il employait le mode d'élection usité chez les chrétiens pour la promotion de leurs élèves au sacerdoce, et faisait publier d'avance les noms des candidats, afin de se procurer sur leur moralité de sûrs renseignemens.

Cet empereur arrêta les fureurs des païens contre ceux qui professaient la religion chrétienne, et publia à l'égard de ce culte un édit favorable.

(17)

Différens corps d'armée que Gallien avait envoyés au loin pour repousser les barbares, se crurent en droit de couronner leurs chefs, etc.

Le premier de ces capitaines qui prit le titre d'empereur fut Ingénuus, militaire expérimenté, et chéri de ses soldats. Puis Régillianus se fit proclamer. Posthumius se composa un royaume qui s'étendait de l'Angleterre dans les Gaules et l'Espagne. Les autres ne jouirent que peu de temps du pouvoir suprême qu'ils avaient usurpé dans les provinces. Les historiens nomment dix-huit ou vingt de ces ambitieux, parmi lesquels on distingue plus particulièrement Macrien et ses deux fils, Pison, un deuxième Valens, Saturnin, Émilien Baliste, Celse, Victorin, Tétricus, etc., etc.

Durant ces révolutions partielles et les invasions fréquentes des barbares dans les provinces de l'empire, les Goths ayant mis Athènes au pillage, et rassemblé une grande quantité de livres qu'ils destinaient aux flammes, un de leurs chefs fit abandonner ce dessein en répé-

tant ce qu'avait dit anciennement un général romain en un cas à peu près pareil : *Laissons les Grecs s'amuser de ces superfluités, et négliger le maniment des armes.....* Cette anecdote, recueillie par Montaigne, est rappelée textuellement dans le fameux discours de J. J. Rousseau relativement à l'influence des sciences et des arts.

A cette même époque, le temple de Diane, à Éphèse, fut réduit en cendres pour la dernière fois. Les Macédoniens et les Romains en avaient tour à tour augmenté la magnificence. On comptait dans son enceinte cent vingt-sept colonnes du plus beau marbre; l'autel était orné de sculptures admirables.... L'édifice avait quatre cent vingt-cinq pieds de longueur. De toute part on y apportait de riches offrandes.

18

Le Sarrasin Odénat, touché de l'infortune de Valérien son allié, reconquit les provinces d'orient pour les réintégrer dans l'empire, etc.

Gallien conféra le titre d'Auguste aux deux généraux *Odénat*, prince de Palmyre, et au Dace Auréole.

L'ambitieuse Zénobie, veuve d'Odénat, s'empara de l'Égypte en qualité d'impératrice d'Orient. Elle se disposait à soumettre la Bythinie, lorsqu'Aurélien, pour mettre un terme à ses usurpations, marcha contre cette reine d'humeur virile, la vainquit près d'Émèze, et la força de se renfermer dans sa capitale; mais elle eut l'adresse de s'en échapper avant la reddition de la place. Poursuivie et arrêtée enfin, on la conduisit à Rome, où elle orna la pompe triomphale de son vainqueur, comme captive, ayant les bras chargés de chaînes d'or. Depuis ce jour fatal elle se montra résignée à son changement de fortune, et vécut en paix dans un asyle champêtre (à Tivoli), près de l'ancien palais d'Adrien.

Le célèbre Longin, qui avait été précepteur de Zénobie et son ministre aux jours de sa puissance, fut condamné à mort par Aurélien, après la prise de Palmyre.

Les habitans de cette ville superbe s'étant révoltés de nouveau, l'empereur romain en fit raser les murs, qui ne furent entièrement relevés que sous Justinien. Dans l'intervalle, Dioclétien y avait ordonné la reconstruction de plusieurs édifices, dont il reste aujourd'hui de très beaux

vestiges. Ravagée encore par les Sarrasins, cette cité fut définitivement abandonnée, et tomba dans l'oubli.

Vers la fin du dix-septième siècle, quelques négocians anglais qui se trouvaient en Syrie, entendirent parler de ces ruines et traversèrent le désert pour les connaître. La relation de ce pélerinage, tenté sans résultat, fut consignée dans *les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*. Le docteur Halley publia des observations sur ces antiquités. De plus amples éclaircissemens achevèrent d'éveiller, à cet égard, la curiosité publique..... Ce fut en l'année 1750 que *Wood* et Dawkins, accompagnés de plusieurs autres voyageurs anglais, allèrent à cheval d'Alep à Palmyre en quarante-huit heures. De retour dans leur patrie ils donnèrent connaissance à l'Europe savante des découvertes qu'ils avaient faites.

Leurs dessins aident à se faire une idée de la splendeur de cette ville antique, fondée, dit-on, par Salomon..... Tout magnifiques qu'aient été ses monumens d'architecture, on y trouve à blâmer une superfluité d'ornemens que ne comporte point la pureté du goût des Grecs. Cette intempérance de richesses proviendrait-

elle de l'influence du luxe asiatique? Ces ruines, au surplus, ont l'empreinte, sous le rapport de l'art, d'un commencement de décadence.

(19)

Dioclétien fit élever une grande quantité d'édifices pompeux, etc.

Sa fameuse maison de Salone était bâtie sur un plan si vaste, que ses vestiges occupent encore près des deux tiers du sol actuel de Spalatro. La division de cette masse de logemens avait nécessité les ouvertures de quatre rues principales, où régnaient de chaque côté des portiques majestueux. Quelques arceaux qui en dépendaient sont restés entiers.

L'un des temples renfermés dans la même enceinte de bâtimens, sert aujourd'hui d'église à Spalatro.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

Translation du siége de l'Empire Romain à Byzance. — Décadence totale des arts du dessin dans le moyen-Age.

[De J. C. 305.] — Au milieu des troubles que le partage de l'autorité suprême fit naître sous les successeurs de Dioclétien et de Maximien, Hercule* Constantin, guidé par une lumière

---

* Par l'abdication de Dioclétien et de Maximien, Constance-Chlore et Galère prirent le titre d'empereurs ; deux autres Césars furent créés.

Constance eut dans son département les Gaules,

surnaturelle, surmonta tous les obstacles que le perfide Galère, deux nouveaux Césars et d'autres rivaux mettaient à son élévation. Ce digne fils de Constance-Chlore, après avoir triomphé de Maxence, aux portes de Rome, accomplit le vœu que le Ciel lui avait dicté, et arbora fièrement l'étendard du christianisme dans la capitale du monde (1). Trois victoires remportées depuis sur Licinius au delà de l'Hellespont, achevèrent de soumettre à son commandement les provinces d'orient, lesquelles précédemment étaient dans la dépendance de Galère. Cette mémorable révolution, qui semblait commencer une nouvelle monarchie, rendit la paix à l'univers — [De J. C. 311.] —. Constantin en avait pressenti les chances et préparé l'issue, *en faisant tourner au profit de son ambition, les fautes, les crimes et les vertus qu'il voyait autour de lui.*

Les grands changemens que son système politique opéra dans l'empire, et qui néanmoins

l'Espagne et l'Angleterre; la majeure partie de l'empire dépendit de Galère.

eurent des conséquences bien défavorables aux intérêts de l'art, nécessitent, sous ce rapport particulier, l'exposition de beaucoup de détails qui, bien qu'ils soient fort connus, méritent d'être ici rappelés.

[De J. C. 330.] — On sait assez que Constantin le Grand, jaloux de transmettre à la postérité, par un acte éclatant de sa toute-puissance, la gloire *de son nom*, résolut de l'attacher à la fondation d'une nouvelle capitale, au centre de ses vastes provinces..... Tout fut mis en œuvre pour que cette seconde Rome rivalisât de splendeur avec celle dont la voix des oracles avait prédit l'éternelle durée. D'immenses trésors furent consacrés à son embellissement. Ses temples, ses palais, ses places publiques, ses thermes, ses théâtres, s'enrichirent d'une multitude de peintures et de sculptures enlevées des cités de la Grèce et des demeures des Césars en Italie. Ces beaux modèles étaient bien propres, sans doute, à régénérer le goût des artistes accourus en foule à Bysance où, en nulle autre part, et en aucun temps, peut-être, les travaux proposés à leur émulation n'avaient été si richement salariés.

Comment donc, en de telles conjonctures,

vers ces mêmes contrées où les talens de toute espèce étaient autrefois parvenus à la plus haute perfection, une véritable école de dessin ne put-elle être organisée de manière à remettre en vigueur les principes des anciens maîtres de la Grèce? La théorie *du beau en fait d'imitation* n'était pas totalement oubliée, et de très saines maximes sur ce point se trouvent consignées dans les écrits des philosophes, des orateurs et des poètes de cet âge; mais, en ces jours de décadence, les statuaires et les peintres s'occupaient peu de l'étude des lettres, et ne connaissaient guère que le service habituel des outils de leur profession. Le luxe des Romains, d'ailleurs, avait perdu, dans la longue période d'anarchie dont l'empire commençait à sortir, toute délicatesse par ses excès. Une sage sobriété d'ornemens n'était plus de saison, et les regards ne s'arrêtaient que sur les objets où l'intempérante imagination du décorateur avait prodigué les plus précieuses matières.

Constantin, aux jours de fête, paraissait en public vêtu de drap d'or et coiffé d'un diadème parsemé de diamans et de perles, à l'instar des anciens potentats de l'Asie; ses brasselets, son collier, sa chaussure même étaient également

ornés. L'artiste, pour s'accommoder au goût du prince, donnait plus de soin au costume pompeux de ses personnages qu'aux belles formes du modèle. Subordonnant ses procédés d'exécution aux caprices de la mode, tantôt il empruntait, afin de mieux en suivre les indications, l'outil du stucateur ou du lapidaire, tantôt l'aide du doreur ou de l'ouvrier en émail.

Ce fut ainsi que la mosaïque, par l'emploi des marbres variés, des verres de couleur, des métaux et des perles, fit négliger peu à peu le travail plus délicat du pinceau (2). La sculpture et la peinture, enfin, entraînées hors de leur sphère, se trouvèrent insensiblement confondues dans la classe des professions mécaniques.

Quelles ressources, pourtant, quelles chances de succès promettait à l'activité du génie des arts l'époque où l'antique Bysance, relevée si majestueusement de ses ruines, devenait le siége de l'empire Romain!.... Dans son enceinte agrandie, on vit s'élever en peu d'années plusieurs églises qui le disputaient, par l'éclat des matériaux, aux temples fastueux du polythéisme. Quatorze palais y furent construits pour la demeure du souverain, de ses fils, et de ses ministres. *Constantinople* eut son Capitole, huit

bains publics, cinquante-deux portiques, deux théâtres, un vaste hippodrome, et le vaisseau spacieux d'une bibliothèque publique. Les thermes de Zeuxippe, restés heureusement debout, furent encore embellis de nombreuses colonnes de marbre précieux, et de plusieurs statues des maîtres du bel âge de la Grèce. Celle de Constantin s'élevait au milieu du principal forum, sur une colonne de granit haute de cent vingt pieds. Elle avait été apportée d'Athènes ou d'une ville de la Phrygie. Sa tête était environnée de rayons en forme de couronne; car dans son origine, elle représentait le dieu du jour; mais comme il fallut en faire un empereur romain, on mit un sceptre dans sa main droite, et la boule du monde dans la gauche *.

* Il reste encore à Constantinople quelques vestiges de la colonne qui portait cette effigie colossale.

Winckelmann prétend qu'elle était composée de sept grands cylindres de porphyre, indépendamment de la base. On la désigne par le nom de *la colonne brûlée*, parce qu'elle a éprouvé de graves dommages durant les incendies. Quant à l'*Apollon-Constantin*, il était de bronze, et n'existe plus. Renversé sous le

Les édifices nécessaires au culte des chrétiens furent fondés à Rome très peu de temps après ceux de Jérusalem, de Tyr et d'Antioche, dont on s'occupa premièrement. L'impératrice Hélène, mère de Constantin, ayant fait la découverte de la croix du Rédempteur sur le mont Calvaire, bâtit au même endroit une chapelle où elle déposa la précieuse relique (3). Elle en fit construire une autre à Bethléem, bourgade de la Judée, célèbre par la naissance de Jésus-Christ, et l'orna richement. Cette princesse, veuve de Constance-Chlore, était chrétienne. Son effigie fut placée à Constantinople, dans l'Augustéon, carrefour qui portait son nom. On y voyait aussi le milliaire d'or *.

---

règne d'Alexis Comnène, par un violent orage, on mit une croix à la place.

* Le *milliarium aureum* qu'Auguste posa dans Rome en qualité de *curator viarum*, ayant été surmonté d'un globe de métal doré, parut assez superbe pour servir de modèle à celui de Constantinople.

Les milliaires étaient des colonnes placées sur les grandes routes, de mille en mille pas. Caïus Gracchus fut le premier magistrat qui les mit en usage

Les marbres de toutes couleurs, le bronze, l'ivoire, l'incrustation des métaux précieux employés avec plus de profusion que de goût dans ces divers monumens, les uns pieux, les autres profanes, pouvaient éblouir les regards; mais cette parure excessive ne signalait que l'impuissance des talens aux premiers temps du moyen âge.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les médailles de Constantin, pour juger combien a été rapide l'altération de l'art du dessin depuis les règnes de Marc-Aurèle et de Commode; car les monnaies, chez les anciens, n'étant pas destinées seulement à faciliter les opérations commerciales, mais à transmettre, par les figures diverses qui s'y trouvaient empreintes, des souvenirs historiques, l'exécution des matrices n'était guère confiée qu'à des ouvriers accrédités. On peut donc conjecturer aujourd'hui par l'inspection des médailles, de celles surtout dites *impériales*, quel était à peu près le caractère

---

pour marquer les distances au sortir de la capitale, et en dehors de la ville.

plus ou moins pur de l'art aux époques où ces médailles et monnaies avaient été frappées.

Les types sous Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre-Sévère, sont d'un style déja barbare; la forme des lettres y est fautive, et le métal n'a pas l'épaisseur que semblerait exiger le diamètre de la pièce. De Galien à Galère, ces types, plus défectueux encore, ont si peu de saillie, qu'ils ressortent à peine sur le champ de la médaille. Les graveurs du bon temps, au contraire, avaient eu soin de donner du relief aux objets figurés. La même pauvreté de goût se laisse apercevoir dans tous les monumens de l'âge où Constantin régla par sa volonté les destinées de l'empire.

L'arc de triomphe qui porte son nom est probablement celui que le sénat, dans le principe, avait dédié à l'empereur Trajan. Deux siècles plus tard, les Romains se contentèrent d'y ajouter quelques bas-reliefs relatifs aux vertus du libérateur que le Ciel leur avait envoyé.

Ce qui reste de ces bas-reliefs et autres sculptures présente une disparate si choquante avec les trophées du vainqueur des Parthes et des Daces, qu'au premier aspect le connaisseur, dérouté par le rapprochement de ces divers

détails, ne sait comment s'expliquer de telles inégalités.

Quant aux statues existantes de Constantin, Winckelmann en mentionne trois, et donne à entendre qu'elles sont de mauvaise fabrique; l'une, dit-il, se voit sous le portail de Saint-Jean-de-Latran, et les deux autres, au Capitole.

Les miniatures dont l'ancien manuscrit de Virgile, de la bibliothèque du Vatican, est orné, ne sauraient satisfaire la curiosité de l'amateur qui voudrait y trouver un simple aperçu de ce qui s'exécutait de passable en ce genre au quatrième et au cinquième siècle. Des copies gravées au burin enrichissent quelques éditions des poésies de cet auteur latin; mais les dessinateurs que l'éditeur nouveau charge de reproduire ces vieilles images, en corrigent ordinairement le trait, en sorte qu'on ne peut avoir une idée nette du dessin des originaux à la vue des estampes ajoutées au texte du poème imprimé *.

---

* La *calligraphie*, ou l'art d'embellir les livres par des peintures ou de simples dessins explicatifs de certains passages d'un écrit, est d'un usage très an-

On regardait une peinture antique de la déesse *Roma* portant le palladium, comme une production du temps de Constantin. Cette figure, de proportions plus grandes que le naturel, indiquerait par son style, selon Winckelmann, qui l'a remarquée au palais Barbérini, une époque antérieure à la translation de l'empire. Pour former avec justesse son opinion sur l'état de décadence où se trouvait l'art du dessin au troisième et au quatrième siècle, on peut jeter les yeux sur les dyptiques consulaires de cet âge : ce sont de petits bas-reliefs d'ivoire, ou simplement de buis, qui servaient de couverture aux tablettes sur lesquelles le magistrat entrant en fonction avait fait inscrire sa harangue. (4)

Le principal attrait des tableaux en mosaïque ou des peintures, soit à fresque, soit en détrempe vernie, dont on décora l'intérieur des églises, quand la religion chrétienne fut adoptée par

cien. Varron et Pomponius Atticus, en publiant des notices sur les grands hommes de leur nation, avaient orné ces biographies d'un grand nombre de portraits.

les empereurs romains, consistait dans les couleurs brillantes, ou, comme nous l'avons dit, dans la surabondance des détails accessoires et l'emploi des riches métaux, des pierreries que l'industrie du bijoutier, du stucateur et de l'orfèvre pourrait y incruster.

On réchauffait encore l'intérêt des sujets de composition par des versets de l'Écriture sainte tracés sur des banderoles à fond d'or ou d'argent, intercalées dans les espaces vides. C'était par de tels moyens, que les auteurs de ces ouvrages croyaient faire preuve d'invention et de goût. Le génie des arts, réduit à farder ce qu'il ne savait plus *embellir*, fut, pour comble de détresse, privé du seul aliment où il aurait pu retrouver encore un souffle de vie : les anathèmes des pontifes chrétiens, lancés contre les chefs-d'œuvre dont les temples du paganisme étaient remplis, anéantirent sa dernière ressource.

Dans les mesures, néanmoins, que Constantin mit en usage pour extirper l'idolâtrie, il n'osa pas soudain manifester partout une intolérance également rigide. Il commença par faire taire les oracles dont l'imposture était notoire ; certains temples où de fabuleuses traditions donnaient lieu à des cérémonies scan-

daleuses, furent démantelés ; mais on laissa provisoirement subsister ceux de Rome, de Gaza, d'Apamée, d'Antioche, d'Alexandrie et autres villes puissantes. Prudence, dans ses livres contre Symmaque, avance même que l'empereur, tout en exhortant ses sujets à reconnaître l'absurdité du système théogonique, consentit à laisser debout les effigies des anciennes divinités, non comme dignes d'aucun culte, mais seulement pour la décoration des portiques, jardins et marchés publics.

La plupart des artistes qui jusqu'alors avaient par habitude étudié ces modèles, les voyant exposés fréquemment aux outrages des païens convertis, osèrent à peine en approcher, et moins encore y chercher des inspirations. Il courait sur le danger d'en admirer les formes élégantes, des bruits assez étranges : un peintre, disait-on, avait perdu l'usage de ses mains pour avoir eu la témérité de dessiner une tête de Christ d'après celle d'un Jupiter en marbre.

L'exécution des sujets pieux était commandée aux préposés à la fabrication des images par les docteurs en théologie, qui, seuls, en les expliquant, prescrivaient le costume, l'attitude, le caractère de physionomie convenables à cha-

que personnage. Un passage du second concile de Nicée est conçu en ces termes : *Comment pourrait-on accuser les peintres d'erreur ? ils n'inventent rien ; c'est par les antiques traditions qu'on les dirige ; leurs mains ne font qu'exécuter..... La composition des tableaux appartient aux Pères qui les consacrent ; ce sont eux, pour ainsi dire, qui les font.*

Conséquemment les premières images de Jésus-Christ, de la vierge Marie, des apôtres, devinrent des types auxquels les artistes furent tenus de se conformer dans la suite*. On ne tenta d'abord la représentation des mystères de la rédemption du genre humain, le couronnement d'épines (5), la flagellation, le crucifiement,

* Le pape saint Silvestre ayant fait mettre sous les yeux de Constantin les portraits de saint Pierre et de saint Paul, l'empereur déclara qu'ils ressemblaient parfaitement à deux vieillards vénérables qui lui étaient apparus en songe..... D'après un pareil témoignage, ces modèles peints sur le même tableau qui, dit-on, existe encore à Rome, furent constamment consultés depuis pour la représentation des princes des apôtres.

la sortie miraculeuse du tombeau, que sous un voile allégorique : des scènes si humiliantes, figurées au naturel, auraient offert aux gentils l'occasion de tourner en raillerie la foi des chrétiens. *Le bon Pasteur*, *un Agneau immolé*, *le Phénix renaissant de ses cendres*, et autres emblêmes également faciles à comprendre, suffisaient pour rappeler à l'esprit du néophyte la mission de Jésus, son douloureux sacrifice, et le prodige de sa résurrection, sans cependant provoquer les sarcasmes des endurcis.

De même un rayon lumineux parti du firmament exprimait l'action invisible de la toute-puissance du Père-Éternel; car l'idée de lui donner l'apparence d'un vieillard majestueux ne fut adoptée que vers le milieu du neuvième siècle. On le voit peint de cette manière sur les pages du beau manuscrit en vélin que les chanoines de l'église de Saint-Martin de Tours offrirent à Charles le Chauve, pour son livre de prières.

Les sculpteurs, les peintres, perdaient ainsi l'habitude de copier avec soin les formes de la nature, et plusieurs se seraient scandalisés à la seule proposition de les dessiner d'après le nu. Occupés d'ailleurs, sans relâche, dans les nou-

veaux sanctuaires, ils s'y accoutumaient à créer de souvenir et par routine. Il paraît que le commode apprentissage de cette méthode expéditive attirait beaucoup d'élèves dans ces sortes d'écoles, où les professeurs tiraient grand profit d'un enseignement en quelque sorte *mécanique.*

Libanius rapporte en effet que les jeunes gens d'Antioche et de Constantinople dont les familles avaient été ruinées durant les dernières révolutions, négligeaient les leçons des rhéteurs pour suivre la carrière des arts du dessin, devenue un métier plus lucratif que la profession d'avocat. *Par quelle amorce*, dit le sophiste, *les maîtres en fait de peinture obtiennent-ils de leurs disciples des rétributions telles, que presque tous vivent dans l'opulence et la dissipation? Pourrait-on le croire? ils enseignent à peindre vite!!!*

[De J. C. 240 à 264.] — Ainsi donc, malgré l'apparente prospérité que procurèrent aux arts les embellissemens de l'antique Bysance et tout ce qu'exigeait de somptueux l'établissement du culte des chrétiens, le talent des artistes dont les libéralités de Constantin le Grand récompensaient le dévoûment et l'activité, dut subir constamment l'influence du faste asiatique.

Depuis les changemens opérés sous ce règne, et jusqu'à la fin du même siècle, quelques réminiscences des ingénieuses conceptions des maîtres anciens se firent entrevoir, peut-être, dans les produits d'un petit nombre d'ateliers; mais ces dernières lueurs de bon goût ne furent que les étincelles échappées de la cendre d'un foyer lent à s'éteindre. C'est tout ce que nous devons conclure d'un passage de Libanius * où cet auteur déja cité raconte que, de son temps, des jeunes gens, amis des arts, retournaient par fois, en Élide, ou à Athènes, pour contempler soit le Jupiter-Olympien, soit la Minerve-Parthénie. Il n'en est pas moins constant que, dès le milieu du quatrième siècle, les chrétiens en général s'effrayaient à l'aspect des chefs-d'œuvre de cette espèce, qu'ils croyaient être des images du démon.

L'humanité et la religion elle-même, a dit

* Ce sophiste grec professa la rhétorique à Nicée, à Nicomédie, à Constantinople, et, sur la fin de sa carrière, à Antioche, sa patrie..... Il était généralement estimé; Julien l'Apostat faisait cas de son savoir.

l'estimable auteur de l'*Histoire du Bas-Empire*, *savent gré à Constantin de n'avoir pas donné de martyrs à l'idolâtrie*. Mais si ce premier empereur chrétien et ses fils après lui n'autorisèrent pas ouvertement la destruction des idoles, leur chute ne fut qu'ajournée, quoique Julien, successeur de ces princes, eût mit tout en œuvre pour en relever les autels. Les fermes professions de foi de l'empereur Jovien et de ceux qui le suivirent, ne laissèrent bientôt aucun doute sur le triomphe complet du christianisme. La volonté puissante de Théodose le Grand fit disparaître, enfin, les dernières traces d'un culte à jamais réprouvé.

Du jour où ce collègue de Gratien régna seul sur les provinces d'Orient et d'Occident, que Valentinien et Valens avaient séparément gouvernées, il résolut d'y démolir tous les temples profanes. Les figures des antiques divinités furent mises en pièces. Celles de bronze et de marbre, qui avaient été conservées pour l'ornement des palais et jardins de Constantinople, arrivèrent, des provinces dans la capitale, liées et garrotées comme des criminels qu'on eût traînés à l'échafaud. L'idolâtre, étonné de ne pas voir la foudre écraser soudain leurs conduc-

teurs sacriléges, rougit alors des hommages qu'il avait rendus à des simulacres prétendus divins et si impunément bafoués.

Les édits de Théodose contre le polythéisme s'exécutèrent avec un zèle d'autant plus actif, que sous Julien l'Apostat les chrétiens avaient osé déja braver ses vengeances en renversant à Pessinunte l'autel de la mère de tous les dieux, et à Césarée, le seul temple qui y eût été épargné. Quelles dévastations ne se permirent-ils pas dès l'instant qu'ils se virent appuyés par les gouverneurs des provinces ! peu de monuments des traditions mythologiques purent échapper à leur pieux acharnement. — [De J. C. 379.]

Tandis que saint Martin de Tours, secondé par ses nombreux disciples, ruinait tout ce qui servait au culte des gentils dans les Gaules, l'évêque Marcellus rasait dans son diocèse d'Apamée, en Syrie, les temples que Constantin y avait laissés debout. Celui de Jupiter, aussi superbe que solidement construit, résistant aux efforts des sapeurs, il fallut, pour en voir crouler les murs et les colonnades, miner sous les fondemens et mettre le feu aux étançons. Accompagné d'une bande de gens armés, ce même Marcellus parcourait les campagnes et les bour-

gades, où le paganisme trouvait un refuge, à mesure que les grandes cités se remplissaient de chrétiens *.

Le Sérapion d'Alexandrie, de la conservation duquel dépendait, selon la croyance du peuple, le bienfait annuel des débordements du Nil, ne fut pas respecté; mais pour imposer silence aux réclamations des superstitieux égyptiens, et faire disparaître un édifice dont la magnificence égalait celle du Capitole, le fougueux Théophile en sollicita l'ordre exprès de l'empereur romain. Au fond du temple, tout brillant d'or et rempli de statues qui, d'après le récit d'Ammien-Marcellin, semblaient *être vivantes*, s'élevait sur un trône celle de Sérapis (6). L'énorme colosse, fait en plaque de différens métaux artistement soudés, touchait aux deux côtés du sanctuaire. Sa tête portait un boisseau; la feuille de lotos était dans l'une de ses mains, et le sceptre dans l'autre. Un crocodile rampait à ses pieds..... chacun frémit et les

* De ces migrations hors des villes est venu le nom de *payen* (paysan).

chrétiens eux-mêmes, au moment où, montant sur l'estrade, un soldat intrépide porta le premier coup de hache à cette monstrueuse idole. On crut sentir le globe chanceler; mais la chute de Sérapis ne troubla point l'ordre constant de la nature, et le patriarche triomphant ne craignit plus de s'emparer, aux yeux de la multitude rassurée, des trésors qu'il convoitait pour son église.

Les salles du Sérapion contenaient deux cent mille volumes, que Marc-Antoine avait enlevés de Pergame pour recomposer la fameuse bibliothèque des Ptolémées, qui fut réduite en cendres durant l'expédition de César en Égypte*. Ce dépôt d'antique érudition fut ménagé; mais il ne resta que les fondemens de la maçonnerie du temple, sur lesquels on bâtit les murs d'une chapelle dédiée aux Saints-Martyrs.

---

* Cette immense collection de livres fut pillée plus d'une fois pendant les révolutions de l'empire Romain, et ses pertes se réparèrent chaque fois. Sa destruction totale n'eut lieu que dans le septième siècle. Le sarrasin Amri fit chauffer durant six mois, avec les manuscrits, les bains publics d'Alexandrie. Omar en avait donné l'ordre à ce général.

Pareilles rigueurs s'exercèrent dans toutes les provinces : les enceintes consacrées aux cérémonies d'un culte proscrit ne présentèrent bientôt aux derniers adorateurs des divinités fabuleuses, qu'un amas confus de colonnes gisantes et de débris de sculptures. L'antiquaire infatigable va, de nos jours, les admirer encore jusqu'au fond des contrées désertes de l'ancien monde civilisé. Ces ruines éloquentes accusent à ses yeux le zèle emporté des chrétiens du moyen âge, plus hautement que la faulx du temps et la fureur aveugle des barbares.

Les Gothis, sans doute, après la mort de Théodose et le partage de l'empire entre ses deux fils, portèrent la désolation dans le sein des cités que les arts avaient illustrées et dont le luxe et les richesses irritaient leur cupidité; mais, au jour de la retraite, ils laissaient après eux, du moins, la masse des monumens que l'impétuosité d'un premier choc n'avait pu renverser. — [De J. C. 395.]

Ces fiers géants du nord, ainsi les appelle Gibbon, s'étaient déja rués plusieurs fois sur la Grèce, lorsqu'Alaric acheva de dépouiller Athènes de ce qui pouvait y être resté de propre à tenter son humeur rapace. Un auteur du

temps déplorant ces ravages, compare l'antique séjour des muses et la nudité de leurs autels, *à la peau vide et sanglante d'une victime offerte en sacrifice.*

L'Académie, cependant, le Lycée, le Pœcile, le Prytanée, le palais de l'Aréopage, n'étaient pas détruits vers le milieu du siècle suivant, et le bourg de *Sétine* conserve encore quelques vestiges des édifices dont Périclès avait enrichi sa ville natale *.

[De J. C. 410.] — Orose dit que le chef des Visigoths s'arrêta trois jours dans Rome; et, selon Marcellin, le dernier corps de son armée n'en

---

* De précieux fragmens du Parthénon ont été nouvellement transportés d'Athènes (Sétine) à Londres. La guerre d'extermination que les Turcs viennent de faire aux Grecs insurgés, a presque achevé la destruction des monumens restés debout en cette contrée.

On se rappelle la citatation que nous avons faite, à la page 399 du tome 1er, de ce que dit poétiquement M. de Châteaubriand dans le récit de son Voyage en Grèce et sur la côte d'Afrique; ces rapprochemens en style de rhéteur donnent à penser, mais ne sauraient satisfaire la curiosité des archéologues ni des artistes.

sortit que le sixième jour. Quoi qu'il en soit, on a trop exagéré les dévastations de la soldatesque durant le sac de cette capitale. Ce furent de perfides esclaves qui facilitèrent aux barbares l'entrée de la porte Salarienne. Les premiers pelotons de ces bandits incendièrent ce quartier pour effrayer la population entière. Les flammes, qu'on ne put étouffer assez promptement à cet instant de surprise, consumèrent le beau palais de Salluste et plusieurs autres bâtimens remarquables.

Dans le court intervalle de cette invasion, Alaric et les brigands qu'il commandait, ne purent démanteler tant d'autres constructions, dont la robuste architecture eût bravé trop longtemps l'effort des léviers et la massue des assaillans. Les Goths avides se hâtaient de fouiller tous les réduits des manoirs des grands, d'en vider les coffres, et n'auraient pas employé les heures du pillage à de laborieuses démolitions*. En sorte que, dès le lendemain de leur départ,

*Les murailles et les voûtes des temples de Jupiter, de Pallas, d'Hercule, d'Esculape, ne furent point abattues.

les Romains s'occupèrent de la réparation des principaux dommages — [De J. C. 420 à 430.] —, et en assez peu de temps l'aspect en fut effacé. Ces restaurations se firent avec autant de soin que l'état des arts, à cette époque, put le permettre; peu à peu les regrets devinrent moins cuisans; les jeux du Cirque recommencèrent, et le luxe avec ses fantaisies reparut dans la haute société.

L'habitant des villes de province reprit également courage. Les évêques y signalèrent leur munificence et leur piété par des peintures, des bas-reliefs dorés, des mosaïques, qu'ils firent exécuter dans les vaisseaux dépouillés de leurs églises. On en voit des restes à Ravenne; les basiliques de Saint-Jean-l'Évangéliste, de Saint-Nazaire, de Saint-Celse, de Sainte-Agathe-Majeure, conservent des vestiges curieux de cette sorte de splendeur. Ciampini et Muratori en ont donné des descriptions dans leurs savans ouvrages.

Rome, sous les successeurs d'Honorius, ne fut plus qu'une proie facile à dépécer. Alaric, peut-être, ne serait pas venu camper jusqu'à ses portes, si le brave Stilicon, qui l'avait battu successivement à Pollentia, à Vérone, et qui, près

de Florence, avoit fait périr Radagaise, n'eût été condamné à mort après ces services, comme suspect d'intelligence avec les Goths; craignait-on qu'à l'aide de ces hordes barbares, il ne tentât de s'emparer du trône, ou que, tout au moins, il n'en préparât l'accès à son fils?

La statue de Stilicon et celle du poète Claudien, ami de ce capitaine, furent placées dans le *forum Trajani*. On a retrouvé le piédestal de la première dans le dix-septième siècle.

Le faible Honorius, après s'être privé par un arrêt fatal, de l'appui du général habile qui plusieurs fois avait triomphé d'Alaric, laissa envahir ses plus belles provinces par les peuplades des rives du Danube et du Rhin. Toujours inquiet à Ravenne, où il consumait ses jours dans une honteuse oisiveté, à peine osait-il s'y croire encore maître de Rome *.

---

* Lorsqu'Alaric eut fait souscrire les Romains, pour la seconde fois, aux conditions qu'il lui plut d'imposer, en leur donnant pour gouverneur le préfet Attale, Honorius fit proposer à ce fantôme de monarque le partage des provinces d'Italie, ce qui fut insolemment refusé ; mais des secours inespérés

La gloire de l'empire s'éclipsait de même du côté de l'Hellespont, et le diadême de Théodose sur le front d'Arcadius ne jetait plus qu'un vain éclat. De méchans ministres, une épouse altière (7) abusaient, au gré de leurs passions, du pouvoir de ce prince indolent. Constantinople, toutefois défendue par de fortes murailles et d'ailleurs moins exposée que Rome aux attaques fréquentes des Goths, n'avait pu perdre les avantages de son heureuse position sur les frontières de l'Asie; la mer lui apportait, en tribut journalier, les productions des différens climats; et dans cette apparence de bien-être, la seconde capitale de l'héritage des Césars offrait du moins aux talens disséminés un abri favorable... En cet état de choses, ses nouveaux habitans avaient adopté le langage et les mœurs des naturels du pays. Les sciences y étaient en honneur; et la considération dont jouissaient Thémistius, Symmaque, Libanius, et autres rhéteurs païens, mais hommes de mérite, en est la preuve..... Quant aux orateurs sacrés, ils

---

tirèrent d'embarras le timide empereur au moment où il se disposait à fuir vers l'Orient.

s'élevaient alors au dessus de leur siècle : saint Grégoire de Naziance, saint Grégoire de Nysse, saint Basile, et surtout saint Jean-Chrysostôme, faisaient revivre dans leurs homélies l'éloquence des Platon et des Démosthène. (8)

Le succès de leurs savans écrits soutenait le crédit des lettres, et n'était pas sans influence sur les produits de l'arrière-saison des arts. C'est ce qui dénote le caractère des peintures et des bas-reliefs qui sont restés enfouis dans les catacombes de Rome, et notamment au fond des cimetières de Sainte-Priscile, de Saint-Callisthe, de Sainte-Agnès et de Saint-Marcellin *. On y voit Jésus, le sceptre en main, doué de tous les agrémens de la jeunesse; Jonas sortant

* Les peintures qui se trouvent dans le caveau de Sainte-Priscile sont les plus anciennes; elles furent exécutées en l'année 451 ou 452. Le style aussi en est meilleur que dans les autres.

Antoine Bozio, dans sa *Roma sotterranea*, traduite en latin par le père Aringhi, a donné connaissance de ces ouvrages curieux..... Le récit d'un voyage dans les catacombes, publié à Paris en 1810, fournit aussi sur les peintures de ces souterrains des détails très intéressans.

du sein de la baleine; Daniel dans la fosse aux lions; Orphée adoucissant la férocité des animaux sauvages par le son de sa lyre : ce mythe était considéré par les premiers chrétiens comme un emblême applicable à des sujets pieux. Quelques-unes de ces compositions mystiques étaient traitées avec assez de sentiment, et de manière à rappeler en quelques parties le goût des ouvrages d'un meilleur temps.

[De J. C. 450.] — On commençait alors à s'occuper de travaux en peinture dans les monastères constitués d'après les réglemens de saint Basile. Préoccupés des saintes traditions (9), ces bons cénobites conservaient le souvenir des doctrines que d'anciens maîtres avaient laissées en héritage à leurs écoles; là, du moins, le pieux inventeur n'était pas si souvent détourné du but essentiel auquel l'imitation doit tendre, que dans le voisinage de la cour et sous les inspirations de l'opulence. Ils assaisonnaient leurs images édifiantes d'une grace naïve, de ce calme céleste, dont les peintres de la renaissance au treizième et au quatorzième siècle ont essayé d'imiter la candeur.

Ces derniers germes de talent qui végétaient sous les voûtes silencieuses où gisaient les corps

des martyrs, dûrent exciter au dehors la curiosité des grands. Théodose le Jeune favorisa peut-être ces associations; car lui-même savait peindre et graver. Il ornait de ses dessins, des livres de prières, entièrement transcrits de sa main; ce qui lui mérita le surnom de *Calligraphe;* mais ce n'était pas de son royal laboratoire qu'aurait pu jaillir un rayon de lumière propre à régénérer l'art du dessin dans sa capitale..... Maintenu, sous la tutelle impérieuse de sa sœur aînée Pulchérie (10), dans un état perpétuel de soumission, ce fils d'Arcadius n'apprit de son institutrice, qu'à représenter comme sur un théâtre *le personnage d'empereur.*

Winckelmann cite un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, orné de miniatures peintes sous le règne de Justin, l'un des successeurs de Théodose le Jeune, dont les figures de femme lui paraissaient si élégamment dessinées, qu'il les présumait copiées d'après quelques modèles du bel âge; mais il n'est pas douteux, malgré l'assertion du célèbre antiquaire, que la pompe tout orientale des empereurs de Constantinople avait étendu sa fatale influence dans les ateliers du peintre et du statuaire, au point d'y faire oublier les saines doctrines qui, peut-être, s'y

seraient remémoriées. L'ouvrier le mieux intentionné put croire qu'en empruntant l'éclat des dorures, il rehausserait la valeur apparente de ses productions. (11)

On tapissait le pourtour des sanctuaires d'étoffes de soie rebrodées à personnages. Les rétables d'autel étaient chamarrés d'émaux resplendissans et de riches colifichets qu'on pourrait comparer aux plantes parasites enracinées sur l'écorce du chêne, dont elles pompent la sève pour alimenter leur stérile verdure. (12)

Des tentatives ingénieuses eurent lieu pourtant à cette même époque: quelques architectes imaginèrent de ne laisser pénétrer les rayons du soleil dans l'intérieur des édifices sacrés, qu'à travers des vitraux de couleur, et d'y reproduire magiquement les tons rosés de l'aurore, ou le diapré de l'arc-en-ciel, comme dans un séjour d'éternelles lumières.

Cette agréable invention dut paraître en effet un signe des progrès singuliers que les talens avaient faits. Aussi les admirateurs de ces nouveautés merveilleuses osaient-ils avancer, en préconisant la magnificence des héritiers des Constantin et des Théodose (13), que les artistes de l'empire Grec montraient un génie plus fé-

cond et plus inventif que les grands maîtres des temps passés.

[De J. C. 425.] — En Occident, Placidie, sœur d'Honorius et mère de Valentinien III, s'était portée au timon des affaires pour suppléer à l'inexpérience du jeune empereur; mais, malgré l'active surveillance et la capacité de cette princesse, la mésintelligence des généraux Aétius et Boniface mit plus d'une fois sa politique en défaut et jusqu'à compromettre la stabilité du gouvernement en ces temps difficiles.

A la mort de la régente, Valentinien, privé de ses conseils et n'écoutant plus que ses passions, devint bientôt un objet de mépris pour ses propres courtisans. Il périt victime du ressentiment d'un sénateur dont il avait outragé l'épouse.

[De J. C. 455.] — Si l'on en croit les traditions ecclésiastiques, il ne fallut rien de moins, sur la fin de ce règne, qu'une visible intervention des puissances célestes pour soustraire l'antique reine des cités aux fureurs d'Attila. Ce chef des Huns, surnommé *le fléau de Dieu*, ayant juré d'anéantir l'empire d'Occident, se précipita sur l'Italie, réduisit en cendres Aquilée, la plus forte place de la côte Adriatique, ruina de même Attinum, Padoue, Vicence, Vérone, et poursui-

vit sa course effrayante jusque dans les plaines de la Lombardie. Il se disposa dès lors à marcher vers Rome; mais le pape saint Léon, qui ne craignit pas d'aller au devant du barbare à la tête de son clergé, parvint à le fléchir par ses représentations et ses larmes.... Les légendaires ajoutent que les apôtres saint Pierre et saint Paul (14) parurent en même temps, dans les airs, et que cette vision miraculeuse rendit efficaces les exhortations touchantes du saint pontife. — [De J. C. 452.]

[De J. C. 455.] — Peu d'années après l'irruption d'Attila en Italie, les Romains apprirent avec épouvante qu'une nuée de Vandales allait fondre sur eux. Le vénérable Léon tenta, pour la seconde fois de conjurer l'orage, et ne réussit qu'à en atténuer la violence. Genséric, à sa prière, fit grace de la vie aux citoyens désarmés, et défendit à ses soldats d'en incendier les demeures; mais le pillage eut lieu pendant quatorze jours et autant de nuits avec la plus brutale avidité : les richesses publiques, celles des particuliers, le trésor, les meubles du palais impérial, les ornemens sacerdotaux, et les vases sacrés des églises, la table d'or, le candelabre à sept branches, enlevés du temple de Jérusalem

sous le règne de Vespasien, les statues des différentes divinités du paganisme réservées comme des objets de pure curiosité, la voûte enfin du Capitole qui était de bronze doré, tout fut mis en morceaux pour être aisément chargé sur les navires. On y entassa plusieurs milliers de Romains des deux sexes enchaînés et conduits à Carthage. La veuve de Valentinien et ses deux filles subirent le même sort. Eudoxie devint ainsi victime de sa propre vengeance; car elle avait appelé Genséric contre l'usurpateur Maxime, meurtrier de Valentinien son premier époux.

La race masculine de Théodose le Grand étant éteinte, le peuple Romain eut, chaque année, de nouveaux maîtres, et tout fut en confusion dans l'ancienne capitale du monde. Le fameux Ricimer, de la nation des Suèves, y vint arrogamment dicter ses volontés. N'osant, comme étranger, vêtir la pourpre impériale, il commença par en dépouiller Avitus, proclamé sans son aveu dans les Gaules, pour la donner successivement à des fantômes d'empereur qu'il entendait retenir sous son joug. Majorien, Sévère, Anthémius, Olybre, la reçurent de sa main, et se la virent reprendre tour à tour.

Durant ces révolutions une multitude de ci-

toyens désertèrent la ville de Rome et allèrent chercher hors de leur pays natal un refuge paisible. On voyait quelques-uns de ceux qui ne pouvaient se résoudre à quitter leurs foyers, errer dans la solitude des portiques, des thermes, des amphithéâtres, en mesurer tristement l'étendue, en déplorant leur splendeur éclipsée.

Dans l'impuissance de réparer ces monumens, qui, chaque jour, se dégradaient davantage, les magistrats ne s'opposaient que faiblement à l'enlévement des débris, que la plupart des habitans employaient à la reconstruction de leurs manoirs. Les frises, les pilastres, les chapiteaux, chargés de belles sculptures, redevenaient ainsi des matériaux bruts sous le marteau des maçons.

Majorien voulut mettre fin à de pareils abus par une ordonnance précise; mais la conspiration qui le précipita du trône, puis l'existence toujours précaire de ses successeurs * rendirent vaines les réclamations des gens instruits qui

---

* Anthémius fut détrôné par Ricimer. Olybrius le remplaça, mais mourut au bout de trois mois. Il nous reste de cet empereur quelques médailles en or, en argent et en bronze.

désiraient conserver les derniers restes des édifices, jadis l'orgueil de leur cité.

[De J. C. 473.] — Ricimer, qui sans titre avoué gouvernait Rome en despote, étant mort, Glycérius, créature de cette faction puissante, et, d'autre part, Julius Népos, protégé par la cour de Bysance, se disputèrent le pouvoir suprême. Le patrice Oreste le leur ravit à son tour, en faisant couronner avec lui son fils Romulus-Augustule; mais, dans cet intervalle, les aventuriers *Hérules*, *Goths*, *Gépides*, *Sarmates*, *Alains*, *Turcilinges*, *etc.*, *etc.* — [De J. C. 476.] —, dont se composaient en majeure partie les milices romaines, se soulèvent et proclament *roi d'Italie* Odoacre leur chef (15).

Rome, au pouvoir des barbares, dut s'étonner, après tant de secousses, d'obtenir de ces conquérans le bienfait de la paix et des institutions très sages. Théodoric-Lamalle, véritable fondateur de la nouvelle monarchie, sut rouvrir en peu de temps tous les canaux de la prospérité publique. — [De J. C. 493.] — Il répara les cités que les fléaux du ciel et les invasions avaient dévastées. Ravenne, Spolette, Naples, et Rome elle-même, eurent à s'applaudir de sa munificence. Sa sagacité naturelle, quoiqu'il eût peu

d'instruction, car il ne savait pas lire, lui faisait apprécier le mérite des personnages en état de l'aider de leurs lumières. Le savant et respectable Cassiodore, qu'il choisit pour ministre, en est la preuve.

La majeure partie de l'empire d'Occident se trouvant soumise, par le trépas d'Odoacre, à Théodoric, son désir eût été de rendre à l'Italie son ancien lustre : il voyait avec peine dépérir les beaux monumens de l'architecture romaine; mais faute d'artistes capables d'en reconstruire d'aussi superbes, il enjoignit expressément aux magistrats de veiller à la conservation et à l'entretien de ceux qui n'étaient pas totalement ruinés. On découvrit néanmoins un fondeur assez expérimenté pour l'exécution de sa statue colossale en bronze doré, dont Ravenne fut décorée.

Malgré les moyens qu'il mit en usage pour faire refleurir dans ses états les sciences et les arts, malgré la protection que leur accorda sa fille Amalazonte et quelques autres de ses successeurs, les ténèbres continuèrent à s'épaissir sur l'Italie, pour ne s'y dissiper enfin qu'après avoir enveloppé, du nord au midi, les diverses régions de l'empire.

[De J. C. 474 à 550.] — Si nous reportons nos regards vers l'Orient, nous verrons Constantinople, depuis la mort du vénérable Marcien, époux de Pulchérie, bouleversée par les intrigues de cour et les factions tumultueuses de l'Hippodrome; nous y verrons les controverses théologiques semer la discorde et le trouble dans les esprits aux temps même où des hordes vagabondes ravageaient les provinces..... La paix ne s'obtenait qu'à prix d'argent ou par des concessions de territoire. C'est tout ce que laissent de souvenir les règnes de Léon de Thrace, de Zénon, d'Anastase et de Justin.

[De J. C. 475.] — Durant cette période, où l'usurpateur Basilisque ne retint le pouvoir qu'un ou deux ans, il y eut à Constantinople un épouvantable incendie. Zonare rapporte que, dans le palais de Lausiascus, beaucoup de chefs-d'œuvre en sculpture devinrent la proie des flammes, tels que la Vénus de Cnide, la figure de l'*Occasion* de Lysippe, et la Pallas de l'île de Lindos. Celle-ci n'était pas moins remarquable par la sévérité du style que par son ancienneté: c'était un ouvrage des premiers statuaires qui eussent entrepris de grandes effigies en pierre ou en mar-

bre *. Cédrénus, moine grec, à prétendu mal à propos que le Jupiter-Olympien de Phidias périt dans ce palais incendié; mais il est certain que la merveille de l'art grec ne fut point transportée à Constantinople. On ignore absolument ce qu'elle est devenue..... Au nombre des objets consumés, on eut à déplorer la perte de cent vingt mille volumes, parmi lesquels se trouvaient les Œuvres d'Homère en lettres d'or.

Dans les gouvernemens qui tendent à leur dissolution, on voit parfois des hommes porter à la société une force qui leur est propre; mais cette force, qui n'est qu'eux, s'éteint avec eux, et la dissolution se reproduit jusqu'à ce que l'état périsse **. Cette observation est particulièrement applicable aux jours de gloire que l'étoile de Justinien le Grand sembla faire briller sur l'empire Grec pendant son règne.

[De J. C. 527.] — Assis sur le trône des Constan-

---

* Dipœnus et Scyllis florissaient près de six cents ans avant l'ère chrétienne. De leur temps, la majeure partie des statues se faisait en bois.

** Fiévée.

tin et des Théodose, ce successeur de Justin, toujours préoccupé des projets les plus vastes, et tourmenté d'une soif ardente de renommée, eut assez de sagacité pour découvrir parmi les soldats de sa garde et jusqu'au fond des réduits secrets de son palais impérial, le fameux Bélisaire et l'eunuque Narsès, dont les talens et le courage humilièrent l'orgueil des Perses, refoulèrent les barbares au delà des frontières, et firent rentrer sous l'obéissance de leur maître Rome, l'Italie entière, et l'Afrique *. Par les exploits et le génie de ces deux généraux, Justinien acquit le surnom de *Grand* que l'histoire lui a conservé.

D'un naturel peu propre à affronter les hasards de la guerre, cet empereur dans le long cours d'une vie consacrée aux détails de l'ad-

---

* Un siècle plus tard, Constant, petit-fils d'Héraclius, résolut de chasser les Lombards, qui avaient remplacé les Ostrogoths en Italie. Forcé par Grimoald, duc de Bénévent, de renoncer à son entreprise, il se dirigea sur Rome, et fit transporter sur ses navires ce qui restait d'ouvrages en bronze dans cette capitale; de plus, il enleva une partie de la toiture du Panthéon, qui était de ce métal.

ministration civile, éleva de toute part des monumens pour l'exécution desquels il fallut des ressources qui, toutes ruineuses qu'elles fussent, ne parurent pourtant jamais lui manquer.

Procope * assure qu'il n'y avait presque aucune province où la magnificence de Justinien ne se fût signalée par quelques bâtimens pompeux, ou d'autres entreprises d'utilité publique. Ces travaux absorbèrent quarante mille marcs d'or, fruit de l'économie d'Anastase. Il épuisa les sueurs du peuple pour donner de superbes chapelles aux saints confesseurs de la foi.

Cette piété fastueuse jusqu'au délire ne s'effraya d'aucun sacrifice pécuniaire, lorsqu'il fut question de réédifier l'église patriarchale de Constantinople, réduite en cendres par suite de la funeste émeute du *Nika* **. Les architectes (16) Anthémius de Tralles et Isidore de Milet, qui, avaient tracé le plan nouveau de cette cathédrale — [De J. C. 532.] —, déclarèrent qu'ils n'au-

---

* Cet écrivain nous a laissé un traité en six livres sur les édifices que fit construire Justinien.

** *Nika*, mot de ralliement durant les rixes sanglantes des factions de l'Hippodrome, signifiait *soyez victorieux*.

raient pu remplir dignement pareille tâche, si les lumières surnaturelles de l'empereur n'eussent éclairé leurs talens. Ce prince, qui avait fait quelques études en architecture, leur donnait ses idées comme lui ayant été communiquées en songe *par des anges* durant la nuit. Dix mille ouvriers travaillèrent sans relâche à l'exécution de ce plan merveilleux; l'ordonnateur lui-même, vêtu d'une tunique de lin, animait leur émulation par sa présence et ses libéralités, en sorte qu'il eut la satisfaction de voir l'ouvrage complétement achevé en moins de six années..... Promenant alors ses regards autour de l'enceinte, il s'écria dans un transport d'enthousiasme : *O Salomon, je t'ai vaincu!* Ce mouvement d'orgueil lui fit commander une peinture où le fondateur du temple de Jérusalem était représenté contemplant d'un œil jaloux celui de Constantinople.

Sainte-Sophie, dont les Turcs ont fait une mosquée, mérite, à bien des égards sans doute, l'admiration des voyageurs instruits, mais n'est pourtant pas, comme l'ancien préjugé semble le faire redire encore, un chef-d'œuvre d'architecture en toutes ses parties..... La masse est d'un aspect imposant. Elle paraît lourde

néanmoins, et présente, en ses détails, des défauts assez sensibles. La façade occidentale manque à la fois de noblesse et de simplicité. L'inclinaison des combles est choquante. Le portail ne répond point à la majesté de l'intérieur du vaisseau. Le grand dôme, éclairé par vingt-quatre fenêtres, est tellement écrasé, que, sur quatre-vingt-six pieds de circonférence, il n'a que la concavité d'un demi-globe en hauteur.

Cette coupole, la première, dit-on, qui eût été portée ainsi dans les airs, est d'une conception hardie et savamment exécutée.

Les nombreuses colonnes de la nef, du chœur et des galeries, étonnent l'œil dès l'entrée, ainsi que la voûte et le pavé, par la variété des nuances de dix à douze espèces de marbre rares qui y sont employées.

Beaucoup de matériaux enlevés des temples antiques ont trouvé place dans ce bâtiment : une dame romaine fit présent à Justinien de huit colonnes de porphyre, dont Aurélien avait enrichi le temple du Soleil ; les magistrats d'Éphèse en donnèrent huit de marbre vert. Elles étaient de très hautes proportions ; mais la forme des chapiteaux avait été composée dans un goût moins pittoresque que bizarre.

Paul le *Silenciaire*, auteur d'une *Histoire* en vers grecs *de l'église de Sainte-Sophie*, y fait l'énumération des diverses qualités de marbre que les architectes avaient mis en œuvre, savoir : celui de Caryste, veiné de gris foncé; le phrygien, d'un rouge pâle; le même, d'une teinte plus vive et à mouches argentées; le mauritanien safrané; le vert de Laconie; le porphyre d'Égypte; le jaspe; les marbres de Thessalie, ceux, enfin, du pays des Molosses, etc., etc. Tout cela fait conjecturer que le choix des autres matériaux n'avait pas nécessité de moins soigneuses recherches.

Les auteurs byzantins semblent s'être complus vaniteusement à décrire l'intérieur de cette basilique. Les plus riches métaux, battus en feuille, étaient découpés en fleurons, en rinceaux, en étoiles; les émaux, les pierreries, étincelaient dans les compartimens de la coupole sur des champs de pourpre et d'azur. D'habiles mosaïcistes avaient épuisé les ressources de leur industrie à brillanter * ce disque immense, d'où

* Les tableaux en mosaïque, enrichis de diverses

jaillissait un torrent de lumière. Le sanctuaire, qui paraissait en quelque sorte revêtu d'argent, car on avait appliqué sur son pourtour quatre cents quintaux de ce métal, était en outre meublé d'une infinité de lampes, de candelabres et de vases en matières précieuses. Six piliers d'or supportaient la table d'autel tout incrustée de diamans et de perles. On voyait figurés à l'entour, et en relief, le Christ, la Vierge Marie, les Apôtres accompagnés d'une multitude de Chérubins : *Voilà le ciel terrestre*, s'écriaient les Grecs émerveillés, *le second firmament*, *le portique des Archanges*, *le siége du Très-Haut*..... En extase, sous ces lambris, les dévots, pleurant de joie, se croyaient déja transportés au séjour de l'éternelle béatitude. Tant de pompe, sans doute, éblouissait leurs yeux; mais à peine aurait-on retrouvé dans le goût et le luxe oriental de ces ornemens quelque réminiscence du style élégant et pur qui

---

incrustations, ayant fait dédaigner les procédés ordinaires de la peinture, on employait le verbe *brillanter* lorsqu'il était question des ornemens coloriés d'une chapelle.

distinguait autrefois les décorations poétiques des temples de Corinthe et d'Athènes. Il existe encore à Ravenne deux grandes mosaïques représentant l'empereur Justinien et Théodora son épouse; le dessin de ces portraits donne une idée de l'extrême dégénération de l'art grec à cet âge.

Plus de vingt autres églises furent consacrées sous ce long règne, dans la seule ville de Constantinople et ses faubourgs. Divers cantons de la *Terre-Sainte* eurent des monastères, des hôpitaux pour les pélerins qui visitaient le Saint-Sépulcre et les lieux où la religion chrétienne avait pris naissance. Justinien, attentif au bien-être de ses sujets, bâtit des ponts, des aqueducs, selon le besoin des localités; ouvrit des routes commodes au commerce, et pourvut à la défense des frontières en les hérissant de châteaux forts.

Ces travaux d'utilité publique ne lui faisaient point négliger ceux que sollicitaient ses jouissances personnelles. Un incendie avait endommagé le palais impérial, il saisit cette occasion de le rétablir à neuf et avec plus de magnificence.

Quant à sa résidence d'été, sur la côte d'A-

sie, et aux charmans bosquets du Hérée, les poètes du temps en ont à l'envi célébré dans leurs chants les délices.

Occupé fréquemment à réparer le déficit de ses finances, il n'eut pas honte de convertir en lingots la colonne de Théodose, qui était d'argent et du poids de quatorze mille huit cents marcs. A l'aide de cette déplorable ressource, il érigea, sur la même place, sa statue équestre et colossale, costumée comme celles des héros de l'antiquité païenne *.

Des dépenses si considérables et sans cesse réitérées firent présumer aux contemporains qu'il avait un trésor caché; son trépas dissipa le prestige, *et ses successeurs n'héritèrent que*

---

* Gyllias, envoyé par François Ier dans le Levant pour explorer les ruines de Chalcédoine, dit avoir vu cette statue, et qu'elle était de si hautes proportions, que la jambe seule égalait celle de la taille d'un homme de la tête aux pieds; ce qui paraît peu croyable, car le fût de la colonne d'airain sur le chapiteau de laquelle le cheval reposait, aurait donc été du diamètre d'une très grosse tour.

Les Turcs ont fait des canons de ce monument et de l'effigie de Théodora.

du fardeau de ses dettes. Mais, malgré le blâme dont l'histoire a flétri son administration, Justinien, appuyé sur le code des lois romaines, conserve encore, aux yeux de la postérité, une noble attitude. — [De J. C. 565.]

L'empire, qui, durant son règne, avait paru recouvrer quelque chose de sa primitive splendeur, donna, bientôt après, de nouveaux signes de détresse. Le malaise y devint général, et, dans la capitale, le mécontentement du peuple éclatait souvent en plaintes de sinistre augure; des complots s'ourdissaient partout, au forum, dans l'enceinte du palais, et même au fond des cloîtres; car les magistrats, le clergé, les femmes, intriguaient. Tous les moyens paraissaient bons : l'appui des eunuques n'était pas à dédaigner pour s'élever aux premiers emplois et s'emparer du pouvoir. Le sceptre tombait subitement des mains d'un prince indolent et sans expérience, dans celles d'un ministre perfide, d'un soldat féroce, ou d'un audacieux aventurier.... Au sein de ce désordre, qui, sans interruption, se prolongea de siècle en siècle, les Perses, les tribus errantes de la Scythie, les Abares, les Esclavons, les Bulgares,

les Sarrasins et les Turcomans* venaient menacer les successeurs de Justinien le Grand sous les remparts de Constantinople, et ne cessèrent de dévaster les provinces qu'au moment où le corps mutilé de l'empire reçut le dernier coup qui termina son agonie **. — [De J. C. 741 à 780.]

Dans cette longue période de crimes, de folies et de misères, les fléaux de la nature, le feu des séditions, les mains brutales des paladins de la Terre-Sainte, réduisirent en poudre la majeure partie des chefs-d'œuvre d'antique sculpture, que le premier empereur chrétien avait ménagés pour servir de trophées au triomphe de la vraie religion sur les brillantes fictions du polythéisme abattu.

N'accusons pas le fanatisme des iconoclastes d'avoir, sans distinction, poursuivi l'anéantissement des monumens de l'art des Grecs: l'hérésie de Léon l'Isaurien, de son fils Copronime, et de quelques autres, ne devint fatale

---

* Descendans des anciens Massagètes.

** Quand Mahomet II, en 1453, prit d'assaut Constantinople, la domination des princes grecs ne s'étendait guère au delà des faubourgs de cette ville infortunée.

qu'aux images pieuses, dont cette secte proscrivait le culte. Ces empereurs, loin de condamner les arts du dessin *, en encouragèrent l'étude. S'ils firent lacérer avec acharnement les portraits des saints, et enduire de plâtre les murs des églises où les traits intéressans de l'histoire sacrée étaient représentés, ils les remplacèrent le plus souvent par des peintures purement allégoriques.

Quelques dévots contemplatifs, dont les visions et de prétendus miracles avaient exalté l'imagination jusqu'au délire, vénérèrent peut-être avec une ferveur idolatrique les tableaux et les reliquaires qu'ils avaient pu soustraire aux investigations des persécuteurs; mais on ne devrait pas en conclure que les catholiques eussent réellement adoré les portraits du Christ, ou rendu des hommages à peu près semblables aux effigies de la sainte Vierge, des Apôtres, et aux ossemens des martyrs. L'Église Romaine a

* Léon d'Isaurie se fit élever plusieurs statues. Celles qui se trouvèrent à Rome lors des querelles de ce prince avec le pape Grégoire II, furent renversées par la populace.

toujours réprouvé ces effusions d'une piété superstitieuse, comme le prouve Bossuet dans son exposition de la foi — [8e et 9e siècle.]

Ce serait être aveugle, dit ce savant prélat à l'article INVOCATION DES SAINTS, *que de ne pas apercevoir l'extrême différence qu'il y a entre ceux qui se confiaient aux idoles par l'opinion qu'ils avaient que quelque divinité ou quelque vertu y était attachée, et ceux qui déclarent comme nous (catholiques) qu'ils ne se veulent servir des images que pour élever leur esprit au ciel, afin d'y honorer Jésus-Christ ou les saints, et dans les saints, Dieu même, qui est l'auteur de toute sanctification et de toute grace.*

Gibbon, historien anglais, prétend que les évêques du second concile de Nicée craignirent d'abord de prononcer affirmativement sur la question du culte *relatif* ou *direct* des images; mais ce philosophe du dix-huitième siècle mérite, tout savant qu'il soit dans ses recherches sur la décadence de l'empire Romain, très peu de confiance en matière ecclésiastique.

Nous rappellerons à ce sujet que les païens, séduits par les formes admirables de la plupart de leurs idoles, se persuadaient que par une céleste inspiration le génie de l'artiste avait eu

le pouvoir mystérieux d'animer le marbre, l'ivoire, le bronze, en les façonnant; que les divinités elles-mêmes venaient habiter ces merveilleux simulacres..... *Hé comment!* répliquaient à pareille assertion les apologistes de la religion chrétienne, *l'idole ne se précipitait-elle pas plutôt aux genoux du statuaire qui venait de lui donner la vie.....*

[De J. C. 780 à 810.] — Les orthodoxes orientaux, bien qu'ils déclarassent ne rendre aux figures représentatives des protecteurs dont ils réclamaient l'intercession près du Tout-Puissant, qu'un culte de simple commémoration, n'en furent pas moins exposés durant cent vingt années aux plus violens outrages.

Cette persécution, plus insensée et non moins atroce que celle dont les premiers chrétiens avaient été victimes, fit refluer vers les rives du Tibre une foule d'artistes et notamment les *peintres basiliens*, en faveur desquels les papes fondèrent plusieurs monastères..... L'heure n'était pas venue encore ou le flambeau des arts devait se rallumer en Occident, quoique Charlemagne en manifestât le désir; car il fit venir de Constantinople, et même de Bagdad, des architectes pour bâtir, aux frontières de la Ger-

manie, un palais et la magnifique chapelle à laquelle la ville d'Aix dut son illustration *. Les débris de plusieurs beaux monumens de l'ancienne Grèce et de Rome furent employés à la construction de ces édifices, et donnèrent naissance au style mixte que les Italiens ont appelé *moresque-grec*, *arabo-tudesque*, ou *germano-gothique*. Les ornemens y avaient surtout un caractère religieux et conforme à la foi catholique.

En Orient, au contraire, l'hérésie dominante ne tolérait, comme nous l'avons dit, aucune sculpture, aucun tableau dont les sujets auraient été puisés dans les traditions approuvées par l'Église Latine. Les reliquaires ou les manuscrits renfermant des miniatures que des chrétiens fervens osaient conserver en secret, malgré la sévérité des ordonnances (17), et même au péril de leur vie, étaient contemplés avec une admiration passionnée. On en faisait

---

* Charlemagne, regrettant le défaut de capacité des artistes de son temps, leur recommanda d'imiter autant qu'ils le pourraient le goût des beaux monumens de l'antiquité.

de petites copies, enfermées dans des étuis d'ivoire, pour les porter en voyage comme des talismans préservatifs de tout danger..... Certains portraits de Jésus-Christ, dits *Archéiropoïétès* *, étaient réputés de création divine. Ces sortes d'ouvrages offerts mystérieusement aux hommages des fidèles, accélérèrent de plus en plus la complète dégénération des principes du goût, déja si notablement altérés.

[11e et 12e siècle.] — Les anathèmes de l'Église, au temps de Théodose, n'avaient cependant pas anéanti tous les chefs-d'œuvre des grands maîtres : il en restait quelques-uns encore, au douzième siècle, dans les palais et dans l'Hippodrome de Constantinople; mais à la prise de cette ville par les Français et les Vénitiens,

* C'est-à-dire exécutés miraculeusement, comme l'avait été la *vera imago* d'Édesse. Les Grecs, en ces jours de superstition, attribuaient à cette effigie le pouvoir de se multiplier par contact.

En repassant au crayon chacun des linéamens de la sainte face, il suffisait d'y appliquer un linge humide pour en tirer la contre-épreuve... Ainsi s'expliquerait raisonnablement cette prétendue vertu prolifique de l'image.

leur destruction fut, à peu de chose près, consommée*. Le récit des excès auxquels ces Croisés se livrèrent, après s'être rendus maîtres de la place, ne peut se lire de sang froid dans les écrits des chroniqueurs bysantins ; on partage l'indignation de Nicétas *Choniate*, lorsqu'il raconte ses propres infortunes et les pertes irréparables qu'éprouvèrent les arts dans cet affreux saccagement : *Ce que l'antiquité*, dit cet historien, *avait jugé d'un prix inestimable, devint tout-à-coup une matière commune. Les statues de bronze des Myron et des Lysippe furent converties, par les Latins, en monnaie de mince valeur*..... Nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici les détails relatifs à la dernière existence de ces antiques, tels que les a consignés M. Michaud dans son intéressante *Histoire des Croisades*.

« On voyait sur la grande place la statue de Ju-
« non, en bronze, enlevée du temple de Samos.

---

* Les Vénitiens transportèrent chez eux les quatre chevaux de bronze qui se voient aujourd'hui sur le portail de leur église de Saint-Marc.

« C'était un colosse de si haute dimension, que,
« lorsqu'il fut à terre, quatre paires de bœufs
« attelés n'en voiturèrent la tête qu'avec peine*.

« Sur la même place était une figure du berger
« Pâris, offrant à Vénus le prix de la beauté.
« Un obélisque de forme carrée ornait encore ce
« forum, et, sur les faces de l'aiguille, l'artiste
« avait représenté toutes sortes d'oiseaux, des
« villageois occupés de leurs travaux rustiques,
« des pasteurs jouant du chalumeau, des mou-
« tons bêlans et leurs agneaux qui bondissaient
« sur la prairie, des pêcheurs au bord d'une
« mer tranquille, et quantité de poissons pris
« en vie, ou s'échappant des filets rompus.....
« Ailleurs, c'étaient des Amours qui folâtraient
« dans la campagne et se lançaient des fruits; au
« sommet de l'obélisque, enfin, une figure de
« femme tournait au gré du vent sur un pivot
« mobile.

« Une statue équestre qui décorait la place

* Winckelmann pense que c'est une hyperbole du narrateur grec. Est-il d'ailleurs bien certain que la Junon de Samos ait jamais été conduite à Constantinople ?

« du Mont-Taurus, avait les bras tendus vers « le soleil. Les uns croyaient y reconnaître « Josué commandant à l'astre du jour de sus- « pendre sa course ; les autres, un Bellérophon « sur Pégase ; mais c'était l'effigie de Théodose, « lequel indiquait du geste le trophée posé « sur une colonne voisine. Nicétas dit que cet « empereur portait un globe sur sa main gau- « che, et qu'on représentait ainsi le héros pa- « cificateur *. La figure colossale d'Hercule pas- « sait pour être un des ornemens les plus remar- « quables de l'Hippodrome. Le demi-dieu, assis « sur un lit d'osier, semblait plongé dans la tris- « tesse. Ses épaules étaient couvertes de la peau « du lion de Némée, dont le mufle inspirait l'ef- « froi. La jambe de la statue surpassait en hauteur « la taille entière d'un homme bien propor- « tionné **.

---

* Si la statue avait les bras tendus vers le soleil, ce ne pouvait être Bellérophon sur Pégase, ni Théodose ayant un globe sur la main. Il y a confusion dans ce récit.

** Nicétas, dans son style emphatique, exagère sans doute la grandeur de la figure.

« Non loin, on voyait un âne et son con-
« ducteur..... Auguste avait placé ce monument
« singulier dans sa colonie de Nicopolis, pour
« rappeler le souvenir d'une rencontre pareille,
« dont il avait tiré le présage de sa victoire sur
« les mers d'Actium.

« Différentes figures d'animaux attiraient
« aussi les regards : la louve qui, dit-on, allaita
« Romulus; le crocodile, habitant vorace du
« Nil; un sphinx, suivi d'une foule d'êtres chi-
« mériques; l'homme sauvage luttant contre
« un lion; Scylla avec un visage de femme et
« de larges mamelles, monstre difforme pour
« la partie inférieure du corps.

« Un aigle, posé dans une place apparente
« de l'enceinte, déchirait un serpent; sur ses
« ailes déployées, les rayons du soleil indi-
« quaient, au moyen des ombres, les heures
« de la journée.

« Ceux qui conservaient encore quelques
« connaissances des beautés de l'art, admiraient
« les formes élégantes d'une figure de femme
« portant sur le poignet un petit cavalier tout
armé.

« Parmi les autres statues, Nicétas désigne
« particulièrement celle d'Hélène, parée de

« tous les agrémens dont les poètes ont em-
« belli dans leurs chants les portraits de cette
« princesse. L'artiste l'avait représentée dans
« la plus voluptueuse attitude. »

Tout cela fut mis en pièces, ou jeté dans la fournaise pour réduire le métal en fusion ; tant les Croisés, ajoute Nicétas, se hâtaient de le convertir en monnaie.....

Le pillage des maisons des grands ayant été permis par les chefs durant un jour entier, la troupe se saisit d'abord des objets dont le transport était facile, tels que les bijous, la vaisselle, les étoffes de soie, les fourrures et les épices, marchandises très rares, alors, en Occident. Quand les palais et les magasins eurent été vidés, les spoliateurs les plus audacieux se précipitèrent dans l'église de Sainte-Sophie, en arrachèrent les riches tentures, dépécèrent le tabernacle, la table d'autel, les candelabres, pour en extraire l'or et les pierreries. Les vases sacrés et reliquaires ne furent pas respectés ; ils fouillèrent jusque dans le tombeau de Justinien.

L'ordre avait été donné de déposer en masse, au milieu de la nef, les diverses parties de butin pour que la répartition pût en être faite à chaque Croisé, en raison de son grade ou de

ses services; mais au moment du partage, il y eut bien du mécompte : la majeure portion de ces richesses avait été furtivement détournée du tas commun pendant la nuit..... La cupidité des pillards étaient si brutale que quelques-uns poignardèrent de rage, dans le lieu saint, leurs mulets chargés à la hâte, en les voyant succomber sous le fardeau.

Au milieu de cet affreux tumulte, d'infames prostituées dansaient autour du sanctuaire, montaient sur le trône du patriarche, et chantaient des hymnes en parodiant les cérémonies du rit grec.

Détournons nos regards de ce théâtre de désolation et de scandale : Constantinople n'est plus que le tombeau des arts; c'est en d'autres contrées qu'ils vont renaître, et déja quelques faibles rayons de leur lumière commencent à percer sur l'horizon de l'Italie.

❀

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

*

(1)

Constantin, après avoir triomphé de Maxence aux portes de Rome, arbora fièrement l'étendard du christianisme dans cette capitale du monde....

Le *Labarum*, morceau carré d'étoffe, flottait sous l'aigle d'or, en façon de bannière, et servait à signaler la centurie à laquelle l'enseigne appartenait. Constantin fit orner ce *Labarum* du monogramme du Christ

brodé en pierreries, lequel fut substitué aux quatre lettres

S P Q R.

Les premières enseignes des Romains, lorsqu'ils n'étaient qu'une agrégation de bandits sous un chef militaire, n'avaient aucune forme significative; une poignée de foin portée au bout d'une pique désignait le but de l'expédition, c'est-à-dire le pillage des récoltes. A ce signe succédèrent, selon Pline, diverses figures d'animaux: un *loup*, un *cheval*, un *sanglier*, etc.

Marius, au jour de sa victoire sur les Cimbres, avait un aigle figuré sur son étendard, et depuis on s'en tint à pareille marque. Ces aigles, fabriqués en ronde-bosse, étaient d'airain, d'argent, ou de bois doré.

(2)

Les riches matériaux employés dans les mosaïques en firent préférer l'usage au travail délicat du pinceau, etc.

Les anciens n'ont pas, sous le rapport des finesses de l'art, poussé celui de la mosaïque au point de perfection où nous le voyons aujourd'hui parvenu. On peut avec des pâtes d'émail de toutes nuances copier fidèlement les tableaux des grands maîtres, et rendre ces

compositions, en quelque sorte, inaltérables. Ces émaux fondus en aiguilles très menues, s'amalgament les uns près des autres à l'aide d'un mastic qui durcit; et, après la polissure, on voit le dessin et le coloris de l'original, reproduits aussi parfaitement que le pinceau du maître aurait pu le faire.

Les petits cubes en marbre qui s'employaient anciennement pour l'ornement du pavé des thermes, des palais, et surtout des temples, ne se seraient pas prêtés, comme les émaux en aiguille, aux détails minutieux et très soignés des peintures modernes.

(3)

L'impératrice Hélène, mère de Constantin, ayant fait la découverte de la croix du Rédempteur sur le mont Calvaire, y bâtit une basilique, où fut déposée la majeure partie de la précieuse relique, etc.

Quelques fragmens de la vraie croix se conservèrent à Rome, dans une église que Constantin fonda tout exprès; mais un morceau très considérable de ce bois sacré avait été transporté à Constantinople.

Les Perses, en l'année 614, tentés par le riche étui de la relique, s'en emparèrent. Héraclius, quinze ans après, la retira des mains des ravisseurs, et depuis ce temps, il s'en est fait bien des partages. Les Vénitiens en eurent la dernière pièce. Saint Louis la racheta, ainsi que la couronne d'épines, et fit placer ces objets vénérables dans la sainte chapelle de Paris.

(4)

Les Dyptiques consulaires peuvent fournir des indications sur l'état de décadence où se trouvait l'art du dessin, au temps du Bas-Empire, etc.

Avant la chute de la république Romaine, les consuls nouvellement élus distribuaient quelques-uns de ces petits bas-reliefs d'ivoire à divers citoyens, en signe de reconnaissance pour leurs suffrages; mais lorsque la puissance et la pompe des empereurs firent pâlir toute autre magistrature, les Dyptiques ne furent plus que des tablettes fastueuses, dont le consul, par vanité, faisait présent aux gens titrés, à ses amis et à ses proches.

Ce magistrat était ordinairement représenté sur la couverture de ces tablettes, soit debout, soit assis dans sa chaise curule, avec les marques de sa dignité; quelquefois aussi accolé de deux personnages, lesquels sans doute présidaient aux jeux qu'il les chargeait de donner au peuple pendant son consulat.

La partie inférieure de la planche d'ivoire offrait l'image en bas-relief des courses, des combats du Cirque, et autres jeux qui s'étaient donnés.

(5)

Le couronnement d'épines, la flagellation, le crucifiement, la sortie miraculeuse du tombeau, auraient offert aux gentils l'occasion de tourner en raillerie la foi des chrétiens, sans le voile de l'allégorie, etc.

Les sculpteurs et les peintres ne commencèrent à représenter historiquement les circonstances de la passion de Jésus-Christ que vers le temps des Croisades. Le crucifix en bronze qui fut placé sur la porte du palais impérial, n'avait pas été fait, comme Le Beau le donnerait à

entendre, sous le règne de Constantin le Grand. L'infamie attachée à ce supplice ne permettait pas alors une telle représentation. La première image de cette espèce ne parut qu'au sixième siècle. Elle se trouvait, dit Grégoire de Tours, dans la cathédrale de Narbonne, et l'évêque la fit couvrir d'un rideau par rapport à la nudité.

Dans toutes celles qui avaient été faites antérieurement, l'artiste s'était contenté d'ajuster le portrait de Jésus au dessus de la croix.

Les Crucifix tels que nous les voyons sculptés aujourd'hui, n'ont guère été connus en Italie qu'au septième siècle, sous le pontificat de Jean V; il s'en vendit, du moins à Rome, à cette époque, mais en petites dimensions et portatifs.

Le pape Jean VII, au commencement du huitième siècle, fit exécuter le sujet du Christ *expirant sur le Calvaire*, pour l'ornement en mosaïque d'une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Le Messie crucifié y était vêtu d'une longue robe. Nous remarquerons, à ce sujet, que, durant tout le moyen âge, on l'a fréquemment figuré dans le costume de grand-prêtre, la thiare sur la tête, *en qualité de sacrificateur, et tout à la fois de victime*..... On le voyait sous cette même forme, avant les ravages des

révolutionnaires de 1793, au dessus du jubé de la cathédrale de Senlis; la robe et la thiare étaient d'argent: ce métal seul en aurait causé la destruction, quand l'intolérance des mécréans ne l'aurait pas commandée.

Au temps des premiers empereurs chrétiens, la *vera imago*, voile de la sainte matrone où la face du Christ paraissait empreinte, n'était point regardée comme une image authentique. D'anciens légendaires ont raconté que l'un des rois d'Édesse du nom d'*Abgare*, instruit des merveilles que Jésus opérait dans la Judée, lui adressa un message pour l'engager à se rendre près de lui; mais le Messie, ne voulant point suspendre sa mission, fit parvenir au prince, avec sa réponse, un linge sur lequel son portrait s'était trouvé tracé par la simple application de ce voile sur son visage. La lettre du roi d'Édesse et celle du Sauveur sont citées par Eusèbe de Césarée; mais ce père de l'histoire ecclésiastique ne parle point de la sainte face.

Gibbon, dans ses *Recherches philosophiques* sur les opinions religieuses des Grecs du Bas-Empire, donne la traduction d'une hymne qui se chantait à Constantinople le jour où l'on y célébrait la fête de la pieuse Véronique:

« Avec des yeux mortels, comment pouvons-
« nous contempler ce voile, où se trouve em-
« preinte une image dont les saints, dans le
« ciel, n'osent soutenir l'éblouissante et divine
« splendeur? Celui qui habite les sacrés taber-
« nacles daigne aujourd'hui nous honorer de sa
« visite par une apparition digne de nos plus
« profonds respects. Assis au dessus des chéru-
« bins, le Fils de Dieu se présente à notre ado-
« ration dans ce portrait que le Père Tout-Puis-
« sant a tracé de sa propre main, et devant le-
« quel il faut nous prosterner avec autant de
« crainte que d'amour. »

(6)

Le patriarche Théophile obtint l'ordre de démolir le temple de Sérapis et d'en briser la monstrueuse idole, etc.

Cette divinité, d'origine grecque, était révérée en Égypte avant que cette contrée fût soumise à la domination des Lagides. Voici ce qu'on débitait sur la translation du colosse à Alexandrie : Pendant que Ptolémée-Philadelphe s'occupait des embellissemens de cette ville, il

vit en songe un jeune homme d'une taille gigantesque, lequel lui ordonna de faire demander dans le royaume de Pont l'effigie du dieu Sérapis, symbole de la félicité dont jouirait l'Égypte entière dès qu'il y aurait un temple et que son culte y serait établi.

Le collége des prêtres, consulté sur cette vision, déclara que, près de Sinope, se trouvait un sanctuaire où ce dieu des mines était adoré. D'après cet éclaircissement, le savant Athénien Timothée, qui jouissait de la confiance de Philadelphe, fut chargé de porter de riches présens à Scydrotémis, roi de Sinope, afin d'en obtenir la statue désirée. Après trois années de négociations, Sérapis, lassé, sans doute, de ces lenteurs, se rendit de lui-même sur le vaisseau de Timothée, et parvint en trois jours au port d'Alexandrie.

Ptolémée, en contemplant le mystérieux simulacre, reconnut le portrait fidèle du géant qui lui était apparu durant son sommeil. Il lui fit construire un temple magnifique dans le faubourg *Rhacotis*.

(7)

Une épouse altière, de méchans ministres, abusaient du pouvoir que leur abandonnait l'indolent Arcadius, etc.

Ruffin, l'un de ces ministres, attira le roi des Goths dans la Grèce, espérant qu'au sein du tumulte il pourrait s'élever à l'empire, ou, tout au moins, en partager les débris avec les barbares. Le poète Claudien a peint le sort de cet ambitieux, qui périt misérablement après avoir joui d'une grande faveur à la cour de Constantinople :

.....Tolluntur in altum,
Et lapsu graviore ruunt.

Eutrope, autre favori du prince, souleva le peuple et les grands par son arrogance et ses injustices. Il eut le même sort que Ruffin, son rival, qu'il avait supplanté.

L'impératrice Eudoxie, sous le nom d'un époux sans capacité, gouverna l'empire en despote, et ne pardonna point à saint Jean-

Chrysostôme le courage avec lequel il avait cru devoir lui reprocher son luxe et son penchant immodéré pour les plaisirs.

(8)

Saint Grégoire de Naziance, saint Grégoire de Nysse, saint Basile et saint Jean-Chrysostôme faisaient revivre dans leurs homélies l'éloquence des Platon et des Démosthène, etc.

On blâme avec raison dans les écrits de ces Pères de l'Église, l'enflure de style, les hyperboles, les antithèses, défauts de l'école d'Athènes à cette époque de la décadence des lettres, où florissaient Claudien, Rutilius, Ausone et Prudence, derniers poètes que les muses latines puissent encore avouer.

Saint Basile et saint Jean-Chrysostôme avaient étudié sous Libanius, et lui témoignèrent toujours beaucoup d'affection, quoique ce sophiste estimable ait persisté constamment dans les erreurs du paganisme..... Libanius, de son côté, rendait un hommage sincère aux vertus de ses deux disciples; il aurait même choisi

Chrysostôme pour successeur dans son école, si le christianisme ne le lui eût enlevé.

(9)

On cultivait la peinture dans les monastères constitués d'après les réglemens de saint Basile, etc.

Ces cénobites s'occupaient, par les conseils de leur savant fondateur, de l'étude du dessin, afin de se mettre à même d'orner, sans rechercher au dehors des auxiliaires mal instruits, l'intérieur des églises, et, par des peintures édifiantes, de donner connaissance aux nouveaux convertis des traits historiques les plus intéressans de la Bible et de l'Évangile.

Saint Basile, qui avait senti l'utilité de ces congrégations d'artistes monastiques, était né en Cappadoce de parens très pieux. Il fit ses premières études à Constantinople, et de là passant à Athènes, il s'y lia d'une amitié tendre avec saint Grégoire de Naziance; puis dégoûté des vanités des Athéniens, et désirant vivre à l'abri de toute séduction, il se retira dans un canton solitaire de la province de Pont, où de

nombreux disciples vinrent se ranger sous sa direction. Les instructions qu'il leur laissa par écrit, ont été la source à laquelle les chefs de plusieurs communautés religieuses d'Orient puisèrent leurs règles d'association. Les peintres cloîtrés étaient désignés par le nom d'*ascétiques de saint Basile*; quelques vestiges de leurs talens existent encore dans les catacombes de Rome.

(10)

Le fils d'Arcadius, sous la tutelle de sa sœur Pulchérie, n'apprit qu'à représenter, comme sur un théâtre, le personnage d'empereur, etc.

D'habiles maîtres, en fait de talens agréables, furent donnés à Théodose le Jeune; mais la régente se chargea seule de l'enseignement des manières convenables à l'héritier d'un grand empire. Elle apprit à son frère, âgé de huit ans lorsqu'il vint s'asseoir sur le trône de Constantinople, à s'y montrer avec aisance et majesté, à prêter gravement l'oreille aux demandes de ses sujets, à leur répondre d'un ton digne et toujours affable, à s'observer enfin dans les cé-

rémonies publiques, de telles sortes que ses allures commandassent le respect à la multitude. Quant à la science du gouvernement, l'institutrice se dispensa d'initier son royal pupille à des mystères dont elle crut devoir se réserver la clé, *pour son avantage personnel et celui de l'état.*

(11)

L'ouvrier le plus habile croyait rehausser, par le lustre emprunté des dorures, le prix apparent de ses productions, etc.

Saint Jean-Chrysostôme a dit, en effet, en se récriant contre le faste scandaleux de la cour d'Orient : *Notre admiration est aujourd'hui réservée pour les orfèvres et les fabricans de riches tissus.*

Bernard de Mont-Faucon a puisé dans la volumineuse collection des Œuvres de ce Père de l'Église, les détails suivans, qu'il a fait insérer dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions:

« Le palais impérial, ainsi que les demeures « des grands, sont remplis de merveilles; on n'y « voit que colonnes de jaspe, bas-reliefs, figures

« de bronze et d'albâtre, les portes sont en « ivoire, les lambris dorés et les parquets ornés « de mosaïques. Des urnes ciselées et de mé- « taux précieux, des coupes d'émeraude, ajou- « tent leur éclat à la splendeur du mobilier. »

La voix de l'orateur censure plus sévèrement encore la parure des femmes de haut rang : « Sortent-elles de leurs palais, on les voit sur « des chars attelés de mules blanches (étiquette « des membres de la famille du souverain), je- « ter sur la multitude accourue des regards « dédaigneux. Leur teint est fardé; non seule- « ment elles ont des colliers d'or et des pendans « d'oreilles, mais leur front encore est ceint de « pierreries. Quant aux jupes et manteaux de « soie qui les vêtent, le lustre des broderies « laisse à peine entrevoir la beauté du tissu..... »

Ces véhémentes apostrophes ayant irrité l'impératrice Eudoxie, le courageux patriarche fut condamné à l'exil. Il finit ses jours au milieu des rochers du mont Taurus.

(12)

Les architectes, vers le cinquième siècle, eurent l'heureuse idée de ne faire entrer le jour dans les édifices sacrés qu'à travers des vitraux de couleur, etc.

L'effet magique de ces vitraux semble répandre, dans l'intérieur des églises, l'éclat mitigé d'une lumière toute céleste. Le fidèle, en contemplation, croit y voir un rayon échappé du séjour auquel il aspire.

On avait essayé, dès le règne de Néron, de couler le verre en feuilles minces pour le substituer aux lames de pierre spéculaire dont les chassis des fenêtres étaient assez ordinairement garnis. Ce même verre, fondu en couleurs diverses, fut employé, pour la première fois, sous le règne de Théodose le Grand.

La peinture sur verre, en dessins variés ne remonte pas au delà du neuvième siècle. Ce fut Charles le Chauve, probablement, qui faisant restaurer la vieille église du monastère de Sainte-Bénigne, à Dijon, la décora d'un vitrail représentant le martyre de la patrone.

(13)

Les panégyristes de Constantin et de Théodose osaient énoncer que les artistes de cette époque de décadence n'avaient rien à envier aux grands maîtres des temps passés.

Astérius, métropolitain d'Amasée vers la fin du quatrième siècle, fit la description très détaillée, en présence des Pères du septième concile œcuménique, d'un tableau représentant le martyre de sainte Euphémie; son discours, traduit par Drouet de Maupertuy, démontre que les savans d'alors n'avaient que des idées fort confuses de ce qui constitue *le vrai beau* dans les arts du dessin. Nous n'avons retranché, de cette singulière pièce d'éloquence, que les phrases trop redondantes.

« Dans ce tableau, dit Astérius, le gouver-
« neur de Chalcédoine, tourne un regard
« farouche sur Euphémie; la colère éclate dans
« un de ses yeux, et la cruauté dans l'autre.
« L'art en effet, quand il a atteint la perfection,
« exprime comme il lui plaît les émotions de
« l'ame, et donne un air de vie à des corps

« qu'on sait inanimés. Près du tribunal de ce « juge impitoyable, se trouvent quelques offi- « ciers de justice, des greffiers, des soldats et « des bourreaux.

« Un de ces personnages a des tablettes à la « main pour y noter les réponses de la sainte; « sa bouche est entr'ouverte, comme pour lui « signifier de prononcer distinctement..... Le « peintre a donné le manteau de philosophe à « l'accusée, faisant profession de sagesse. Son « visage est agréable; mais que son ame paraî- « trait belle à qui pourrait en contempler la « céleste candeur!

« Deux satellites la conduisent vers le ma- « gistrat; le premier l'entraîne, l'autre la pousse. « Elle baisse les yeux; mais il est aisé de voir « quelle fermeté lui donne l'ardeur de sa foi.....

« J'avoue, ajoute en s'interrompant le narra- « teur prolixe, que je me suis plus d'une fois « émerveillé devant le tableau de Médée (ce- « lui de Timomaque de Bysance sans doute), « et je ne pouvais tarir sur le talent du peintre « qui avait fait une si belle chose. On y voit la « magicienne de Colchos sur le point d'égorger « ses deux fils; la pitié, la colère, se partagent « l'expression de son visage, et l'animent des

« plus vives couleurs; mais depuis que j'ai vu l'i-
« nimitable peinture d'Euphémie, je ne sens plus
« que de l'indifférence pour celle de Médée. »

Il paraît que l'auteur de ce prétendu chef-d'œuvre avait représenté les différens actes de son sujet, en compartimens détachés, mais ajustés sur un même fond; car à son déclin l'art semble rétrograder vers son enfance : les chanteurs forains de complaintes offrent de même à la curiosité des villageois qui les écoutent, des pancartes où la matière de chaque couplet est grotesquement figurée.

Polygnote, qui parut au moment où la peinture avait encore des progrès à faire, composa dans ce goût, peut-être, ses tableaux de la Prise de Troie, et de la Descente d'Ulysse aux enfers, si chargés d'épisodes; quoi qu'il en soit Zeuxis, Timanthe, Apelles, etc., donnèrent sagement un champ moins vaste à leurs inventions.

Le débonnaire Astérius continue son récit en ces termes : « ..... Non loin de l'illustre
« vierge, deux bourreaux à demi nus se dis-
« posent à la tourmenter : l'un renverse sa
« tête avec violence; l'autre lui brise la mâ-
« choire et en fait sauter les dents. C'est ici,

« s'écrie l'orateur, que je ne puis retenir mes « larmes; souffrez qu'elles puissent couler un « instant, car les sanglots me coupent la parole. (Les Pères du concile n'étaient pas moins émus).

« Le pinceau a si parfaitement imité des « gouttes de sang sur la bouche de la victime, « que le spectateur est forcé d'en détourner « les yeux, pour admirer sainte Euphémie en « prison, bien résignée et priant avec ferveur. « Une croix descend d'en-haut, sur sa tête : « c'est le présage de sa fin glorieuse et pro- « chaine.

« A quelque distance de la prison, s'allume « un foyer ardent; les tourbillons de flamme y « sont rendus d'une manière éblouissante par « des touches hardies, et d'un rouge très vif. « La sainte, au milieu de ce brasier, élève ses « regards vers le séjour de l'éternel repos; sa « physionomie n'exprime ni douleur ni crainte; « elle brille au contraire d'espérance et de « joie..... Je m'arrête où le peintre s'est arrêté. « O vous qui m'entendez! vos propres yeux « peuvent confirmer l'exactitude de ces détails « touchans; il faut voir cette incomparable « merveille pour en comprendre les beautés. »

Telles étaient au moyen âge les connaissances des savans docteurs de l'Église en matière de goût; ils s'arrogeaient néanmoins, comme nous l'avons dit, le privilége de guider, au besoin, le talent des artistes, et de les éclairer de leurs inspirations.

(14)

Les légendaires rapportent que les apôtres saint Pierre et saint Paul parurent dans les airs au moment où les Huns, comme des vautours, fondirent sur les avenues de Rome, etc.

Raphael a fait de cette tradition apocryphe le sujet de l'un des chefs-d'œuvre dont son pinceau sublime a décoré le Vatican.

Le sculpteur l'Algarde imagina de reproduire cette scène merveilleuse en bas-reliefs et sur un champ de quatorze pieds de hauteur. Les personnages du premier plan d'une composition si hardie, sont exécutés, pour ainsi dire, en ronde-bosse. Les autres se dégradent de manière à faire augurer, par leur moindre saillie, le point de distance où ils paraissent placés..... L'auteur de cet immense bas-relief avait, dans le

principe, pratiqué les procédés de la peinture, et lorsqu'il eut pris en main le ciseau, son talent se ressentit parfois du goût de sa première vocation.

L'irruption d'Attila jusqu'aux portes de Rome nous rappelle une peinture que ce conquérant barbare vit à Milan. Elle représentait Théodose le Jeune sur son trône, et tout à l'entour une foule de guerriers gisans à ses pieds sans vie. Le chef des Huns, indigné, fit effacer le portrait de l'empereur et peindre le sien à la même place. Il voulut encore, pour épisode à la composition, qu'on y vît Théodose en attitude de suppliant.

(15)

Les soldats Hérules, Goths, Sarmates, etc., dont se composaient les milices romaines, se soulèvent et proclament Odoacre roi d'Italie, etc.

Ce capitaine fit mettre à mort le patrice Oreste et se contenta de reléguer dans la Campanie Augustule, dont l'extrême jeunesse excita sa pitié. Il assigna même à cet empereur détrôné un revenu de six mille pièces d'or, et l'un des palais de Lucullus pour logement.

Durant quatorze années, la domination toute paternelle de ce conquérant fit le bonheur des peuples de l'Italie; mais Théodoric, chef des Ostrogoths, vint porter le trouble dans ce nouveau royaume. La guerre entre ces deux rivaux se poursuivit avec acharnement. Odoacre, battu trois fois, puis assiégé dans Ravenne, fut enfin réduit à capituler.

Par les conditions du traité, Théodoric prit place sur le trône à côté du vaincu, lequel fut bientôt après mis à mort..... Si l'on écarte le souvenir de ce meurtre, ainsi que de l'injuste condamnation de Symmaque et de Boèce, le protégé de Zénon empereur d'Orient, gouverna pendant un très long règne ses sujets avec beaucoup de sagesse.

C'était à l'époque où ces révolutions agitaient les nations de l'Occident, que les Anglo-Saxons se battaient pour l'envahissement de la Bretagne, depuis long-temps abandonnée par les Romains..... Les Vandales occupaient les côtes de l'Afrique..... Les Visigoths s'étaient rendus maîtres de l'Espagne, et déja le partage des Gaules avait eu lieu entre les *Francs*, les *Bourguignons* et les *Alains*.

(16)

La cathédrale de Constantinople fut réduite en cendres par suite de la funeste émeute du Nika, etc.

Cette église de Sainte-Sophie avait été primitivement fondée par Constantin le Grand. Elle fut incendiée sous le règne d'Arcadius, et rebâtie après le second exil de saint Jean-Chrysostôme.

Devenue pour la seconde fois la proie des flammes, au fort du tumulte effroyable qu'occasiona la rivalité des verts et des bleus, factions du Cirque, Justinien, qui régnait alors, acheta très chèrement les terrains environnant les décombres de l'édifice, pour n'être point gêné par l'exiguïté de l'espace dans l'exécution de son plan.

(17)

Les saintes effigies avaient d'autant plus de prix aux yeux des fidèles, qu'elles étaient sévèrement proscrites par les empereurs iconoclastes, etc.

Les *sculptures* mosaïques, ou *peintures* qui, de nos jours encore, se fabriquent dans le levant pour les chrétiens du rit grec, conservent le caractère barbare des images dont la possession était si avidement convoitée aux temps où Léon d'Isaûrie et ses successeurs en ordonnaient la destruction.

Les fabricans de ces images font une classe d'artistes qui regardent leur profession comme sacrée; ils croiraient la dégrader, en adoptant le style des écoles de nos contrées occidentales. La superstition, chez eux, a consacré des formes *traditionnelles* pour leurs personnages, dont ils n'oseraient s'écarter. Le dessin en est raide, sec et maigre, les airs de tête sans expression, le coloris sombre et dur, l'entente du clair-obscur y est absolument nulle. Leurs bas-reliefs dénotent la même ignorance des principes de l'imitation; le seul aspect en est repoussant.

Ces effigies acerbes inspirent néanmoins aux pélerins grecs, qui les contemplent à genoux, une pieuse terreur, qu'ils n'éprouveraient pas devant les chefs-d'œuvre dont les églises latines sont ornées; mais les préjugés du schisme ne leur permettent pas d'entrer dans nos églises.

Les tableaux de ces artistes grecs sont peints le plus ordinairement sur bois. Il en est qui n'ont de colorié que le visage et les mains.... Des plaques d'or ou d'argent découpées sur le contour présumé des draperies, recouvrent les autres parties du corps; ces dessous et les plis des vêtemens sont indiqués par des traits gravés en creux sur le métal. On y incruste aussi des pierreries, ou des émaux, servant à figurer les auréoles, les couronnes, les sceptres et autres accessoires..... Tels étaient à peu près les procédés des peintres et des statuaires du Bas-Empire.

*

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

❋

Symptômes avant-coureurs du réveil des arts en Italie. — Établissement des écoles de Florence, de Venise et de Rome.

La scène change, et va soumettre à nos regards un plus consolant spectacle. Tout ici-bas s'altère en vieillissant, et semble enfin s'éteindre; mais si la nature sommeille après avoir donné ses fruits, elle rassemble mystérieusement, durant cette apparente suspension de vie, les élémens épars de sa fécondité, pour enfanter encore en d'autres temps, en d'autres lieux, avec l'ardeur d'une seconde jeunesse.

Ce fut ainsi qu'eut lieu la renaissance des

beaux-arts en Occident, lorsqu'au quinzième siècle, les lettrés de Constantinople, effrayés de l'approche des Turcs, se répandirent dans la Toscane et sur les rives du Tibre, où ils apportèrent les écrits des orateurs, des poètes et des sophistes de l'antiquité. A ce moment au surplus, les talens des anciens ne se retrouvaient plus guère que dans les livres.

Bien avant cette dernière époque, une génération d'Arabes studieux avait honoré la Syrie, sous les auspices des califes Al-Mansor, Haroun-al-Reschid et son fils Al-Mammon, par de savantes recherches et des talens de toute espèce.

Les conquêtes des Sarrazins introduisirent en Espagne ces connaissances qui, de là, s'étendirent vers le nord, où le style de l'architecture moresque se combina avec les souvenirs de l'ancien goût des Grecs *.

La statuaire et la peinture, gênées dans leur essor, firent peu de progrès chez les Sarrazins;

---

* Charlemagne, en bâtissant son palais d'Aix-la-Chapelle, voulut qu'on y employât tous les matériaux et sculptures qu'il avait fait recueillir parmi les ruines des temples et autres édifices antiques.

ils s'en défiaient comme favorables à l'idolâtrie. L'imitation de la figure humaine était spécialement interdite, même dans de simples détails d'ornement.

Plus tard enfin, les républiques de Venise, de Florence, de Pise, de Sienne et de Bologne, enrichies par le commerce du levant, et tâchant de se surpasser en magnificence, firent embellir à l'envi leurs cités de nouveaux édifices, à la place de ceux que les Vandales avaient incendiés.

[De J. C. 976.] — Le doge vénitien Orseolo, vers la fin du dixième siècle, avait déja fait creuser les fondemens de la fameuse basilique de Saint-Marc. Ses successeurs en décorèrent le portail avec les colonnes, les frises, les corniches, et autres fragmens des bâtimens antiques.

L'orgueil des magistrats de ces villes opulentes, secondé par le zèle religieux de la population et par son goût pour la pompe des cérémonies du culte catholique, donna, de jour en jour, naissance à des entreprises où l'assistance des arts du dessin était vivement réclamée.

Les Pisans ramenèrent avec eux des contrées de l'Orient, vers lesquelles se dirigeaient leurs fructueuses spéculations de négoce, l'architecte

Buschetto qu'ils chargèrent de tracer le plan de leur église cathédrale (1), et de surveiller la mise en œuvre de toutes les parties de ce majestueux monument de leur piété. Ils y firent, à l'exemple des Vénitiens, emploi de beaucoup de marbres sculptés qu'ils avaient rapportés des temples ruinés de la Grèce..... De pareilles constructions s'élevaient de même à Sienne, à Padoue, à Florence, à Lucques, à Viterbe et à Rome. L'abondance des travaux excitait l'émulation des architectes pour l'étude de leur profession; des praticiens habiles se formèrent, et le style de cette école gréco-gothique se conserva jusqu'au commencement du treizième siècle.

Ce genre d'architecture, perfectionné par Nicolas de Pise et ses élèves, offrit, dans ses dispositions variées, des effets très pittoresques et une hardiesse étonnante. Il n'est point de l'invention des Goths, comme le nom par lequel on le désigne pourrait le faire présumer : il a seulement pris naissance au temps où ces peuplades se ruèrent sur les provinces de l'empire; il se divise en *gothique-grec*, en *gothique-lombard*, *saxon-arabe*, *etc.*, selon les différentes nuances de style que présentent les bâtimens

de cette espèce, soit en Italie, en Espagne, en France, soit en Angleterre et en Allemagne; mais le *saxon* et le *normand* constituent le *gothique* proprement dit. Au surplus, le bon goût en fait d'architecture, vers la fin du onzième siècle, — [De J. C. 1220 à 1300.] — n'était pas entièrement dégénéré dans la Grèce, puisque Buschetto, de l'île de Dulichium, et résidant à Constantinople, en était parti pour construire à Pise le dôme, qui toujours méritera l'admiration des connaisseurs *.

L'art du peintre, à cette période du réveil des talens d'imagination et de luxe, en Occident, commençait à se dépouiller de ce *grécismo* barbare dont les orientaux avaient enseigné l'insipide routine aux faiseurs d'images de la Toscane. Les annalistes bysantins nous ont transmis les noms de quelques-uns de ces obscurs fabricateurs de tableaux.

---

* Buschetto ne vécut pas assez long-temps à Pise pour y fonder une école. On croit pourtant que ses travaux en cette ville ne furent pas inutiles à l'instruction de *Nicolas Pizani*, architecte et sculpteur.

Bogoris, roi des Bulgares, appela le moine Méthodius à Nicopolis, pour y peindre la salle de festin de son palais. L'artiste y représenta le *Jugement dernier*, le désespoir et les hurlemens des réprouvés..... Le pathétique de cette composition causa tant d'épouvante au prince barbare, qu'il se laissa persuader par le pieux inventeur et lui demanda le baptême. Le peuple suivit bientôt l'exemple de son chef.

Un peintre contemporain de Méthodius, nommé Lazare, jouissant d'un grand crédit à la cour d'Orient par son génie pittoresque, reçut le titre d'ambassadeur près le pape Benoit III et remplit dignement sa mission.

Le nommé *Luc*, religieux, maniait aussi le pinceau de manière à faire applaudir son talent en ces temps d'ignorance..... C'est de là sans doute que vient l'étrange tradition d'un portrait de la vierge Marie, exécuté par l'évangéliste saint Luc.

Il y avait aussi dans les monastères de France des miniaturistes renommés. Les Italiens eux-mêmes avaient recours à leur belle industrie pour la décoration des missels et autres manuscrits précieux. Éribert, Sixtremne et Modestus vivaient du temps de Louis le Débonnaire. Hel-

déric, abbé de Saint-Germain-d'Auxerre, et Marcellus, parurent dans le siècle suivant. Madulphe, chanoine de Cambrai, orna de ses ouvrages les abbayes de Luxeuil, Fontenelle, et autres communautés.

André Ricco, de l'île de Candie, ayant fait passer, sur la demande qui lui en avait été faite, quelques échantillons de ses tableaux en Italie, les commandes réitérées de ces compositions dont on tapissait les églises, décidèrent les deux Bissamans de Constantinople, Barnaba, et le mosaïciste Apollonio, à se rendre aux invitations du sénat de Florence. Théophane, à leur exemple, vint fonder une école de peinture chez les Vénitiens; Gélasio di Nicolo, son élève, se fixa, dans le même dessein, à Ferrare, en 1242*.

Il existe nombre de productions sorties des ateliers de ces vieux maîtres. Elles sont exécu-

---

* Dès le commencement du treizième siècle, le peintre Giunto, natif de Pise, avait donné dans cette ville des signes de talent. Il peignit à Assises, en 1230, un Christ en croix entouré d'anges. On y remarque, dit l'abbé Lansi, quelque étude du nu, et de l'expression dans les têtes.

tées d'un pinceau timide et très soigné. La toile, collée sur bois, est assez ordinairement enduite d'une couche de plâtre recouverte d'or battu en feuille. Les couleurs sont appliquées sur cette préparation. La disposition des personnages offre toujours l'aspect d'une symétrie monotone; l'attitude de ces figures est raide, guindée; rarement le compositeur laisse paraître les pieds, il les suppose sous la draperie, ou les dessine de manière que les figures paraissent se soutenir sur la pointe des orteils..... Quant à l'effet général, il n'y a pas la moindre idée de la dégradation pittoresque, des tons de couleur, ni des règles de la perspective.

André Taffi de Florence et Marghéritone d'Arezzo, n'osant abandonner entièrement les poncis, qu'ils tenaient des peintres orientaux leurs maîtres, tâchèrent au moins de les perfectionner; mais Guido, de Sienne, comprit que la nature elle-même pourrait lui fournir de meilleurs modèles. Il ouvrit la route où Cimabué s'avança d'un pas plus ferme après lui. D'autres suivirent heureusement les traces qu'y avait imprimées ce dernier; c'est pourquoi Vasari, trop prévenu, peut-être, en faveur de ses compatriotes, la proclamé *restaurateur de la peinture*

au moyen âge (2), bien que Guido, de Sienne, eût précédé l'artiste florentin d'un demi-siècle, et lui eût indiqué la seule voie qui conduirait au but *.

Cette école naissante prit de la consistance sous la direction de Giotto, qui, de simple villageois dans sa jeunesse, mais organisé merveilleusement pour le dessin, surpassa bientôt Cimabué par la fécondité de son talent **. Il traita, non seulement des sujets historiques, tirés pour la plupart des légendes pieuses, peignit aussi le paysage, les animaux, etc.; mais il acquit encore de la renommée en qualité d'architecte et de sculpteur. Le Dante et Pétrarque,

---

* Une Madone de Guido de Sienne n'était guère inférieure à celle qui mérita peu de temps après de si grands honneurs à Cimabué.

** Giotto, faisant paître ses brebis, s'amusait à les tracer sur une brique à l'aide d'un caillou pointu : *Qui t'a donné des leçons de dessin?* lui dit Cimabué, que le hasard avait amené près de la prairie..... *Ne vois-je pas*, répliqua le pâtre, *comment mes moutons sont faits !*..... Le peintre florentin voulut avoir un tel disciple.

dont il fit les portraits, recherchèrent son amitié, et composèrent des vers à sa louange; le pape Clément V le combla d'honneurs; ce qui contribua, dès lors, à donner un grand relief à la profession de la peinture. L'atelier de Giotto se remplit d'élèves, au nombre desquels on compte Stéphano Florentin, Thadéo Gaddi, Ottaviano da Fuenza, Simone Sanraze, et Piétro Cavallino, lequel travailla, au tableau de la Pêche miraculeuse, appelé communément *la Nave del Giotto*. Cette mosaïque subsiste sous le péristyle de l'église de Saint-Pierre de Rome.

Nous citerons encore *Thomas di Lappo*, qui s'appropria si bien la manière du maître, qu'il en acquit le surnom de *Giottino*.

Une anecdote relative au goût bizarre qui s'introduisit parmi les faiseurs d'images du même temps, doit trouver ici sa place. Un nommé Bruno, collaborateur de Buonamico Bumafalco pour les peintures qui s'exécutaient à Pise dans l'abbaye de Saint-Paul, consulta ce dernier, d'humeur joyeuse, sur les moyens de faire, en quelque sorte, parler les têtes de ses personnages : *Faites sortir de leur bouche*, répondit le conseiller facétieux, *des banderoles flottantes sur lesquelles seront inscrites les paroles des inter-*

locuteurs.... Bruno goûta la méthode, et fit converser ainsi *sainte Ursule* avec une dévote agenouillée devant elle. Ce ridicule expédient parut *ingénieux*, et fut adopté par Simon Memmi, qui représenta *saint Reynier* exorcisant le diable, lequel laissait échapper de ses lèvres un rouleau où se lisait : *Ohi me! non posso piu!*

Dans les tableaux de ces premiers maîtres italiens, la maigreur des formes du corps humain, la sécheresse des contours, l'agencement mesquin et guindé des draperies, la crudité des nuances et la disposition symétrique des divers objets de la composition, tout dénote les timides tâtonnemens de la seconde enfance de l'art; on y remarque toutefois certain caractère de naïveté mystique, assez approchant de la grace, dans les têtes de la Vierge et de l'enfant Jésus (3), de saint Jean, etc.

Le génie des arts sortait enfin de son long assoupissement; mais l'anarchie féodale, qui portait la désolation dans les campagnes, étendait aussi ses ravages au sein des cités commerçantes de l'Italie. La plupart, négligées par des princes mal affermis sur leurs trônes, sous les faibles successeurs de Charlemagne, s'étaient déclarées indépendantes, et la discorde y régnait

entre la bourgeoisie et les grands..... Pour surcroît de calamités, les querelles des empereurs et des papes avaient séparé les familles nobles en deux factions acharnées l'une contre l'autre *. Les chefs de ces partis, toujours sur le qui vive, transformaient leurs manoirs en véritables forteresses, et pour en élever les donjons menaçans, ils démantelaient les plus beaux restes de l'architecture romaine. Les arcs de triomphe, les cirques, les thermes, les mausolées, les églises même, leur servaient d'arsenaux et de citadelles. Dans le feu de l'attaque et de la défense, ils amoncelaient plus de ruines sur le pays que n'avaient pu le faire, au déclin de la puissance impériale, les hordes barbares de

* La faction des Gibelins soutenait les prétentions des princes allemands, dont l'empire sur les rives du Tibre n'était plus qu'un titre honorifique.

Celle des Guelfes était attachée aux intérêts des papes, lesquels, devenus par le fait et le droit *ducs* de Rome, défendaient les libertés de l'Italie.

Ces guerres civiles commencèrent vers le onzième siècle, et ne s'éteignirent qu'au milieu du quinzième, sous le paisible pontificat de Martin V.

Genséric et d'Attila. Si la masse robuste d'un temple, ou d'un amphithéâtre, après de tels assauts, luttait quelque temps encore contre l'ébranlement, elle n'était plus considérée que comme une carrière, où les blocs de marbre se trouvaient tout équarris pour des constructions nouvelles. — [13e et 14e siècle.]

Des hommes de goût se récrièrent, à la vérité, contre l'insouciance des magistrats qui toléraient ces démolitions. Pétrarque s'indignait, à Rome, de la déplorable ignorance des habitans de cette cité, qui, disait-il hautement, auraient dû rougir d'apprendre d'un *étranger* à vénérer les titres de grandeur de leur noble patrie. Ce poète écrivit à l'un des descendans de l'illustre famille *Hannibaldi:* « Vos aïeux ont fait « avec le bélier ce que l'ancien héros de Car- « thage n'a pu faire avec son armée. »

Vers la fin du pontificat d'Eugène IV, le Pogge composa, sur les vicissitudes de la fortune des nations, un discours moral où il déplorait éloquemment la dégradation des édifices de Rome antique..... A son premier passage dans cette capitale du monde chrétien, il avait admiré les restes entiers du temple de la Concorde. Lorsqu'il y revint, après une assez longue absence,

il ne le retrouva plus *, et même il eut le regret de voir des manœuvres réduire en chaux les beaux marbres du sépulcre de Métella.

Préoccupé mélancoliquement de ces destructions, ce savant, qui avait étudié le latin sous Jean de Ravenne, et le grec sous Chrysoloras, cherchait d'un œil avide à recueillir sur des murs près de crouler, les débris d'inscriptions que le temps avait épargnés. Il comparait le Panthéon converti en église, le squelette du Colisée, les combles entrouverts du temple de la Paix, les arcs de Tite et de Sévère, la pyramide de Cestius, les colonnes Trajane et Antonine, à de beaux cippes tristement épars sur un champ funèbre.

Ces plaintes, proférées par des bouches éloquentes, furent enfin écoutées. Les yeux commençaient à s'ouvrir et les esprits à s'éclairer. Les lettres de la Grèce se réfugiaient à Rome, à Florence, à Pavie, à Naples, et s'y voyaient favorablement accueillies. — [De J. C. 1440.]

---

* Il existe encore au forum une colonnade d'ordre ionique, que les antiquaires présument néanmoins être un reste de ce temple.

Barlaam, moine calabrois, avait parcouru dès le siècle précédent, les contrées orientales, et rapporté dans sa patrie les poèmes d'Homère et d'autres manuscrits précieux; ce fut de cet érudit que Pétrarque apprit à connaître les caractères de l'écriture grecque. Le même maître donna des leçons pareilles à Léonce Pilate, lequel fut le premier à ranimer l'étude de cette langue ancienne en Italie; Boccace le mit au nombre de ses disciples *.

Emmanuel Chrysoloras, député par Jean Paléologue près des princes chrétiens pour en implorer l'assistance contre les entreprises des Turcs, ouvrit durant son séjour, tantôt à Venise, tantôt à Padoue, à Florence, à Pavie et à Rome, des cours d'enseignement public relatifs à l'étude

* Barlaam, durant ses voyages, ayant adopté les erreurs de l'église grecque, eut des démêlés avec les visionnaires du mont Athos, ce qui le fit rentrer dans la communion romaine; et, par le crédit de Pétrarque, il obtint un évêché chez les latins.

Andronic III l'avait envoyé à Rome pour engager Benoît XII à prêcher une croisade en faveur de l'empire d'Orient.

des trésors de littérature depuis long-temps enfouis et oubliés dans quelques monastères.

Parmi les savans que l'armée formidable de Mahomet II fit évader de Constantinople, on cite Jean Lascaris, Gémiste Plithon, Argyrophile, Démétrius, Chalcondyle, Théodore Gaza, George de Trébisonde et Bassarion. Ce dernier fut décoré de la pourpre sacerdotale par le pape Eugène IV. — [De J. C. 1439.]

On plaignit le sort rigoureux de ces doctes personnages. Les traditions curieuses dont ils étaient les interprètes, firent accourir à leurs leçons une foule d'auditeurs émerveillés de leur faconde et jaloux de s'instruire. L'enthousiasme pour les sages et les poètes de l'antiquité s'échauffa jusqu'à la démence; il fut tel, que, durant le synode de Florence, Gémiste Plithon, ému des brillantes fictions du polythéisme, se hasarda de dire à George de Trébisonde : *Je suis tenté de croire que, si pareille exaltation se soutient, on finira par renoncer à l'Évangile pour rendre hommage aux divinités d'Hésiode et d'Homère* *.

* Pomponius Lætus (Pierre de Calabre), qui pro-

De toute part s'élevèrent des chaires pour l'explication des ouvrages grecs et latins. L'intelligence de ces pièces d'érudition, d'éloquence et de goût, fut mise à la portée de tout homme studieux, et cette semence, *répandue sur un sol long-temps reposé*, germa soudain avec vigueur.

Déja les chants du Dante et de Pétrarque venaient d'annoncer le réveil des Muses, et le sourire de ces filles de Mnémosyne fut, pour les arts du dessin, d'un favorable augure. Les sciences et la poésie, secondant l'essor récent du génie des peintres, Paul Uxello découvrit les premières règles de la perspective; Masolino réussit à draper convenablement ses person-

---

fessa les sciences à Rome au milieu du quinzième siècle, dédaignait l'Écriture sainte et les ouvrages des saints Pères. Il ne lisait que les écrits de la pure latinité. Dans son admiration pour les doctrines du paganisme, il osait énoncer que la religion chrétienne ne pouvait convenir qu'à des peuples plongés encore dans les ténèbres de la barbarie. On le vit célébrer la fête de la fondation de Rome, et dresser un autel domestique à Romulus.

nages, à leur donner de l'aisance dans les attitudes, un air de vie enfin — [De J. C. 1400 à 1440.] —; ce qui ne s'était pas encore fait apercevoir dans les essais de ses prédécesseurs. Massaccio, son élève, surmontant les difficultés que, jusqu'alors, on avait éludées, fit parler les physionomies, mit en mouvement les acteurs d'une scène, et de la variété dans les groupes. Le premier, surtout, il rendit d'une manière satisfaisante le relief des formes et l'apparence pittoresque des raccourcis.

Un siècle auparavant, Nicolas de Pise, architecte et sculpteur, n'avait point cherché, comme le peintre Guido de Sienne, son contemporain, à s'éclairer par l'étude du naturel pour l'exécution de ses statues de patriarches et d'apôtres. Il s'était fait une méthode pratique en imitant à peu près les figures des bas-reliefs antiques qu'il ajustait à sa guise *; mais au temps de

* Les travaux de Nicolas en architecture, bien que le goût en fût gothique, méritèrent l'attention de Michel-Ange, qui admirait la simplicité majestueuse de l'église de la Trinité à Florence, construite d'après les plans de cet ancien architecte.

Jean de Pise, son fils, suivit la même routine en

Massaccio, la peinture, ressuscitée chez les Toscans, communiqua sa puissante impulsion aux autres branches de l'art du dessin. Les statues de saint Pierre, de saint George, et de saint Marc, par *Donato*; la Judith de ce même maître, placée dans la salle du sénat de Florence, et les portes en bronze que l'orfèvre Ghiberti fit pour le baptistère de l'église de Saint-Jean, ne laissèrent à la sculpture moderne qu'un pas à faire pour s'élever à la hauteur du talent des anciens (4).

L'architecture perdit aussi ses formes surannées. Bruneleschi, digne émule des Donato, des Ghiberti, résolut de faire revivre le style noble et simple des édifices de l'ancienne Rome dont il avait utilement interrogé les ruines, et de porter le dernier coup au style gothique. Il annonça, dès son retour à Florence, tout ce

---

fait de sculpture; mais Agostino et Agnolo, sortis de cette école pour entrer dans celle de Giotto, y apprirent à consulter la nature. Dirigés dans cette voie par les préceptes du maître florentin, ils en ouvrirent à leur tour l'entrée aux Donato, aux Ghiberti, etc.

qu'on devait attendre de ses études; la construction hardie de la coupole de Sainte-Marie des Fleurs qu'Arnolpho di Lapo avait très antérieurement projetée, étendit au loin sa renommée, et de toute part ses principes se propagèrent sans contradiction.

Il suffisait alors de montrer du génie et de l'émulation pour obtenir de la libéralité des princes italiens des encouragemens de toute espèce. Les ducs d'Urbin, ceux de Ferrare, les marquis de Mantoue, les Sforces à Milan, rivalisaient de munificence envers les artistes et les gens de lettres. L'illustre famille des *Médicis*, surtout, ne négligeait aucun moyen de favoriser leurs progrès; dans ce dessein, l'extrême opulence de ces derniers leur permettait de former une ample collection de sculptures antiques, de vases, camées, médailles, et manuscrits grecs et latins *. La religion enfin n'ayant plus

* Côme de Médicis dit l'Ancien, simple négociant, lequel gouverna la république de Florence par le seul ascendant de sa capacité, comme de ses richesses, fut la tige d'une suite de citoyens puissans

à s'alarmer de l'aspect des anciennes idoles, les papes firent fouiller dans Rome et ses entours (5) les décombres des temples du polythéisme, pour en exhumer les statues qu'une cendre protectrice avait heureusement cachées et soustraites aux outrages de l'ignorance.

[De J. C. 1440 à 1460.] — Nicolas V, après un schisme aussi long que déplorable, venait d'apaiser les troubles de l'église [1450.]. Ami des savans, il répandit sur eux ses bienfaits, et s'occupa de la formation d'une bibliothèque, où se trouvaient, non seulememt les écrits des saints Pères et autres docteurs chrétiens, mais les œuvres de

---

que l'histoire place au rang des princes et des plus illustres protecteurs des sciences et des arts.

Laurent de Médicis, petit-fils de Côme, réunissait dans son palais, à des jours fixes, une société d'hommes éclairés, et son savoir personnel le mettait à même de s'en faire écouter avec intérêt.

Les jeunes sclupteurs, peintres et architectes avaient la faculté de travailler dans sa galerie, où se trouvaient des modèles en tout genre de la plus rare qualité. Ce fut là que Michel-Ange, à l'âge de dix-neuf ans, copia si fidèlement une tête antique, que l'original ne se reconnaissait qu'à la différente teinture du marbre.

Platon, d'Aristote, d'Homère, de Virgile, etc. Ce même pontife ordonna la réédification du Vatican sur des plans très vastes; ses successeurs le décorèrent ensuite de riches sculptures, de fresques et de mosaïques.

Bientôt après, Pie II, plus connu dans la république des lettres sous le nom latinisé d' *Enéas Sylvius*, établit à Rome une académie, et comme son prédécesseur *Nicolas*, il prit le plus grand intérêt à la propagation des lumières et à la complète régénération du goût.

Sixte IV enrichit la bibliothèque du Vatican, répara les palais, les églises avec magnificence, et fit ouvrir un beau port sur le Tibre. Innocent VIII eut également à cœur l'embellissement de la capitale du monde chrétien.

Alexandre VI, enfin, dont les mœurs déréglées ont flétri la mémoire, sans néanmoins que le saint-siége sur lequel il avait pris place en ait contracté la souillure, hâta, par ses inclinations libérales et son luxe, le moment où la statuaire et la peinture devaient briller à Rome, à Florence, à Venise, d'un éclat sans pareil.

Les plus belles figures antiques qui se soient conservées jusqu'à ce jour, le Torse, le Laocoon, l'Apollon-Pithyen, la Vénus de Médicis, le Mé-

léagre, le groupe d'*Hercule et le jeune Télèphe*, l'Antinoüs du Belvédère, la Cléopâtre, etc., une multitude de bas-reliefs et de bustes précieux pour l'histoire, ont été rendus au jour sous les pontificats des papes précités, ou de leurs successeurs immédiats. Jules II, quoique peu jaloux du renom d'érudit *, n'en conféra pas moins, en témoignage de satisfaction, la charge lucrative de notaire apostolique au propriétaire qui, dans la fouille d'un champ sur le mont Esquilin, en avait déterré le groupe du Laocoon.

Ce fut en des conjonctures si propices aux progrès des sciences et des arts, que Jean Guttenberg, de Mayence, inventa l'imprimerie, et que Maso-Finiguera, orfèvre florentin, trouva le moyen de traduire et de multiplier les dessins de différens maîtres par la gravure. — [De J. C. 1438.]

Les Allemands, toutefois, disputent aux Italiens l'honneur de cette dernière découverte; ils l'attribuent à Martin Schoen, de Colmar, que

* Le même Jules répondit à Michel-Ange, qui ébauchait sa statue, et lui proposait de placer un livre dans ses mains : *Mettivi una spada, che non so lettere.* (VASARI.)

nous appelons *le beau Martin*, lequel, disent-ils, aurait devancé le Florentin d'une vingtaine d'années; mais si cette mémorable invention est due au hasard, comme celle de la boussole, du télescope et de la poudre à canon, il serait bien possible aussi que les procédés de la gravure pour estampes eussent été découverts dans le même temps, à peu près, en deux contrées différentes. Les Italiens, au quinzième siècle, n'avaient au surplus que peu de communications avec les artistes de l'Allemagne.

Thomaso-Finiguera gravait des calices, des croix, des candelabres, des reliquaires, des Paix, et remplissait le creux des tailles du burin d'un mélange d'argent et de plomb que les anciens appelaient *nigellum*. On raconte qu'un pan de linge humide ayant reposé fortuitement sur une pièce de métal ouvré et préparé de la sorte, l'inventeur italien vit avec étonnement son dessin imprimé sur le linge. Il en réitéra l'expérience, en se servant de papier humecté, ce qui lui donna la première idée de la chalcographie en ce genre.

Quoi qu'il en soit, ce fut dans les ateliers des orfèvres que cette branche de l'art du dessin prit naissance, et les premiers travaux furent

exécutés sur l'argent, sur l'étain, puis sur le cuivre. Baccio-Baldini, qui par hasard eut sous les yeux quelques épreuves obtenues par cette méthode, résolut de tirer parti de la découverte. Il s'associa Sandro-Boticelli, dessinateur habile, et leurs essais furent goûtés.

Mantegna, de Padoue, et Pollajuolo s'exercèrent dans la même pratique avec plus de succès, car ce dernier a gravé d'après Michel-Ange, la *lutte* fameuse dite *des hommes nus*.

Vers les provinces du nord, les tentatives de Martin Schoen, d'Israel Van-Melchen, et de Wolgemuth, mirent sur la voie Albert Durer de Nuremberg et Lucas de Leyde, lesquels perfectionnèrent cet art naissant; Marc-Antoine Raymondi, de Bologne, sans les égaler pour la finesse et la netteté du burin, eut sur eux, dans la suite, l'inestimable avantage de recevoir les avis de Raphael et de traduire ses dessins *. Ces

* Marc-Antoine Raymondi n'est supérieur à ses deux émules, Albert Durer, élève de Wolgemuth, et à Lucas de Leyde, que sous le rapport du style du dessin. On dit, au surplus, que Raphael traça souvent le contour des figures sur les planches de ce graveur.

trois artistes ont ouvert le bel âge de la gravure. L'invention de ce procédé si utile aux études des jeunes artistes, le facile accès des musées de Florence et de Rome, les largesses des grands, et la lecture des écrits les plus célèbres de l'antiquité, rendirent l'émulation des aspirans tellement ardente, que, des ateliers d'André Verrochio, de Dominique Ghirlandaïo, des Bellini de Venise, et de Vanucci dit *le Pérugin*, on vit sortir en peu de temps une savante génération d'élèves qui, s'élevant tout-à-coup au dessus de leur siècle, signalèrent par d'immortels chefs-d'œuvre, le plus haut degré d'excellence, où la statuaire et la peinture soient parvenues chez les modernes *.

Léonard de Vinci, né en 1445, doué de beaucoup d'esprit et de sagacité, mécanicien,

* André Verrochio, peintre et sculpteur florentin, compte parmi ses disciples Le Pérugin et Léonard de Vinci.

Curadi, surnommé Ghirlandaïo, savant orfèvre, est connu surtout pour avoir donné les premières leçons à Michel-Ange.

Le Giorgion et le Titien se formèrent, pour le prestige du coloris, à l'école de Jean Bellin.

anatomiste, poète, et profondément versé dans la connaissance de l'histoire, dégagea la peinture des ténèbres qui, jusqu'alors, avaient prolongé ses tâtonnemens. Il en analysa les principes et l'assujétit à des règles certaines. Le traité qu'il a composé sur cette matière, ne fut imprimé qu'après sa mort. C'est Nicolas Poussin qui en a fort éclairci les documens, en ajoutant au texte un assez grand nombre de figures dessinées. Annibal Carrache voulut copier entièrement, de sa main, cet excellent livre : *Si dès ma jeunesse*, disait-il, *j'en avais eu connaissance, il m'aurait épargné vingt années de travail*

Bien des gens ne regardent ce traité que comme un recueil de pensées écrites d'un seul jet, avec l'intention de les mettre en ordre. Les littérateurs ou *érudits* qui, sur les théories de l'art, n'ont guère que des *aperçus*, ne peuvent saisir qu'imparfaitement le sens des réflexions qui font la substance d'un tel ouvrage; mais le praticien le lira toujours avec fruit.

Considérant la peinture sous un point de vue philosophique, Léonard s'attacha particulièrement à bien exprimer les affections de l'ame, et en cette partie rarement on l'a surpassé. Ses compositions sont simples et sagement

ordonnées. Son dessin, toujours pur et précis, ne manque pas de grandeur. S'il eût étudié l'*antique*, il se serait abstenu sans doute, en choisissant ses modèles dans la belle nature, d'en copier les détails superflus. Ce fini consciencieux néanmoins provenait de l'aimable candeur de talent qu'il avait héritée de ses maîtres, et ne refroidissait pas sa pensée. Il mettait en effet tant de soin à l'exécution de ses ouvrages, que le seul portrait de *Mona Élisa*, femme de Francesco del Giocondo, gentilhomme florentin, lui coûta, s'il faut en croire Vasari, quatre années de travail, peut-être en avait-il été détourné par d'autres occupations. François Ier acheta ce portrait au prix de quatre mille écus d'or, somme qui équivaudrait aujourd'hui à celle de quarante-cinq à cinquante mille francs.

La tête est pleine de graces et de naïveté; les mains sont d'une beauté parfaite; le coloris des chairs a subi, selon toute apparence, un peu d'altération; car il paraît violâtre; mais les teintes en sont tellement fondues qu'on n'aperçoit pas la ligne des contours; la lumière enfin y est dégradée de manière à rendre l'effet général des plus harmonieux.

L'admirable tableau de *la Cène*, dont il en-

richit le réfectoire des Dominicains de Milan, est, quant aux parties les plus essentielles de l'art, un chef-d'œuvre au dessus de tout éloge. Il fut horriblement mutilé par les troupes révolutionnaires durant les invasions de l'armée française en Italie, vers la fin du dix-huitième siècle ; mais le burin de Morghen et le dessin de M. du Tertre * en conserveront le plan et le souvenir des détails pour la gloire du maître et la consolation de la postérité.....

Michel-Ange, né en 1474, ardent émule de Léonard, eut des conceptions plus hardies. Dominé par sa verve fougueuse, il sembla dédaigner les procédés, purement agréables, de l'imitation, pour ne s'occuper que des moyens de remuer fortement les ames. Nul peintre ne s'est montré plus original, plus pathétique ; il fallait un enthousiasme tel que le sien, et la vigueur un peu *acerbe* de son pinceau, pour dévoiler à nos regards le spectacle effrayant du jugement der-

* Ce dernier dessin a été fort applaudi ; peut-être sera-t-il gravé. Il existe heureusement une bonne copie du tableau dans les environs de Milan ; elle a, dit-on, été très utile à M. du Tertre.

nier et de la dissolution du monde. Cette image menaçante subjugue, au premier aspect, l'orgueilleuse raison du sceptique le plus intrépide; il pâlit et s'étonne de son épouvante.

Quoique ce grand artiste soit reconnu généralement pour le plus savant statuaire moderne, il était, peut-être, plus remarquable encore en qualité de peintre, ou plutôt de dessinateur; c'est l'opinion de ses contemporains sur la nature de ses talens. Lui-même se croyait supérieur en cette dernière partie, et s'il attachait aussi beaucoup d'intérêt à l'estime qu'inspiraient les produits de son ciseau, c'est qu'il les savait plus durables.

Tant d'autres ont mentionné les nombreux travaux de Michel-Ange, qu'il est peu nécessaire d'en refaire ici l'énumération..... Sa fameuse statue de Moïse, malgré les graves défauts qu'on y remarque, est d'un caractère si fier, j'allais dire si *terrible*, que, seule, elle suffirait pour assurer à son auteur le premier rang parmi tous nos sculpteurs de haut style..... Comme architecte, cet artiste infatigable ne s'est pas acquis moins de célébrité. Quelle vaste mesure de talens divers supposent les créations de son génie! Contentons-nous de citer les fresques de la chapelle

Sixtine, le mausolée de Jules II *, et ceux des Médicis à Florence; l'immense coupole enfin, dont il a couronné l'église de Saint-Pierre de Rome.

Le nom de Raphael, comme celui de Michel-Ange, est connu de tout l'univers, et la renommée partage avec raison la palme des arts du dessin entre ces deux illustres chefs de l'école florentine et de l'école romaine. Raphael néanmoins, plus docile que son impétueux émule aux exigences d'un goût délicat et bien entendu, semble conserver aujourd'hui dans l'opinion des connaisseurs une gloire plus pure **. Les artistes

---

*Le tombeau de Jules, commandé par ce pape lui-même, devait être orné d'une quarantaine de figures épisodiques; mais lorsqu'il fut question d'achever ce monument, Léon X, successeur du pontife, permit à Michel-Ange d'en simplifier la composition.

Dans la chapelle sépulcrale des ducs Laurent et Julien de Médicis, à Florence, on voit une statue emblématique de la Nuit, comparable aux plus beaux ouvrages du ciseau grec.

** On blâme justement dans le tableau de Michel-Ange représentant le Jugement dernier, le bizarre assemblage des croyances chrétiennes et des fictions

qui, de toutes les contrées de l'Europe, viennent perfectionner leurs études à Rome, se demandent, en contemplant les peintures des loges du Vatican, du palais de la Farnésine *, si les Apelles, les Nicophane, les Aétion, mirent dans leur composition plus de poésie, d'agrément et de majesté; s'ils tracèrent les contours de leurs figures d'un style plus élégant et plus correct..... Les ravissantes images de la Vierge, sur les traits de laquelle ce grand peintre a su répandre une expression de pudeur toute céleste, la Transfiguration du Christ rayonnant de lumière au dessus du Thabor, sont des chefs-d'œuvre que Pline et Pausanias, autrefois, auraient classés au nombre de ceux qu'ils ont exaltés avec le plus d'enthousiasme.... Il ne fallait rien de moins que les inspirations d'une foi vive et sincère aux mystères augustes de la

---

mythologiques..... Les nudités qui rendaient cette étonnante composition peu bienséante dans une chapelle, ont été voilées par Daniel de Volterre.

* C'était autrefois le palais *Chigi*. Raphael y a peint la fable entière de Psyché, d'après l'ingénieuse narration d'Apulée.

religion chrétienne pour élever l'heureux génie de Raphael à de si sublimes conceptions *.

Les peintres vénitiens n'ayant pas eu, pour aider leurs premières études, la faculté de consulter fréquemment les restes précieux de la sculpture antique, n'avaient pu se faire un aussi grand goût de dessin que ceux de Florence et de Rome; mais l'habitude de peindre d'après le modèle vivant les avait rendus si bons coloristes, que, sous ce rapport, le Giorgion et le Titien portèrent rapidement la vérité d'imitation jusqu'au prestige. Jean Bellin, à la vérité, leur avait ouvert la voie dont l'un et l'autre ont atteint les limites.

[16e siècle.] —Le Corrége, né dans un bourg du duché de Modène, était entré dans la même carrière avec son seul instinct pour guide. Inventeur des moyens gracieux qui caractérisent son *faire*, il n'imita personne, et personne, en l'imi-

---

* Nous-même, au musée Napoléon, avons entendu le peintre David dire à mi-voix, en jetant un coup d'œil sur le tableau de la Transfiguration : *Il fallait de la foi pour produire cette merveille !!!*

tant, n'a pu l'égaler; ce fut le sentiment de sa capacité naturelle qui le fit s'écrier, à la vue d'un tableau de Raphael mis pour la première fois sous ses yeux : *Et moi aussi je suis peintre!* *

L'ouvrage lui parut sans doute, vu la composition symétrique, et l'effet peu harmonieux du clair-obscur, au dessous de la réputation de l'auteur : il eût étouffé son exclamation devant la Transfiguration du Thabor, ou l'école d'Athènes.

Tels sont les hommes de génie dont les sublimes productions ont spécialement illustré les écoles de l'Italie au commencement du seizième siècle.

Dans la route que parcourent les talens d'imagination et de goût en tendant à la maturité, il est un point de perfection où subitement ils s'élèvent après avoir lutté, pas à pas, contre les premières difficultés; arrivés enfin au terme de leurs progrès, ils s'exposent à déchoir, en

* On présume que c'était le tableau connu sous la dénomination de *Cinque Santi*, que le Corrége eut occasion de voir à Parme, où il avait été demandé. Cet ouvrage est peu remarquable.

cherchant à le dépasser..... André Solari, Daniel de Volterre, Luini, André del Sarte, Sébastien del Piombo, Pàris Bordone, Palme l'Ancien, Jules Romain, Perrin del Vaga, et autres disciples des grands maîtres de la renaissance, adoptèrent les principes et le genre d'exécution des ateliers où ils s'étaient formés (6); mais la plupart des peintres qui vinrent ensuite, voulurent essayer de nouveaux moyens de succès.

Les licences pittoresques du Tintoret et de Paul Véronèze, l'élégance apprêtée du Parmesan, le coloris émaillé de Frédéric Baroche, le grandiose outré du Cangiage et de Zucchéro, furent d'un dangereux exemple (7). Les ouvrages de ces artistes se recommandaient, sous bien des rapports, par des beautés réelles; mais plusieurs de ceux qui, depuis, marchèrent dans les mêmes voies, peignirent de ressouvenir autant que d'après les modèles de la nature. Il ne fallut même au cavalier Pomérancio et à son élève le Josépin, — [16e et 17e siècle] — qu'une verve effrontée, de la mémoire, et le facile maniement du pinceau, pour faire applaudir de brillans caprices de composition comme des éclairs du génie.

La savante école de Bologne, dont le Domi-

niquin, le Guide, l'Albane, le Schidone * faisaient la gloire, défendit quelque temps encore, sous la direction des Carraches, l'autorité des anciennes doctrines ; mais les contrastes outrés de lumière et d'ombres, hasardés pittoresquement par le Carravage, le style théâtral des Lanfranc, des Piétre de Cortone, et du statuaire Bernini, les écarts de leurs imitateurs, éclipsèrent aux yeux de la multitude éblouie, les sévères et mâles beautés des chefs-d'œuvre classiques (8).

Vainement Carle Maratte, surnommé *le dernier des Romains*, né en 1625, tenta-t-il de ramener ses contemporains à des combinaisons plus sages, les zélateurs présomptueux du système d'apparat que les suffrages de la mode avaient sanctionnés, s'égarèrent de plus en plus en des routes perdues. Si quelques amateurs, par circonspection, paraissaient admirer encore les peintures enfumées du Vatican (9),

* Camille et César Procaccine, quoique plus âgés que les Carraches, ne dédaignèrent pas de se faire agréer dans leur école.

ils s'extasiaient devant les compositions galamment agencées — [De J. C. 1650 à 1730.] — des *Fa Presto*, des Ciroferri, des Piazzetta, des Solimène, dont l'abusive fécondité consomma la corruption du goût que ces novateurs prétendaient épurer.

Le préjugé fut tel, que le pape Benoît XIII résolut de faire effacer les fresques de Michel-Ange et de Raphael, pour substituer à ces *porcheries* (c'était ainsi qu'il les qualifiait) la représentation des miracles opérés par l'intercession de deux saints personnages nouvellement *canonisés*.

Le génie des arts, poussé dans cette fausse direction, et déja vieilli sur le sol de la renaissance, s'était précautionné d'un nouvel asyle en deçà des Alpes..... Rajeuni sur ces parages, il parut bientôt y avoir recouvré sa vigueur primitive : le riche pinceau des Flamands et la vive imagination des Français ornèrent à l'envi de chefs-d'œuvre divers ces contrées hospitalières *.

---

* Voyez l'*Appendice* à la suite des *Détails supplémentaires* de ce cinquième et dernier livre.

Notre tâche est remplie; elle s'est même prolongée au delà des limites que, d'abord, nous nous étions prescrites..... Ce n'est plus dans les livres, mais au sein des musées ouverts de toute part à la curiosité publique, que le simple amateur peut désormais apprendre à connaître l'esprit de l'art et ce que son histoire offre de plus intéressant; c'est là qu'il saura prendre une juste idée des étranges vicissitudes que la statuaire et la peinture ont subies durant le cours des deux siècles derniers; là, seulement, les artistes, toujours vivans dans leurs ouvrages, dévoilent nettement à nos yeux leur moyen de succès et les causes de leur décadence.

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

(Hor. *de Art. Poet.*)

DÉTAILS SUPPLÉMENTAIRES.

❀

(1)

Les Pisans appelèrent des contrées de l'Orient l'architecte Buschetto, qui traça le plan de leur Église cathédrale, etc.

On attribue généralement aux Grecs du Bas-Empire l'honneur d'avoir, par le secours de leurs artistes, accéléré la renaissance du bon goût de l'architecture en Italie ; mais M. le comte Cicognara est du petit nombre des savans qui n'admettent pas entièrement cette opinion. Il mentionne, dans sa nouvelle His-

toire de la Sculpture, *Buschetto* comme architecte *italien*, et ce nom propre semblerait en effet indiquer pareille origine.

M. Émeric David, dont les connaissances en ces matières ne sauraient être révoquées en doute, persiste à croire, d'après les traditions qu'il a recueillies, que Buschetto, né à *Dulichium*, était venu de Constantinople en Italie, où il accompagna le chargement des marbres antiques qu'il fit servir à l'ornement de la cathédrale de Pise. Quant au nom de l'artiste, ajoute M. Émeric David, on lit sur l'épitaphe de son tombeau *Busketos*, et non *Buschetto*. La Chronique pisane de Marangone porte que les commissaires chargés de la direction des travaux de la bâtisse de ladite église, firent exprès le voyage de la Grèce pour y choisir de beaux matériaux de construction, et qu'ils amenèrent en même temps le principal architecte et ses auxiliaires.

La capitale de l'Orient, au surplus, était, selon le père *della Valle*, l'Athènes des artistes de l'Italie au dixième et au onzième siècle... Le style de la tour de Pise appartient au *gothique grec*, ainsi désigné parce que les bâtimens de ce genre sont construits en partie avec des fragmens de

marbre provenant des temples ruinés de l'ancienne Grèce. Ce gothique mixte flatte l'œil par ses dispositions pittoresques et par les ornemens dont il admet l'emploi; mais au milieu du quinzième siècle, on adopta, surtout en France, pour la décoration des monumens d'architecture, des sculptures d'une extrême délicatesse d'outil. La pierre et le marbre furent découpés, comme le bois, en fleurons, en ramages de toute espèce. On ajustait dans ces rinceaux des chérubins, des oiseaux, des reptiles, et autres figures naturelles ou fantastiques. C'est ce qu'on appelle *gothique fleuri*. Ce goût se soutint en France jusqu'au règne de Louis XII et au commencement de celui de François Ier.

(2)

Cimabué fut, selon Vasari, le restaurateur de la peinture au moyen âge, etc.

La grande réputation de cet ancien artiste vint des occasions qu'il eut de rendre son talent *très opportun* à l'époque où les magistrats de Florence bâtissaient à grands frais des églises, et les décoraient intérieurement de manière

à ce qu'elles l'emportassent, en richesses de toute espèce, sur les édifices que la pompe sacerdotale érigeait en d'autres cités. Les travaux en peinture étaient surtout fort recherchés pour ces embellissemens.

Charles d'Anjou, roi de Naples et frère de saint Louis, fit à Cimabué l'insigne honneur de visiter son atelier, accompagné de toute sa suite. Le quartier en a conservé le nom de *Borgo Allegri*, tant la joie de la population fut bruyante quand elle vit défiler le cortége du royal voyageur.

Ce fut de même un jour de fête, lorsque les citoyens notables allèrent processionnellement, et au son des trompettes, chercher la fameuse *Madone* qu'ils avaient commandée à ce peintre pour la basilique de *Sainte-Marie-Nouvelle*.

On voit encore à Florence quelques restes des gothiques produits du pinceau de Cimabué. Ces tableaux sont exécutés à fresque ou détrempe. Les procédés de la peinture à l'huile n'étaient pas en usage encore, quoiqu'ils eussent été indiqués dans les écrits d'Éraclius, et plus positivement par ceux de Théophile, moine du onzième siècle, c'est-à-dire près de deux cents ans avant que Guido de Sienne et Ci-

mabué donnassent naissance à l'école de peinture des Florentins.

(3)

On voit, malgré les timides tâtonnemens de la seconde enfance de l'art en Italie, un caractère de naïveté mystique assez approchant de la grace, dans les têtes de la vierge Marie et de l'enfant Jésus, etc.

Rien de semblable ne se remarque, même aujourd'hui, sur les images que fabriquent les Grecs modernes pour leurs chapelles. Ces artistes, qui font une classe à part, regardent leur profession comme sacrée, et dans leur orgueil ils croiraient la dégrader en adoptant quelques-uns des procédés de l'art perfectionné dans nos contrées occidentales. Ils ont, pour le contour de leurs figures, des formes *traditionnelles* que la superstition a consacrées et dont ils n'osent s'écarter. Le dessin en est raide et maigre, le coloris plat et sombre, et les physionomies sans aucune expression; leurs bas-reliefs, leurs marqueteries sont traités à l'avenant. Cet ancien caractère d'ignorance et de barbarie inspire

aux pélerins agenouillés une terreur pieuse, et plus de vénération qu'aucun des chefs-d'œuvre étalés dans nos églises latines.

(4)

Sous les ciseaux de Donato, de Laurent Ghiberti, la sculpture moderne n'eut plus qu'un pas à faire pour s'élever à la hauteur de celle des anciens, etc.

Les premiers essais de Donato furent les heureux indices de la régénération de l'*art statuaire* en Italie. Le groupe de l'Annonciation, exécuté en pierre, commença à déciller les yeux accoutumés à la froideur du style gothique ; chacun admira le caractère de candeur que l'artiste avait su répandre sur le front de la Vierge, et le jet flottant des draperies tel qu'il avait pu le remarquer sur des fragmens de bas-reliefs nouvellement rendus au jour. Ce fut en étudiant ces types du bon goût des anciens, que Donato réforma peu à peu le mode insipide d'imitation que lui avaient légué ses devanciers. Le célèbre Côme de Médicis favorisa les progrès de Donato; sa réputation s'étendit au loin, et

après avoir enrichi Florence de ses ouvrages, tant en marbre, en bronze, qu'en orfévrerie, il fut mandé par le sénat de Venise pour y jeter en fonte la statue du général Narsi. Les Padouans l'appelèrent aussi dans leur ville, où ses talens furent noblement appréciés.

La *Judith* de ce maître passait pour son chef-d'œuvre; mais il estimait davantage encore une figure de *vieillard à tête chauve* qui lui avait été commandée pour l'ornement de la tour carrée de Sainte-Marie-des-Fleurs..... On sait que son saint Marc arracha cette exclamation à Michel-Ange, son successeur le plus illustre : *Per che non mi parla, Marco ?*.....

Donato excellait dans les bas-reliefs. Il avait concouru, pour obtenir la commande des portes en bronze du baptistaire de l'église de Saint-Jean à Florence, avec Bruneleschi et Ghiberti, ses émules. Les modèles que présenta ce dernier, lui méritèrent la préférence, de l'aveu même des deux premiers concurrens.

(5)

La religion n'ayant plus à s'alarmer de l'aspect des anciennes idoles du paganisme, on ordonna des fouilles dans les entours de Rome, etc.

Les souverains pontifes, dit le savant auteur des *Recherches sur l'Art statuaire*, appelèrent les beaux-arts au secours de la puissance ecclésiastique, quand ils virent que les consuls, les sénateurs, les tribuns de la capitale de la chrétienté semaient des idées républicaines parmi le peuple. Les maximes de saint Grégoire qui proscrivaient les sciences profanes, furent, par les papes, mises dès lors à l'écart; ils étalèrent en toute chose une grande magnificence, comme un moyen de faire respecter leur dignité.

Paul II aimait ce faste du rang suprême, et se montrait souvent la tête coiffée d'une triple couronne chargée de pierreries. Il fit frapper des médailles où son effigie était accompagnée de titres pompeux, et les jetait lui-même dans les fondations des édifices qu'il faisait construire. Les cardinaux, sous son pontificat, re-

çurent le privilége de se parer d'habits couleur de pourpre.

(6)

Les successeurs immédiats des grands peintres de la renaissance adoptèrent les principes et les procédés d'exécution des écoles où ils s'étaient formés, etc.

Il dut en être ainsi, du moment où le génie des arts vit ses efforts couronnés d'un succès complet. Il suspendit son vol, et sembla n'avoir plus qu'à se contempler lui-meme.

Les élèves, rendant alors une sorte de culte à ceux qui les avaient heureusement dirigés dans la bonne voie, ne cherchèrent pas soudain à s'en ouvrir de nouvelles..... On retrouve, en effet, dans les tableaux de Luini, cette angélique naïveté d'imitation de la belle nature qui les a fait souvent attribuer au pinceau de Léonard de Vinci, son maître. Daniel de Volterre a prouvé, par sa magnifique composition du *Christ détaché de la croix*, à quel point il avait su profiter des leçons de Michel-Ange.

Qui ne reconnaîtrait dans les ordonnances

poétiques de Jules Romain, l'héritage des pensées de Raphael?

Les peintures de Palme, dit Le Vieux, semblent être sorties des ateliers du Titien... L'esprit des maîtres, à cet âge, anima l'émulation et le goût des disciples.

(7)

Les licences pittoresques de quelques novateurs habiles, furent, pour ceux qui vinrent après eux, d'un dangereux exemple, etc.

Le Tintoret peignait avec tant de chaleur, que son enthousiasme était presque un délire. On lisait sur les murs de son laboratoire cette devise applicable à ses plus belles productions: *Il disegno di Michel-Angelo, el colorito di Tiziano.*

Toutes riches, éblouissantes même, que soient les compositions de Paul Véronèse, cette pompeuse multiplicité d'accessoires n'en est pas moins déplacée. Les convenances relatives aux mœurs, aux costumes, comme au lieu de la scène, sont étrangement blessées dans le magnifique et immense tableau des *Noces de Cana.*

Le Parmésan, s'efforçant de donner à son

style l'accent gracieux de celui du Corrége, le rendit souvent un peu maniéré. Ses contours étaient moelleux; mais il risquait de s'écarter du naturel pour imprimer un caractère de noblesse, des agrémens trop apprêtés à ses têtes de Vierge.

Thadée et Frédéric Zucchéri visèrent à un tel *grandiose* de dessin, qu'ils outre-passèrent les limites au delà desquelles le vrai beau cesse d'exister. Les applaudissemens qu'ils ambitionnèrent nuisirent aux talens naturels des aspirans à de pareils succès.

(8)

Les vigoureux effets de clair-obscur hasardés par le Caravage, le goût théâtral des Lanfranc, des Pietre de Cortone, et du statuaire Bernini, éclipsèrent aux yeux de la multitude les mâles beautés des chefs-d'œuvre classiques, etc.

Louis, *Augustin* et *Annibal* Carrache fondèrent de concert l'académie bolonaise des *gli Désiderosi*, dans le but, dit Félibien, de combattre les erreurs systématiques de quelques chefs de secte. Le Josépin et ses adhérens

osaient énoncer que, pour laisser au génie du peintre tout son essor, il ne fallait pas que les yeux restassent constamment fixés sur le modèle. La multitude, en effet, s'empressa d'applaudir les brillantes inventions des hommes à talent qui, se livrant à leurs caprices, consultaient peu la nature. Le Caravage prétendait, au contraire, qu'elle devait être imitée jusque dans ses apparentes pauvretés.

Le Guide ne put résister à la séduction du pinceau magique de ce maître, et le *Crucifiement de saint Pierre*, en ce genre d'exécution, eut un succès bien mérité. Après cette tentative heureuse, il rechercha, par le conseil d'Annibal Carrache, d'autres moyens de plaire et de parler à l'esprit du spectateur. Le sévère Mengs a dit que cette seconde manière fut à la fois gracieuse, facile et riche.

(9)

Les amateurs qui, par condescendance, professaient encore du respect pour les productions majestueuses du beau siècle des Médicis, jetaient à peine un regard sur ces peintures noircies, etc.

Il en était de même à Paris, vers le milieu du dix-huitième siècle. Les professeurs de l'académie royale de Peinture et de Sculpture étaient tellement imbus de faux préjugés, que, tout en témoignant de l'admiration pour les fresques de Michel-Ange et de Raphael, ils en dédaignaient le goût suranné. Quelques-uns même se permettaient, dans leurs coteries, de comparer l'Apollon du Belvédère à un *navet ratissé*, trivialité qu'ils croyaient plaisante.

Nous nous étonnons aujourd'hui de ce pitoyable aveuglement de nos prédécesseurs, et bientôt peut-être l'instabilité des doctrines et le désir de varier nos jouissances, feront dévier la génération qui s'avance de la route où naguère nous sommes rentrés. L'enthousiasme de commande que de jeunes aspirans ont d'abord montré pour les marbres antiques, n'aurait-il

pas faussé parfois leur jugement? N'en a-t-on pas vu, dans leurs imitations du modèle vivant, en travestir les formes pour leur imprimer un caractère affecté de style grec ?..... *Est modus in rebus, etc.*

FIN DU LIVRE CINQUIÈME ET DERNIER.

APPENDICE.

eu connaissance des écrits du vieux peintre Eraclius, ou de ceux du moine Théophile, lesquels avaient bien antérieurement indiqué de pareils procédés dans deux différens traités qui nous sont parvenus : l'un est intitulé *De Coloribus et Artibus Romanorum;* l'autre, *De omni Scientia Picturæ artis.*

Dans le premier de ces traités, Éraclius parle des couleurs broyées à l'huile : *De coloribus cum oleo distemperatis;* et il ajoute : *Nil tibi scribo, quidem, quod non prius ipse probassem.*

Les notions que donne Théophile sur cette manière d'employer les couleurs, sont beaucoup plus étendues dans son livre que dans celui d'Éraclius. Il existe à Vérone, selon le rapport du marquis Scipion Maffei, des tableaux du douzième siècle peints à l'huile et assez bien exécutés.

On a trouvé dans le château de Carestain, en Bohême, un coffre d'autel peint en 1297 par Mutina, sur fond doré. Il se voit actuellement dans la galerie de Vienne, où l'on montre de même des peintures de Nicolas Wurmser, de Strasbourg, lesquelles datent de 1387; d'autres aussi de Théodoric de Prague, du quatorzième siecle. Ces ouvrages, de la main des moines,

exécutés à l'huile, sont d'autant plus curieux qu'ils sont très rares.

Quant à Jean de Bruges, souvent occupé d'opérations chimiques, il est probable qu'en composant différens vernis, son invention particulière fut le résultat fortuit de ses expériences *.

Cet ancien peintre choisissait préférablement ses sujets de composition dans l'Écriture sainte. Il faisait aussi des portraits, des paysages, et copiait avec une extrême fidélité tous les

---

* Antonello de Messine se rendit en Flandre près de Jean van Eyck; et, par ses caresses et ses instances, il obtint de lui la connaissance de sa méthode.

De retour en Italie, Antonello fit part de la découverte à Dominique, son élève. Celui-ci communiqua ce secret à l'exécrable Orcagna, qui, voulant seul en jouir, poignarda son ami sur la brune et sans avoir été reconnu. Pressé par ses remords, le monstre confessa son crime au moment de rendre le dernier soupir.

On a raconté que Jean Bellin, de Venise, premier maître du célèbre Titien, s'était présenté dans l'atelier d'Antoine de Messine sous le costume d'un seigneur opulent qui venait commander son portrait; en voyant travailler le peintre, il découvrit aisément le procédé mystérieux, qui fut bientôt connu dans toute l'Italie.

détails de ses modèles, figures, fleurs, fruits, animaux, etc.

Sa manière est gothique, son pinceau sec et peiné. Ses tableaux, finis avec beaucoup de patience et de soin, captivent l'attention des savans amateurs. Celui qu'il entreprit pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, est son chef-d'œuvre. Il représente les Pères de l'Église, les saintes Vierges et les Martyrs, en adoration devant l'Agneau de l'Apocalypse. L'étonnante variété des têtes, toutes d'un dessin correct et d'une vérité d'expression remarquable, rendent cette peinture un des plus curieux monumens de l'art au moyen âge.

Quintin Messis, dit *le Maréchal d'Anvers*, car il quitta son enclume pour apprendre à peindre, à l'âge de vingt ans, Cornille Engelbrechtzein, et Antoine Claessens, ont adopté la manière de Jean de Bruges; mais ils lui ont été bien inférieurs en talent.

On confond assez ordinairement les premiers maîtres de l'école flamande avec ceux de l'école hollandaise et allemande. Lucas de Leyde, Jean de Mabuse, Hemskerc, Luc Cranak, Albert Durer de Nuremberg, et Jean Holbein de Bâle en Suisse, sont les patriarches de cette

série. Leur style *timide et froid* tenait de la nature du climat et des mœurs du pays. Quelques-uns de leurs élèves, pour se soustraire à cette influence, eurent l'heureuse idée de visiter les musées de l'Italie. Jean Schoerel est le premier qui ait fait connaître à ses compatriotes l'avantage d'étudier le beau caractère des figures antiques. Frank Floris, Martin de Vos, Jean Stradan, Antoine Moro, et van Veen, dit *Otto Vœnius* revinrent dans les contrées du nord, après leur utile pélerinage au delà des Alpes, avec un goût plus épuré.

La peinture, en Flandre, ne vit commencer ses beaux jours qu'à l'époque où Pierre-Paul Rubens * y déploya les ressources fécondes d'un talent propre à tout embrasser. Il peignit les grands traits de l'histoire sacrée et profane, le portrait, les animaux, le paysage avec une égale supériorité. Le nombre de ses productions est immense, et d'habiles disciples l'aidaient à terminer les compositions que, souvent, il n'avait

* Né à Cologne en 1577, et mort à Anvers en 1640.

qu'ébauchées; elles sont, en grande partie, remarquables par l'abondance des pensées et la vigueur du coloris. La *Descente de Croix*, qui a été rendue à la cathédrale d'Anvers, après avoir quelques années orné le musée Napoléon, est un chef-d'œuvre éblouissant, à l'aspect duquel les voyageurs curieux restent muets d'admiration et de surprise.

Van Dyck et Jacques Jordaens sont les élèves les plus renommés de ce maître; le premier surtout excellait dans le genre particulier du portrait. Tous les deux ont aussi traité celui de l'histoire avec des succès bien mérités... Gaspard Crayer, Théodore Romboust, Jacques van Oost, Pierre Snayers, Abraham Jansens, etc., ont dans la même carrière, illustré la Flandre par leurs travaux.

L'école hollandaise, proprement dite, n'a fourni qu'un petit nombre d'artistes qui se soient occupés de compositions historiques. Rembrant semblerait n'avoir choisi parfois de tels sujets, que pour les travestir; mais le prestige de son système de clair-obscur, sa hardiesse de pinceau, la vigueur et la vérité de son coloris, font oublier au spectateur séduit la bizarre originalité des conceptions du peintre. L'illu-

sion est telle, que les objets imités dans ses tableaux, semblent saillir en dehors du cadre.

François Hals, Jean Liévens, van Kalker, ont excellé dans les portraits de grandeur naturelle, quelquefois même à l'égal de Rembrant; mais Bartholomé vander Helst les a surpassés tous par un mode d'imitation, où les efforts de l'art, toujours dissimulés, n'y laissent voir que la simple nature.

Les peintres hollandais n'ont guère choisi leurs sujets que dans les scènes populaires ou dans l'intérieur des ménages bourgeois. L'allure, l'expression de leurs personnages, soit dans les habitudes paisibles de la vie privée, soit au sein des bruyans estaminets, plaisent également par leur naïveté. Le savant emploi des couleurs, le moelleux et la légéreté du pinceau, la distribution pittoresque de la lumière et des ombres, répandent sur leurs jolis tableaux un charme singulier; les plus menus détails y sont rendus avec un faire si ragoûtant et si soigné, que l'œil ne peut en jouir pleinement sans le secours d'une loupe. Sous ce rapport, les productions de Gérard Dow, d'Ari de Voys, de François Miéris, de Slingelandt, de Paul Poter, de vander Heyden, de Breughel de Velours, de

vander Werf, etc., sont des prodiges de patience, d'adresse et de naturel.

Les amateurs éclairés préfèrent cependant à ce *fini laborieux*, la touche franche et spirituelle des Téniers, des Metzu, des Brauwer, des Berghem, des Karel du Jardin, des Gonzalès Coques * et autres peintres des mêmes contrées, dont les ouvrages ne laissent apercevoir, malgré les apparences d'une exécution fort soignée, ni l'hésitation, ni la fatigue de la main-d'œuvre.

Gaspard Netscher, Godefroi Schalchen **, Adam Elseymer, Gérard Terburg, Jean Miel, Philippe van Dyck, ont quelquefois traité des sujets *historiques* d'une manière très agréable, mais toujours en petit.

* Gonzal Coques s'est distingué par de petits portraits où l'on admire la fraîcheur du coloris et les agrémens d'un pinceau suave et facile.

** Le sujet de la parabole des *vierges folles*, traité par Schalchen, est un des morceaux les plus précieux de la galerie de Dresde. Ce peintre aimait les scènes éclairées au soleil ou à la vive lumière des flambeaux.

Dans ses ouvrages, comme dans ceux de P. Hoogge, ces effets recherchés sont portés jusqu'au prestige.

Pierre de Laar, dit *Bamboche*, Adrien van Ostade, David Rickaert, Jean Steen, ne puisaient leurs inspirations que dans les tavernes; mais, comme Téniers, ils représentaient les divertissemens, ou les luttes des buveurs, avec une si piquante originalité, que ces images grotesques plaisaient aux amateurs les plus délicats. Nous ne saurions mentionner dans cette notice abrégée la quantité d'artistes hollandais et flamands dont la verve populaire et bachique a communiqué l'attrait de la naïveté à la peinture de ces mœurs grossières.

Les écoles du nord ont fourni d'excellens paysagistes. Philippe Wouvermans ornait de riches monumens d'achitecture les sites champêtres, les parcs des châteaux où les seigneurs du lieu se donnaient les plaisirs de la chasse. Il y introduisait ainsi des chevaux, qu'il dessinait avec une extrême élégance et sous tous les aspects, soit en repos, soit à la course. Il ne montrait pas moins de goût dans la disposition et les mouvemens des personnages. Ses effets de lumière étaient piquans, son coloris harmonieux, et sa touche pleine d'esprit et de délicatesse.

Adrien vanden Welde, Paul Poter, Karel

du Jardin, et Berghem, par l'image des innocens plaisirs de la vie pastorale, du calme des ménages ruraux, ou de la franche gaité des fêtes villageoises, retracent à la pensée de l'admirateur de leurs charmans ouvrages les bois où il a pris du repos durant ses promenades hors du tumulte des cités, les vertes prairies, les ruisseaux limpides le long desquels les bergers, au son du flageolet, font paître leurs troupeaux : scènes paisibles, dont la seule image plaît toujours à nos souvenirs.....

Ruysdaal, Winantz, Hobema, Moucheron, Pinaker, Herman, Glauber, vander Heyden, Jean Both, etc., etc., ont peint le paysage proprement dit, avec toute la vérité, tout l'agrément, que ce genre comporte..... Les marines de Ludolph Bacchuysen, de Guillaume vanden Velde et de van Éverdingen étalent à nos yeux le spectacle imposant des grandes eaux, soit dans le calme, soit que, soulevées par des tempêtes, elles viennent se briser en écume sur leurs rives, ou se précipitent du haut des monts.....

La représentation des intérieurs d'église et les détails très multipliés de l'architecture gothique sous les pinceaux d'Henri van Steenwick, de Petersneef et d'Emmanuel de Witte fournissent,

en petit, des effets vraiment magiques de perspective.

La volaille de basse-cour paraît vivante dans les tableaux d'Honder Koeter..... L'imitation du gibier et d'autres objets de nature morte ne saurait être traitée d'une manière plus spirituelle et plus vraie, que ne l'ont fait François Snyders, Jean Fyt, les deux van Aelst, et Jean Weenix.

Il nous reste à mentionner les artistes de la Hollande, qui particulièrement ont choisi pour modèles les arbustes et les plantes rares que les riches fleuristes de La Haye, de Rotterdam, de Leyde, de Harlem, etc., cultivent à grands frais pour l'ornement de leurs parterres..... Van Kessel, et Daniel Seghers, élèves de Breughels de Velours, Jean David de Héem, Abraham Mignon, Marie van Osterwick, Guillaume van Aelst, Rachel Ruysch, Jean van Huysum, et de nos jours, Gérard van Spaendonch, sont les peintres de fleurs, fruits, oiseaux, reptiles, insectes, et autres objets pareils, dont le talent enchanteur paraît avoir porté cette branche agréable de l'art à la plus haute perfection.

Tandis que l'école d'Anvers, illustrée par le génie de Rubens, déployait une activité que devaient envier celles de l'Italie, les dispositions

naturelles des Français pour les arts du dessin, ne pouvaient se manifester et produire qu'après l'assoupissement des factions qui, depuis la régence de Catherine de Médicis, avaient poursuivi le pouvoir légitime et donné naissance aux fureurs de la Ligue.

Dès le quinzième siècle, cependant, François Ier, le père des lettres, avait appelé de l'étranger des architectes, des sculpteurs et des peintres célèbres, pour exciter, à l'exemple de leurs travaux dans ses états, l'émulation de ses sujets *. Maître Jacques, natif d'Angoulême, avait osé concourir en 1550, avec Michel-Ange, pour l'exécution projetée d'une statue de saint Pierre; *et de fait l'emporta*, dit un de nos chroniqueurs, *par dessus le sculpteur toscan, de l'aveu même de tous les artistes italiens* **.

* A l'invitation de ce monarque, Léonard de Vinci, le Primatice, André del Sarte, le Rosso, Pâris Bordone, les architectes et graveurs Sébastien Serlio, Benevenuto Cellini, etc., etc., se rendirent en France.

** *Recherches sur l'Art statuaire*, par M. Émérie David.

Peu de temps après, Bontemps se montra digne de la confiance des successeurs de François Ier, par le bon style des sculptures du tombeau de ce prince, d'après le plan qu'en avait tracé le Primatice.

Jean Gougeon fit admirer l'élégance de son ciseau, en décorant de bas-reliefs magnifiques la fontaine des Saints-Innocens à Paris.

Le titre de rénovateur du bon style de l'architecture en France appartient à Philibert Delorme, lequel avait donné des preuves de son savoir, par la construction du château d'Ecouen, lorsqu'il entreprit celle du palais des Tuileries; ce superbe édifice fut achevé sous la direction de Jean Bullant*.

Jean Cousin, qui nous a laissé, sur les pro-

---

* Germain Pilon, vers ce même temps à peu près, passait à Paris pour le Corrége de la sculpture. Son chef-d'œuvre est le groupe des trois Vertus théologales, en albâtre, lesquelles, portées sur un trépied de forme antique, soutiennent l'urne en bronze où sont renfermés les cœurs d'Henri II et de Catherine de Médicis. Les têtes sont belles, et les draperies d'une grande légèreté.

portions du corps humain, un écrit estimé, se fit beaucoup d'honneur par la composition d'un tableau du *Jugement universel*, dessiné dans la manière florentine. Il excellait, ainsi que les frères Pinaigrier, à peindre les vitraux d'église, genre d'ornement qui reprend faveur et dont on croyait les procédés *perdus*.

Après des débuts si favorables dans les arts du dessin, quels progrès, chez les Français, n'aurait-on pas eu lieu d'attendre, si les guerres religieuses qui commencèrent à la fin du règne de Henri II, n'eussent étouffé les germes de talent prêts à se développer sous notre heureux climat!

Le gouvernement paternel d'Henri de Bourbon, vainqueur de la Ligue, ne fut pas d'assez longue durée pour que cet excellent prince pût réparer entièrement les malheurs enfantés par les troubles civils.

L'autorité de Louis XIII, affermie par la politique vigoureuse de Richelieu, prépara la splendeur du siècle de Louis le Grand.

Déja Franca Villa s'était fait remarquer en qualité de statuaire. Les peintres Martin Freminet, François Périer et Jacques Blanchard avaient traité les sujets historiques avec succès; mais

ces maîtres isolés, ayant laissé leurs ateliers dépourvus d'élèves, ne peuvent être comptés au nombre des instituteurs de l'école française. L'Italie réclame la gloire d'avoir formé l'éducation artistique de notre immortel Poussin. Claude Lorrain, le prince des paysagiste, est revendiqué de même par l'école romaine; Augustin Tassi, dont-il broyait les couleurs, lui avait mis la palette en main *.

Simon Vouet n'a dû le titre honorable qui fait remonter jusqu'à lui la filiation non interrompue des grands peintres français, qu'à la célébrité de quelques-uns de ses élèves. Charles Le Brun est celui d'entre eux qui eut le plus de part aux faveurs de Louis XIV..... Le génie élevé, l'imagination abondante et poétique de ce maître, répondaient parfaitement aux penchans fastueux du monarque. Par sa magnificence et

---

* Claude Gelée, né en Lorraine de parens pauvres, sortit de la boutique d'un pâtissier, où il avait été mis en apprentissage, pour aller promener sa misère en Italie. Ce fut là, dans l'atelier d'un peintre dont il nettoyait les outils, qu'il connut sa véritable vocation.

l'imposant appareil dont il aimait à s'entourer, Louis le Grand influa puissamment sur le goût de son siècle *.

Nous rappellerons, à ce sujet, que Cassiodore, ministre de Théodoric roi des Goths en Italie, avait fait cette observation : *Qu'on verrait plutôt la nature égarée dans sa marche, qu'une nation à laquelle le souverain n'aurait pas communiqué son allure et ses goûts* **.

Si le modeste et timide Le Sueur eût obtenu la confiance et le crédit que la cour de Versailles accorda de préférence à son ambitieux émule, les arts, sous la direction du *Raphael français*, se seraient élevés, peut-être, à ce beau idéal des

---

* Les tabagies de Téniers, où la rusticité des mœurs flamandes est dépeinte dans ses excès et sa naïveté, choquaient les regards du roi de France : *Qu'on ôte*, dit-il un jour à ceux qui l'entouraient, *ces magots de mes appartemens*.

** *Facilius errare naturam quam principem formare rempublicam dissimilem sibi*.....

L'exemple de l'infortuné Louis XVI semblerait avoir démenti cette maxime ; mais les philosophes du dix-huitième siècle ne représentaient pas la nation entière.

formes du corps humain, à cette majestueuse simplicité d'expression dont les marbres grecs nous offrent d'admirables modèles *.

Le Brun, en sa qualité de premier peintre du roi, d'inspecteur général des monumens publics, tenait le sceptre académique; les artistes, pour être employés, flattaient son amour-propre en imitant sa manière, sans oser s'écarter des plans par lui tracés. Ils consentaient à n'être, en quelque sorte, que les exécuteurs de ses pensées **.

Le Puget, au ciseau duquel nous devons la

---

* Un cardinal romain, parcourant les beautés du palais de Versailles, vit dans une pièce écartée Eustache Le Sueur occupé d'une composition à laquelle le peintre en sous-ordre donnait la dernière touche: *C'est à celui-ci*, dit le cardinal étonné, *que le prince aurait dû confier la surintendance des embellissemens de ce palais.*

** Le Brun peignit, pour la décoration du Louvre, les batailles d'Alexandre. Par ces tableaux, qui sont de la plus riche ordonnance, il voulut faire allusion aux victoires de Louis le Grand; mais vu l'importance de l'entreprise, il s'aida du travail de ses nombreux élèves. La tente de Darius est tout entière de sa main.

fameuse statue de Milon de Crotone, quitta le séjour de Paris pour s'affranchir d'une dépendance à laquelle la fierté de son naturel ne pouvait se plier.

Le Gros, non moins jaloux de sa liberté, s'exila de même du pays natal et reprit le chemin de Rome. Il y avait passé sa jeunesse et perfectionné ses études par la protection de Louvois. La France, en perdant ce sculpteur habile, se vit frustrée de ses productions les plus remarquables, et doit les envier à l'Italie.

Girardon, les frères Marsy, Coisevox et Nicolas Coustou, plus dociles aux exigences du directeur suprême des travaux ordonnés par la cour, eurent une grande part à l'exécution des monumens dont est enrichi le parc de Versailles.

Pierre Mignard, dit *le Romain*, succédant aux dignités de Le Brun, usa du même empire à l'académie. Ses tableaux, loués avec excès de son vivant, furent après sa mort critiqués sans modération. Si Jouvenet, dont la *Descente de croix* peut soutenir la comparaison avec tout autre chef-d'œuvre semblable; si même Charles de La Fosse et Sébastien Bourdon ont montré plus d'invention et de verve que Mignard : celui-ci n'en conserve pas moins, dans l'opinion des

connaisseurs, une réputation honorable comme *peintre d'histoire.*

Au décès de Louis XIV, l'art affranchi de l'influence de l'étiquette que ce prince maintenait en tout, changea, pour ainsi dire, de costume pour vêtir la livrée d'une cour frivole et licencieuse, où les innovations en matière de goût furent soudain accueillies.

Antoine Coypel s'était fait un talent à la mode, en prêtant aux héros de l'antiquité, dans ses tableaux ingénieux, les allures des élégans familiers du prince régent. Son père * l'avait mené de très bonne heure à Rome, où les conseils du cavalier Bernin rendirent nulles les études qu'il était à même d'y faire d'après les marbres antiques et les chefs-d'œuvre du siècle de Léon X. La scène tragique, les féeries de l'opéra, fournirent depuis, à son imagination, des effets d'optique, des groupes maniérés qui parurent *très pittoresques* à ses admirateurs.

* Noel Coypel était supérieur en talent à ses fils, bien qu'ils aient joui d'une faveur plus grande. C'était une famille de beaux-esprits.

Gâté par leurs éloges, il crut avoir ouvert à la peinture une source de beautés nouvelles. Les suffrages de la mode et la faveur du régent, auquel il donnait des leçons de dessin, introduisirent dans l'école française le style théâtral, dont les de Troy, les Restout, les Vanloo, les Boucher, ont été les derniers coryphées..... Une seule anecdote donnera l'idée du système étrange que ces maîtres du dernier âge avaient adopté; la voici :

L'estimable *Vien*, éclairé par les avis du comte de Caylus amateur des arts et savant antiquaire, ne se dissimulait point les erreurs de la secte qui de son temps était en crédit; il tâchait de prémunir ses élèves contre les faux préjugés de ses collègues de l'Académie royale. Ses préceptes avaient toujours pour but de ramener dans son école l'étude de l'*antique*, et surtout la fidèle et constante imitation de la belle nature.....

Étant à Rome, un bon ermite, qui lui servait ordinairement de modèle, et qui, dans les intervalles de la séance, se délassait en donnant quelques coups d'archet sur un mauvais violon, s'endormit doucement..... La naïve attitude du personnage, son sommeil paisible, l'instrument échappé de ses mains près de lui, donnèrent

au peintre la fantaisie d'esquisser fortuitement un sujet si touchant et si simple..... Il place une toile sur le chevalet, pose le lendemain son vieillard de la même manière; en huit jours le tableau se trouva terminé..... Sur ces entrefaites, *Dumont le Romain*, un de ses devanciers, membre de l'Académie royale, vit avec étonnement cette peinture improvisée..... Comment donc avez vous fait cela? dit-il à Vien. — Tout bonnement au premier coup et *d'après nature.* — Hé quoi, reprit Dumont, iriez-vous timidement rentrer dans cette étroite voie ? *La nature sans doute doit fournir à l'artiste les indications premières; mais, après en avoir consulté les formes, le génie fait le reste, et se dégage des entraves qui comprimeraient son essor* *.

Ces préjugés, dont l'école française était encore imbue vers la fin du dix-huitième siècle, David les partageait. Cet élève de Vien, devenu depuis si fameux, s'extasiait, avant d'avoir vu l'Italie, devant les croquis de Boucher. Son mai-

* Vien prenait plaisir, dans sa vieillesse, à répéter ce singulier entretien.

tre sachant qu'aucun raisonnement à cet égard ne pouvait détruire ses illusions, se contentait de lui prédire que les fresques de la chapelle Sixtine, les loges du Vatican, et les marbres antiques lui causeraient, à Rome, de bien plus vives émotions.

David partit pour compléter ses études en Italie. Il traverse les Alpes, et, tout palpitant, il aborde la ville des Césars..... L'aspect imposant des ruines du Colisée, le bel arc de Tite, le Panthéon d'Agrippa transformé en église, la colonne Trajane, opèrent dans ses idées une révolution dont il ne peut soudain se rendre compte; mais après avoir parcouru les monumens à demi conservés de l'orgueil des maîtres du monde, les merveilles que renferment les temples, les musées, les palais construits par les pontifes, les objets jusqu'alors soumis à ses imitations, semblent prendre à ses yeux une forme plus fière; il sent que pour les reproduire sur la toile tels que son génie les conçoit, sa méthode ordinaire a besoin de réforme. Il y travaille avec courage, et bientôt l'image de *Bélisaire entouré de sa famille en pleurs* annonça tout ce que son pinceau promettait de plus parfait encore..... On n'a point oublié la

sensation profonde que produisit à l'exposition publique du Louvre, le tableau du *Serment des Horaces*, qu'il envoya de Rome à Paris, pour s'y ménager au retour un accueil favorable. L'apparition de ce chef-d'œuvre porta le dernier coup au systême *académique*, dont les derniers successeurs de Lemoine se flattaient vainement d'étayer le crédit.

La complète régénération des arts du dessin chez les Français date de l'époque où les symptômes avant-coureurs d'une révolution dans le gouvernement monarchique commencèrent à se déclarer..... David, jeune alors, et dont l'histoire des républiques anciennes avait échauffé la verve, prêta soudain l'oreille aux ennemis de la royauté. Quelques préférences accordées à ses émules avaient irrité sa bile; peut-être espérait-il que sous un régime à peu près semblable à celui des tumultueuses cités de la Grèce, les hommes de sa trempe pourraient avoir part à l'administration des intérêts publics; son *républicanisme* n'était, au fond, qu'un vertige de son orgueil dépité..... Si, plus tard, le prestige de la pompe impériale dont s'environna Bonaparte, et les faveurs qu'il obtint à sa cour, firent fléchir l'austérité de ses

principes, il dut appréhender, quand le colosse chancela, de subir les rigueurs de l'exil, dans lequel en effet il a terminé depuis peu sa carrière orageuse.

Nous avons eu, récemment encore, à déplorer la fin prématurée de deux artistes également célèbres : *Lemot*, et *Girodet - Triozon*. Le premier venait d'orner la ville de Lyon, sa patrie, d'une magnifique statue équestre de Louis le Grand.

Le Sommeil d'Endymion, le beau corps d'Atala privé de vie, Hippocrate refusant les présens des Perses, rendront la mémoire de l'autre immortelle. Peu de peintres, comme *Girodet*, pourraient dire à leurs derniers momens : *Après moi le déluge* *.... Jeu de mot ingénieux de l'un de ses élèves.

Au moment où cet ouvrage est sous presse, nos regrets viennent de s'aggraver par la mort du baron Guérin, élève de Renaud, l'un

* Allusion au chef-d'œuvre de Girodet représentant un épisode du *Déluge universel*.

des peintres d'histoire les plus distingués de la génération qui s'éteint.

Après avoir remporté le grand prix en 1797, il débuta dans la carrière par le *Marcus Sextus*. L'aspect du proscrit de l'ancienne Rome produisit à cette époque une impression d'autant plus vive, que des souvenirs récens reportaient toutes les pensées vers des infortunes de même genre.

Ce chef-d'œuvre fut suivi de plusieurs autres : *Phèdre* , *Andromaque*, *Clytemnestre*, *Énée*, feront toujours la gloire de notre école.

La fin prématurée de cet artiste célèbre ne lui a pas permis d'achever une grande composition représentant *Priam égorgé par Pyrrhus* dans son palais en flammes, sous les yeux d'Hécube et de Cassandre sa fille; Hélène s'enfuit, épouvantée.

Guérin s'était rendu à Rome, dans l'espoir de ranimer ses forces défaillantes; il y a fini ses jours en chrétien résigné.

Les travaux de ces hommes de génie, et de quelques-uns de leurs émules encore existans, ont dignement soutenu jusqu'à présent la suprématie de l'école française en Europe; il

reste à souhaiter que la génération dépositaire de leurs savantes doctrines, ne se laisse pas éblouir par de présomptueuses innovations.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DU TOME SECOND.

TABLE DU TOME SECOND.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES ARTS EN ITALIE.

INTRODUCTION. — Existence des arts du dessin en Italie avant la fondation de Rome. . page 5
Détails supplémentaires 21

LIVRE PREMIER. — L'assistance des arts rarement invoquée à Rome sous la monarchie et durant les premiers siècles de la république. 25
Détails supplémentaires 57

LIVRE DEUXIÈME. — Les jouissances du luxe s'introduisent dans Rome. La corruption progressive des mœurs y étouffe la liberté. . . . 77
Détails supplémentaires 125

LIVRE TROISIÈME. — Monumens somptueux dont Rome s'embellit sous le gouvernement des Césars 157
Détails supplémentaires 271

LIVRE QUATRIÈME. — Translation du siége de l'empire Romain à Bysance. Décadence des arts du dessin dans le moyen âge. 299
Détails supplémentaires 361

LIVRE CINQUIÈME ET DERNIER. — Symptômes de la renaissance des arts en Italie. 387
Détails supplémentaires 427

APPENDICE. — Progrès de l'école Flamande et de l'école Française. 441

FIN.